



ŒUVRES
DE
BOULLANGER.

TOME CINQUIEME.

Ce volume contient :

Le Christianisme dévoilé.
Dissertation sur Elie et Enoch.
Esope Fabuliste.

ŒUVRES

DE

BOULLANGER.

Homo, quod rationis est particeps, consequentiam cernit, causas rerum videt, earumque progressus et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, rebus præsentibus adjungit, atque annectit futuras.

CICERO *de offic. lib.* 1. *c.* 4.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez { JEAN SERVIERES.
JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

1792.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce volume.

Fin de la table.

PRÉFACE.

LETTRE DE L'AUTEUR.

JE reçois, Monsieur, avec reconnoissance, les observations que vous m'envoyez sur mon ouvrage. Si je suis sensible aux éloges que vous daignez en faire, j'aime trop la vérité pour me choquer de la franchise avec laquelle vous me proposez vos objections; je les trouve assez graves, pour mériter toute mon attention. Ce seroit être bien peu philosophe, que de n'avoir point le courage d'entendre contredire ses opinions. Nous ne sommes point des théologiens; nos démêlés sont de nature à se terminer à l'amiable; ils ne doivent ressembler en rien à ceux des apôtres de la superstition, qui ne cherchent qu'à se surprendre mutuellement par des argumens captieux, et qui aux dépens de la bonne foi, ne combattent jamais que pour défendre la cause de leur vanité et de leur propre entêtement. Nous désirons tous deux le bien du genre humain; nous cherchons la vérité; nous ne pouvons, cela posé, manquer d'être d'accord.

Vous commencez par admettre la nécessité d'examiner la religion et de soumettre ses opinions au tribunal de la raison; vous convenez

que le christianisme ne peut soutenir cet examen, et qu'aux yeux du bon sens il ne paroîtra jamais qu'un tissu d'absurdités, de fables décousues, de dogmes insensés, de cérémonies puériles, de notions empruntées des Chaldéens, des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs et des Romains. En un mot, vous avouez que ce systême religieux n'est que le produit informe de presque toutes les anciennes superstitions, enfantées par le fanatisme oriental, et diversement modifiées par les circonstances et les préjugés de ceux qui se sont depuis donnés pour des inspirés, pour des envoyés de Dieu, pour des interprêtes de ses volontés nouvelles.

Vous frémissez des horreurs que l'esprit intolérant des chrétiens leur a fait commettre, toutes les fois qu'ils en ont eu le pouvoir ; vous sentez qu'une religion, fondée sur un Dieu sanguinaire, ne peut être qu'une religion de sang; vous gémissez de cette phrénésie, qui s'empare dès l'enfance de l'esprit des princes et des peuples, et les rend également esclaves de la superstition et de ses prêtres, les empêche de connoître leurs véritables intérêts, les rend sourds à la raison, les détourne des grands objets qui devroient les occuper. Vous reconnoissez qu'une religion fondée sur l'enthousiasme, ou sur l'imposture, ne peut avoir de principes assurés, doit être une source

éternelle de disputes, doit toujours finir par causer des troubles, des persécutions et des ravages, sur-tout lorsque la puissance politique se croira indispensablement obligée d'entrer dans ses querelles. Enfin, vous allez jusqu'à convenir qu'un bon chrétien, qui suit littéralement la conduite que l'évangile lui prescrit comme la plus parfaite, ne connoît en ce monde aucun des rapports sur lesquels la vraie morale est fondée, et ne peut être qu'un misantrope inutile s'il manque d'énergie, et n'est qu'un fanatique turbulent s'il a l'ame échauffée.

Après ces aveux, comment peut-il se faire que vous jugiez que mon ouvrage est dangereux? Vous me dites *que le sage doit penser pour lui seul*; qu'il faut une religion, bonne ou mauvaise, au peuple; qu'elle est un frein nécessaire aux esprits simples et grossiers, qui sans elle n'auroient plus de motifs pour s'abstenir du crime et du vice. Vous regardez la réforme des préjugés religieux comme impossible; vous jugez que les princes, qui peuvent seuls l'opérer, sont trop intéressés à maintenir leurs sujets dans un aveuglement dont ils profitent. Voilà, si je ne me trompe, les objections les plus fortes que vous m'ayez faites, je vais tâcher de les lever.

D'abord je ne crois pas qu'un livre puisse être dangereux pour le peuple. Le peuple ne lit pas

plus qu'il ne raisonne; il n'en a ni le loisir, ni la capacité: d'un autre côté, ce n'est pas la religion, c'est la loi qui contient les gens du peuple, et quand un insensé leur diroit de voler ou d'assassiner, le gibet les avertiroit de n'en rien faire. Au surplus, si par hazard il se trouvoit parmi le peuple un homme en état de lire un ouvrage philosophique, il est certain que cet homme ne seroit pas communément un scélérat à craindre.

Les livres ne sont faits que pour la partie d'une nation, que ses circonstances, son éducation, ses sentimens, mettent au-dessus du crime. Cette portion éclairée de la société, qui gouverne l'autre, lit et juge les ouvrages; s'ils contiennent des maximes fausses ou nuisibles, ils sont bientôt ou condamnés à l'oubli, ou dévoués à l'exécration publique : s'ils contiennent des vérités, ils n'ont aucun danger à courir. Ce sont les fanatiques, les prêtres et les ignorans, qui font les révolutions; les personnes éclairées, désintéressées et sensées, sont toujours amies du repos.

Vous n'êtes point, Monsieur, du nombre de ces penseurs pusillanimes, qui croyent que la vérité soit capable de nuire : elle ne nuit qu'à ceux qui trompent les hommes, et elle sera toujours utile au reste du genre humain. Tout a dû vous convaincre depuis long-tems, que tous les maux,

dont notre espèce est affligée, ne viennent que de nos erreurs, de nos intérêts mal entendus, de nos préjugés, des idées fausses que nous attachons aux objets.

En effet, pour peu que l'on ait de suite dans l'esprit, il est aisé de voir que ce sont en particulier les préjugés religieux qui ont corrompu la politique et la morale. Ne sont-ce pas nos idées religieuses et surnaturelles qui firent regarder les souverains comme des dieux? C'est donc la religion qui fit éclore les despotes et les tyrans; ceux-ci firent de mauvaises loix (1); leur exemple corrompit les grands; les grands corrompirent les peuples; les peuples viciés devinrent des esclaves malheureux, occupés à se nuire, pour plaire à la grandeur, et pour se tirer de la misère. Les Rois furent appellés les *images de Dieu*; ils furent absolus comme lui; ils créerent le juste et l'injuste, leurs volontés sanctifièrent souvent l'oppression, la violence, la rapine; et ce fut par la bassesse, par le vice et le crime, que l'on obtint la faveur. C'est ainsi que les nations se sont remplies de citoyens pervers qui, sous des chefs corrompus par des nations religieuses, se firent continuellement une guerre ouverte ou

(1) Cette vérité est dans tout son jour dans les *Recherches sur l'origine du Despotisme oriental.*

clandestine, et n'eurent aucuns motifs pour pratiquer la vertu.

Dans des sociétés ainsi constituées, que peut faire la religion? Ses terreurs éloignées, ou ses promesses ineffables, ont-elles jamais empêché les hommes de se livrer à leurs passions, ou de chercher leur bonheur par les voies les plus faciles? Cette religion a-t-elle influé sur les mœurs des souverains, qui lui doivent leur pouvoir divin?. Ne voyons-nous pas des princes, remplis de foi, entreprendre à chaque instant les guerres les plus injustes; prodiguer inutilement le sang et les biens de leurs sujets; arracher le pain des mains du pauvre, pour augmenter les trésors du riche insatiable; permettre et même ordonner le vol, les concussions, les injustices? Cette religion, que tant de souverains regardent comme l'appui de leur trône, les rend-elle donc plus humains, plus réglés, plus tempérans, plus chastes, plus fidèles à leur serment? Hélas! pour peu que nous consultions l'histoire, nous y verrons des souverains orthodoxes, zélés et religieux jusqu'au scrupule, être en même tems des parjures, des usurpateurs, des adultères, des voleurs, des assassins, des hommes enfin qui agissent comme s'ils ne craignoient point ce Dieu qu'ils honorent de bouche. Parmi ces courtisans qui les entourent, nous verrons un alliage continuel de christia-

nisme et de crime, de dévotion et d'iniquité, de foi et de vexations, de religion et de trahisons. Parmi ces prêtres d'un Dieu pauvre et crucifié, qui fondent leur existence sur sa religion, qui prétendent que sans elle il ne peut y avoir de morale, ne voyons-nous pas régner l'orgueil, l'avarice, la lubricité, l'esprit de domination et de vengeance (2)? Leurs prédications continuelles et réitérées depuis tant de siécles, ont-elles véritablement influé sur les mœurs des nations? Les conversions, que leurs discours opèrent, sont-elles vraiement utiles? Changent-elles les cœurs des peuples qui les écoutent? De l'aveu même de ces docteurs, ces conversions sont très-rares, ils vivent toujours *dans la lie des siécles*; la perversité humaine augmente chaque jour, et chaque jour ils déclament contre des vices et des crimes, que la coutume autorise, que le gouvernement encourage, que l'opinion favorise, que le pouvoir récompense, et que chacun se trouve intéressé à commettre, sous peine d'être malheureux.

(2) Quand nons nous plaignons des désordres des prêtres, on nous ferme la bouche, en disant *qu'il faut faire ce qu'ils disent et ne point faire ce qu'ils font.* Quelle confiance pouvons-nous donner en des médecins, qui, lorsqu'ils ont les mêmes maux que nous, ne veulent jamais se servir des mêmes remedes qu'ils prescrivent?

Ainsi, de l'aveu même de ses ministres, la religion, dont les préceptes ont été inculqués dès l'enfance et se répétent sans relâche, ne peut rien contre la dépravation des mœurs. Les hommes mettent toujours la religion de côté, dès qu'elle s'oppose à leurs désirs, ils ne l'écoutent que lorsqu'elle favorise leurs passions, lorsqu'elle s'accorde avec leur tempérament, et avec les idées qu'ils se font du bonheur. Le libertin s'en moque, lorsqu'elle condamne ses débauches : l'ambitieux la méprise lorsqu'elle met des bornes à ses vœux; l'avare ne l'écoute point, lorsqu'elle lui dit de répandre des bienfaits; le courtisan rit de sa simplicité, quand elle lui ordonne d'être franc et sincere. D'un autre côté, le souverain est docile à ses leçons, lorsqu'elle lui dit qu'il est l'image de la divinité; qu'il doit être absolu comme elle; qu'il est le maître de la vie et des biens de ses sujets; qu'il doit les exterminer, quand ils ne pensent point comme lui. Le bilieux écoute avidement les préceptes de son prêtre, quand il lui ordonne de haïr; le vindicatif lui obéit, quand il lui permet de se venger lui-même, sous prétexte de venger son Dieu. En un mot, la religion ne change rien aux passions des hommes, ils ne l'écoutent, que lorsqu'elle parle à l'unisson de leurs désirs; elle ne les change qu'au lit de la mort : alors leur changement est inutile au monde,

et le pardon du ciel, que l'on promet au repentir infructueux des mourans, encourage les vivans à persister dans le désordre jusqu'au dernier instant.

En vain la religion prêcheroit-elle la vertu, lorsque cette vertu devient contraire aux intérêts des hommes, ou ne les mene à rien. On ne peut donner des mœurs à une nation dont le souverain est lui-même sans mœurs et sans vertu; où les grands regardent cette vertu, comme une foiblesse; où les prêtres la dégradent par leur conduite; où l'homme du peuple, malgré les belles harangues de ses prédicateurs, sent bien que, pour se tirer de la misère, il faut se prêter aux vices de ceux qui sont plus puissans que lui. Dans des sociétés ainsi constituées, la morale ne peut être qu'une spéculation stérile, propre à exercer l'esprit, sans influer sur la conduite de personne, sinon d'un petit nombre d'hommes que leur tempérament a rendus modérés et contens de leur sort. Tous ceux qui voudront courir à la fortune, ou rendre leur sort plus doux, se laisseront entraîner par le torrent général, qui les forcera de franchir les obstacles que la conscience leur oppose.

Ce n'est donc point le prêtre, c'est le souverain, qui peut établir les mœurs dans un état. Il doit prêcher par son exemple; il doit effrayer

le crime par des châtimens; il doit inviter à la vertu par des récompenses; il doit sur-tout veiller à l'éducation publique, afin que l'on ne seme dans les cœurs de ses sujets, que des passions utiles à la société.

Parmi nous, l'éducation n'occupe presque point la politique; celle-ci montre l'indifférence la plus profonde sur l'objet le plus essentiel au bonheur des états. Chez presque tous les peuples modernes, l'éducation publique se borne à enseigner des langues inutiles à la plupart de ceux qui les apprennent; au lieu de la morale, on inculque aux chrétiens, les fables merveilleuses et les dogmes inconcevables d'une religion très-opposée à la droite raison: dès le premier pas que le jeune homme fait dans ses études, on lui apprend qu'il doit renoncer au témoignage de ses sens, soumettre sa raison, qu'on lui décrie comme un guide infidèle, et s'en rapporter aveuglement à l'autorité de ses maîtres. Mais quels sont ces maîtres? Ce sont des prêtres, intéressés à maintenir l'univers dans des opinions dont seuls ils recueillent les fruits. Ces pédagogues mercenaires, plein d'ignorance et de préjugés, sont rarement eux-mêmes au ton de la société. Leurs ames abjectes et rétrécies sont-elles bien capables d'instruire leurs éléves de ce qu'elles ignorent elles-mêmes? Des pédans, avilis aux yeux mêmes de ceux qui leur confient leurs enfans,

sont-ils bien en état d'inspirer à leurs éléves le désir de la gloire, une noble émulation, les sentimens généreux, qui sont la source de toutes les qualités utiles à la république? Leur apprendront-ils à aimer le bien public, à servir la patrie, à connoître les devoirs de l'homme et du citoyen, du père de famille et de ses enfans, des maîtres et des serviteurs? Non sans doute; l'on ne voit sortir des mains de ces guides ineptes et méprisables, que des ignorans superstitieux qui, s'ils ont profité des leçons qu'ils ont reçues, ne savent rien des choses nécessaires à la société, dont ils vont devenir des membres inutiles.

De quelque côté que nous portions nos regards, nous verrons l'étude des objets les plus importans pour l'homme, totalement négligée. La morale, sous laquelle je comprends aussi la politique, n'est presque comptée pour rien dans l'éducation Européenne; la seule morale qu'on apprenne aux chrétiens, c'est cette morale enthousiaste, impraticable, contradictoire, incertaine, que nous voyons contenue dans l'évangile; elle n'est propre, comme je crois l'avoir prouvé, qu'à dégrader l'esprit, qu'à rendre la vertu haïssable, qu'à former des esclaves abjects, qu'à briser le ressort de l'ame; ou bien si elle est semée dans des esprits échauffés, elle n'en fait que des fanatiques turbulens, capables d'ébranler les fondemens des sociétés.

Malgré l'inutilité et la perversité de la morale que le christianisme enseigne aux hommes, ses partisans osent nous dire que sans religion l'on ne peut avoir des mœurs. Mais qu'est-ce qu'avoir des mœurs, dans le langage des chrétiens? C'est prier sans relâche, c'est fréquenter les temples, c'est faire pénitence, c'est s'abstenir des plaisirs, c'est vivre dans le recueillement et la retraite. Quel bien resulte-t-il pour la société de ces pratiques, que l'on peut observer, sans avoir l'ombre de la vertu? Si des mœurs de cette espèce conduisent au ciel, elles sont très-inutiles à la terre. Si ce sont-là des vertus, il faut convenir que sans religion l'on n'a point de vertus. Mais, d'un autre côté, on peut observer fidellement tout ce que le christianisme recommande, sans avoir aucune des vertus que la raison nous montre comme nécessaires au soutien des sociétés politiques.

Il faut donc bien distinguer la morale *religieuse* de la morale *politique* : la première fait des saints, l'autre des citoyens; l'une fait des hommes inutiles ou même nuisibles au monde, l'autre doit avoir pour objet de former à la société des membres utiles, actifs, capables de la servir, qui remplissent les devoirs d'époux, de pères, d'amis, d'associés, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions métaphysiques, qui, quoi qu'en dise la théologie, sont bien moins sûres

que les régles invariables du bon sens.

En effet, il est certain que l'homme est un être sociable, qui cherche en tout son bonheur; qu'il fait le bien, lorsqu'il y trouve son intérêt; qu'il n'est si communément méchant, que parce que sans cela il seroit obligé de renoncer au bien-être. Cela posé, que l'éducation enseigne aux hommes à connoître les rapports qui subsistent entr'eux, et les devoirs qui découlent de ces rapports; que le gouvernement, à l'aide des loix, des récompenses et des peines, confirme les leçons que l'éducation aura données; que le bonheur accompagne les actions utiles et vertueuses; que la honte, le mépris, le châtiment, punissent le crime et le vice; alors les hommes auront une morale humaine, fondée sur leur propre nature, sur les besoins des nations, sur l'intérêt des peuples et de ceux qui les gouvernent.

Cette morale, indépendante des notions sublimes de la théologie, n'aura peut-être rien de commun avec la morale religieuse; mais la société n'aura rien à perdre avec cette dernière morale, qui, comme on l'a prouvé, s'oppose à chaque instant au bonheur des états, au repos des familles, à l'union des citoyens.

Un souverain, à qui la société a confié l'autorité suprême, tient dans ses mains les grands mobiles qui agissent sur les hommes; il a plus de pouvoir que les dieux, pour établir et réformer

les mœurs. Sa présence, ses récompenses, ses menaces, que dis-je? un seul de ses regards, peuvent bien plus que tous les sermons des prêtres. Les honneurs de ce monde, les dignités, les richesses, agissent bien plus fortement sur les hommes les plus religieux, que toutes les espérances pompeuses de la religion. Le courtisan le plus dévot craint plus son Roi que son Dieu.

C'est donc, je le répete, le souverain qui doit prêcher; c'est à lui qu'il appartient de réformer les mœurs; elles seront bonnes, lorsque le prince sera bon et vertueux lui-même; lorsque les citoyens recevront une éducation honnête, qui, en leur inspirant de bonne heure des principes vertueux, les habituera à honorer la vertu, à détester le crime, à mépriser le vice, à craindre l'infamie. Cette éducation ne sera point infructueuse, lorsque des exemples continuels prouveront aux citoyens que c'est par les talens et les vertus que l'on parvient aux honneurs, au bien-être, aux distinctions, à la considération, à la faveur, et que le vice ne conduit qu'au mépris et à l'ignominie. C'est à la tête d'une nation nourrie dans ces principes, qu'un prince éclairé sera réellement grand, puissant et respecté. Ses prédications seront plus efficaces que celles de ces prêtres qui, depuis tant de siécles, déclament inutilement contre la corruption publique (3).

(3) Quintilien dit, *Quidquid principes faciunt*,

Si les prêtres ont usurpé sur la puissance souveraine le droit d'instruire les peuples, que celle-ci reprenne ses droits, ou du moins qu'elle ne souffre point qu'ils jouissent exclusivement de la liberté de régler les mœurs des nations et de leur parler de la morale; que le monarque réprime ces prêtres eux-mêmes, quand ils enseigneront des maximes visiblement nuisibles au bien de la société. Qu'ils enseignent, s'il leur plaît, que leur Dieu se change en pain, mais qu'ils n'enseignent jamais que l'on doit haïr, ou détruire ceux qui refusent de croire ce mystère ineffable. Que dans la societé nul inspiré n'ait la faculté de soulever les sujets contre l'autorité, de semer la discorde, de briser les liens qui unissent les citoyens entr'eux, de troubler la paix publique pour des opinions. Le souverain, quand il voudra, pourra contenir le sacerdoce lui-même. Le fanatisme est honteux quand il se voit privé d'appui; les prêtres eux-mêmes attendent du prince les objets de leurs désirs, et la plupart d'entr'eux sont toujours disposés à lui sacrifier les intérêts prétendus de la religion et de la conscience, quand ils jugent ce sacrifice nécessaire à leur fortune.

Si l'on me dit que les princes se croiront toujours intéressés à maintenir la religion et à ménager ses ministres, au moins par politique, lors

præcipere videntur. Les princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes.

même qu'ils en seront détrompés intérieurement; je réponds qu'il est aisé de convaincre les souverains par une foule d'exemples, que la religion chrétienne fut cent fois nuisible à leurs pareils; que le sacerdoce fut et sera toujours rival de la royauté; que les prêtres chrétiens sont par leur essence les sujets les moins soumis; je réponds qu'il est facile de faire sentir à tout prince éclairé, que son intérêt véritable est de commander à des peuples heureux; que c'est du bien-être qu'il lenr procure, que dépendra sa propre sûreté et sa propre grandeur; en un mot, que son bonheur est lié à celui de son peuple, et qu'à la tête d'une nation, composée de citoyens honnêtes et vertueux, il sera bien plus fort, qu'à la tête d'une troupe d'esclaves ignorans et corrompus, qu'il est forcé de tromper pour pouvoir les contenir, et d'abreuver d'impostures pour en venir à bout.

Ainsi, ne désespérons point que quelque jour la vérité ne perce jusqu'au trône. Si les lumières de la raison et de la science ont tant de peine à parvenir jusqu'aux princes, c'est que des prêtres intéressés et des courtisans faméliques cherchent à les retenir dans une enfance perpétuelle; leur montrent le pouvoir et la grandeur dans des chimères, et les détournent des objets nécessaires à leur vrai bonheur. Tout souverain, qui aura le courage de penser par lui-même, sentira que sa

puissance sera toujours chancelante et précaire tant qu'elle n'aura d'appui que les phantômes de sa religion, les erreurs des peuples, les caprices du sacerdoce. Il sentira les inconvéniens résultans d'une administration fanatique, qui jusqu'ici n'a formé que des ignorans présomptueux, des chrétiens opiniâtres et souvent turbulens, des citoyens incapables de servir l'état, des peuples imbécilles, prêts à recevoir les impressions des guides qui les égarent; il sentira les ressources immenses que mettroient dans ses mains les biens si long-tems usurpés sur la nation par des hommes inutiles, qui, sous prétexte de l'instruire, la trompent et la devorent. (4) A ces fondations religieuses, dont le bon sens rougit, qui n'ont servi qu'à récompenser la paresse, qu'à entretenir l'insolence et le luxe, qu'à favoriser l'orgueil sacerdotal, un Prince ferme et sage substituera des établissemens utiles à l'état, propres à faire germer les talens, à former la jeunesse, à récompenser les services et les vertus, à soulager les peuples, à faire éclore des citoyens.

(4) Quelques personnes ont cru que le clergé pouvoit servir quelquefois de barrière au despotisme, mais l'expérience suffit pour prouver que jamais ce corps n'a stipulé que pour lui-même. Ainsi l'intérêt des nations, et celui des bons souverains, trouve que ce corps n'est absolument bon à rien.

Je me flatte, Monsieur, que ces réflexions me disculperont à vos yeux. Je ne prétends point aux suffrages de ceux qui se croient intéressés aux maux de leurs concitoyens; ce n'est point eux que je cherche à convaincre; on ne peut rien prouver à des hommes vicieux et déraisonnables. J'ose donc espérer que vous cesserez de regarder mon livre comme dangereux et mes espérances comme totalement chimériques. Beaucoup d'hommes sans mœurs ont attaqué la religion, parce qu'elle contrarioit leurs penchans; beaucoup de sages l'ont méprisée, parce qu'elle leur paroissoit ridicule; beaucoup de personnes l'ont regardée comme indifférente, parce qu'elles n'en ont point senti les vrais inconvéniens : comme citoyen, je l'attaque, parce qu'elle me paroît nuisible au bonheur de l'état, ennemie des progrès de l'esprit humain, opposée à la saine morale, dont les intérêts de la politique ne peuvent jamais se séparer. Il me reste à vous dire avec un poëte ennemi, comme moi, de la superstition :

Si tibi vera videtur,
Dede manus, et si falsa est, accingere contra.

Je suis, &c.....

Paris le 4 mai 1758.

LE CHRISTIANISME DÉVOILÉ,

Ou examen des principes et des effets de la religion chrétienne.

Superstitio error insanus est, amandos timet, quos colit violat : quid enim interest, utrùm Deos neges, an infames ?

SENEC EP. 12.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

De la nécessité d'examiner sa religion, et des obstacles que l'on rencontre dans cet examen.

UN être raisonnable doit dans toutes ses actions se proposer son propre bonheur et celui de ses semblables. La religion, que tout concourt à nous montrer comme l'objet le plus important à notre félicité temporelle et éternelle, n'a des avantages pour nous, qu'autant qu'elle rend notre existence heureuse en ce monde ; et qu'autant que nous sommes assurés qu'elle remplira les promesses

flatteuses qu'elle nous fait pour un autre. Nos devoirs envers le Dieu que nous regardons comme le maître de nos destinées, ne peuvent être fondés que sur les biens que nous en attendons, ou sur les maux que nous craignons de sa part : il est donc nécessaire que l'homme examine les motifs de ses craintes; il doit, pour cet effet, consulter l'expérience et la raison, qui seules peuvent le guider ici-bas; par les avantages que la religion lui procure dans le monde visible qu'il habite, il pourra juger de la réalité de ceux qu'elle lui fait espérer dans un monde invisible, vers lequel elle lui ordonne de tourner ses regards.

Les hommes, pour la plupart, ne tiennent à leur religion que par habitude; ils n'ont jamais examiné sérieusement les raisons qui les y attachent, les motifs de leur conduite, les fondemens de leurs opinions; ainsi la chose, que tous regardent comme la plus importante pour eux, fut toujours celle qu'ils craignirent le plus d'approfondir; ils suivent les routes que leurs pères leur ont tracées; ils croient, parce qu'on leur a dit dès l'enfance qu'il falloit croire; ils espèrent, parce que leurs ancêtres ont espéré; ils tremblent, parce que leurs devanciers ont tremblé; presque jamais ils n'ont daigné se rendre compte des motifs de leur croyance. Très-peu d'hommes ont le loisir d'examiner, ou la capacité d'envisager les

objets de leur vénération habituelle, de leur attachement peu raisonné, de leurs craintes traditionnelles; les nations sont toujours entraînées par le torrent de l'habitude, de l'exemple, du préjugé; l'éducation habitue l'esprit aux opinions les plus monstrueuses, comme le corps aux attitudes les plus génantes : tout ce qui a duré longtems paroît sacré aux hommes; ils se croiroient coupables, s'ils portoient leurs regards téméraires sur les choses revêtues du sceau de l'antiquité : prévenus en faveur de la sagesse de leurs pères, ils n'ont point la présomption d'examiner après eux; ils ne voient point que de tous tems l'homme fut la dupe de ses préjugés, de ses espérances et de ses craintes, et que les mêmes raisons lui rendirent presque toujours l'examen également impossible.

Le vulgaire, occupé des travaux nécessaires à sa subsistance, accorde une confiance aveugle à ceux qui prétendent le guider; il se repose sur eux du soin de penser pour lui; il souscrit sans peine à tout ce qu'ils lui prescrivent; il croiroit offenser son Dieu, s'il doutoit un instant de la bonne foi de ceux qui lui parlent en son nom. Les grands, les riches, les gens du monde, lors même qu'ils sont plus éclairés que le vulgaire, se trouvent intéressés à se conformer aux préjugés reçus, et même à les maintenir; ou bien, livrés à la mo-

lesse, à la dissipation et aux plaisirs, ils sont totalement incapables de s'occuper d'une religion qu'ils font toujours céder à leurs passions, à leurs penchans, et au désir de s'amuser. Dans l'enfance, nous recevons toutes les impressions qu'on veut nous donner; nous n'avons, ni la capacité, ni l'expérience, ni le courage nécessaires pour douter de ce que nous enseignent ceux dans la dépendance desquels notre foiblesse nous met. Dans l'adolescence, les passions fougueuses et l'ivresse continuelle de nos sens nous empêchent de songer à une religion trop épineuse et trop triste pour nous occuper agréablement : si par hasard un jeune homme l'examine, c'est sans suite, ou avec partialité; un coup d'œil superficiel le dégoûte bientôt d'un objet si déplaisant. Dans l'âge mûr, des soins divers, des passions nouvelles, des idées d'ambition, de grandeur, de pouvoir, le désir des richesses, des occupations suivies, absorbent toute l'attention de l'homme-fait, ou ne lui laissent que peu de momens pour songer à cette religion, que jamais il n'à le loisir d'approfondir. Dans la vieillesse, des facultés engourdies, des habitudes identifiées avec la machine, des organes affoiblis par l'âge et les infirmités, ne nous permettent plus de remonter à la source de nos opinions enracinées; la crainte de la mort, que nous avons devant

les yeux, rendroit d'ailleurs très-suspect un examen auquel la terreur préside communément.

C'est ainsi que les opinions religieuses, une fois admises, se maintiennent pendant une longue suite de siécles; c'est ainsi que d'âge en âge les nations se transmettent des idées qu'elles n'ont jamais examinées; elles croyent que leur bonheur est attaché à des institutions dans lesquelles un examen plus mûr leur montreroit la source de la plupart de leurs maux. L'autorité vient encore à l'appui des préjugés des hommes, elle leur défend l'examen, elle les force à l'ignorance, elle se tient toujours prête à punir quiconque tenteroit de les désabuser.

Ne soyons donc point surpris, si nous voyons l'erreur presque identifiée avec la race humaine; tout semble concourir à éterniser son aveuglement; toutes les forces se réunissent pour lui cacher la vérité: les tyrans la détestent et l'oppriment, parce qu'elle ose discuter leurs titres injustes et chimériques; le sacerdoce la décrie, parce qu'elle met au néant ses prétentions fastueuses; l'ignorance, l'inertie, et les passions des peuples, les rendent complices de ceux qui se trouvent intéressés à les aveugler, pour les tenir sous le joug, et pour tirer parti de leurs infortunes: par-là, les nations gémissent sous des maux héréditaires, jamais elles ne songent à y remé-

dier, soit parce qu'elles n'en connoissent point la source, soit parce que l'habitude les accoutume au malheur et leur ôte même le désir de se soulager.

Si la religion est l'objet le plus important pour nous, si elle influe nécessairement sur toute la conduite de la vie, si ses influences s'étendent non-seulement à notre existence en ce monde, mais encore à celle que l'homme se promet pour la suite, il n'est sans doute rien qui demande un examen plus sérieux de notre part : cependant c'est de toutes les choses celle dans laquelle le commun des hommes montre le plus de crédulité; le même homme, qui apportera l'examen le plus sérieux dans la chose la moins intéressante à son bien-être, ne se donne aucune peine pour s'assurer des motifs qui le déterminent à croire, ou à faire des choses, desquelles, de son aveu, dépend sa félicité temporelle et éternelle; il s'en rapporte aveuglement à ceux que le hasard lui a donné pour guides; il se repose sur eux du soin d'y penser pour lui, et parvient à se faire un mérite de sa paresse même, et de sa crédulité : en matière de religion, les hommes se font gloire de rester toujours dans l'enfance et dans la barbarie.

Cependant il se trouva dans tous les siécles des hommes, qui détrompés des préjugés de leurs

concitoyens, osèrent leur montrer la vérité. Mais que pouvoit leur foible voix contre des erreurs sucées avec leur lait, confirmées par l'habitude, autorisées par l'exemple, fortifiées par une politique souvent complice de sa propre ruine? Les cris imposans de l'imposture réduisirent bientôt au silence ceux qui voulurent reclamer en faveur de la raison; en vain le philosophe essaya-t-il d'inspirer aux hommes du courage, tant que leurs prêtres et leurs rois les forcerent de trembler.

Le plus sûr moyen de tromper les hommes, et de perpétuer leurs préjugés, c'est de les tromper dans l'enfance : chez presque tous les peuples modernes, l'éducation ne semble avoir pour objet que de former des fanatiques, des dévots, des moines, c'est-à-dire, des hommes nuisibles, ou inutiles à la société; on ne songe nulle part à former des citoyens : les princes eux-mêmes, communément victimes de l'éducation superstitieuse qu'on leur donne, demeurent toute leur vie dans l'ignorance la plus profonde de leurs devoirs et des vrais intérêts de leurs états; ils s'imaginent avoir tout fait pour leurs sujets, s'ils leur font remplir l'esprit d'idées religieuses, qui tiennent lieu de bonnes loix, et qui dispensent leurs maîtres du soin pénible de les bien gouverner. La religion ne semble imaginée que pour rendre les souverains et les peuples également

esclaves du sacerdoce ; celui-ci n'est occupé qu'à susciter des obstacles continuels au bonheur des nations; par-tout où il régne, le souverain n'a qu'un pouvoir précaire , et les sujets sont dépourvus d'activité, de science, et de grandeur d'ame, d'industrie , en un mot des qualités nécessaires au soutien de la société.

Si dans un état chrétien on voit quelqu'activité, si l'on y trouve de la science, si l'on y rencontre des mœurs sociales, c'est en dépit de leurs opinions religieuses; la nature, toutes les fois qu'elle le peut, ramene les hommes à la raison et les force de travailler à leur propre bonheur. Toutes les nations chrétiennes, si elles étoient conséquentes à leurs principes, devroient être plongées dans la plus profonde inertie; nos contrées seroient habitées par un petit nombre de pieux sauvages, qui ne se rencontreroient que pour se nuire. En effet, à quoi bon s'occuper d'un monde, que la religion ne montre à ses disciples que comme un lieu de passage? Quelle peut être l'industrie d'un peuple, à qui l'on répete tous les jours que son Dieu veut qu'il prie, qu'il s'afflige, qu'il vive dans la crainte, qu'il gémisse sans cesse? Comment pourroit subsister une société composée d'hommes à qui l'on persuade qu'il faut avoir du zèle pour la religion, et que l'on doit haïr et détruire ses semblables pour des opinions? Enfin,

comment peut-on attendre de l'humanité, de la justice, des vertus, d'une foule de fanatiques à qui l'on propose pour modèle un Dieu cruel, dissimulé, méchant, qui se plaît à voir couler les larmes de ses malheureuses créatures, qui leur tend des embuches, qui les punit pour y avoir succombé, qui ordonne le vol, le crime et le carnage?

Tels sont pourtant les traits sous lesquels le christianisme nous peint le Dieu qu'il hérita des Juifs. Ce Dieu fut un sultan, un despote, un tyran, à qui tout fut permis; l'on fit pourtant de ce Dieu le modèle de la perfection; l'on commit en son nom les crimes les plus révoltans, et les plus grands forfaits furent toujours justifiés, dès qu'on les commit pour soutenir sa cause, ou pour mériter sa faveur. Ainsi la religion chrétienne, qui se vante de prêter un appui inébranlable à la morale, et de présenter aux hommes les motifs les plus forts pour les exciter à la vertu, fut pour eux une source de divisions, de fureurs et de crimes; sous prétexte de leur apporter la paix, elle ne leur apporta que la fureur, la haine, la discorde et la guerre; elle leur fournit mille moyens ingénieux de se tourmenter; elle répandit sur eux des fléaux inconnus à leurs pères; et le chrétien, s'il eût été sensé, eût mille fois regretté la paisible ignorance de ses ancêtres idolâtres.

Si les mœurs des peuples n'eurent rien à gagner avec la religion chrétienne, le pouvoir des rois, dont elle prétend être l'appui, n'en retira pas de plus grands avantages; il s'établit dans chaque état deux pouvoirs distingués; celui de la religion, fondé sur Dieu lui-même, l'emporta presque toujours sur celui du souverain; celui-ci fut forcé de devenir serviteur des prêtres, et toutes les fois qu'il refusa de fléchir le genou devant eux, il fut proscrit, dépouillé de ses droits, exterminé par des sujets que la religion excitoit à la révolte, ou par des fanatiques, aux mains desquels elle remettoit son couteau. Avant le christianisme, le souverain de l'état fut communément le souverain du prêtre; depuis que le monde est chrétien, le souverain n'est plus que le premier esclave du sacerdoce, que l'exécuteur de ses vengeances et de ses décrets.

Concluons donc que la religion chrétienne n'a point de titre pour se vanter des avantages qu'elle procure à la morale, ou à la politique. Arrachons-lui donc le voile dont elle se couvre; remontons à sa source; analysons ses principes; suivons-la dans sa marche, et nous trouverons que fondée sur l'imposture, sur l'ignorance et sur la crédulité, elle ne fut et ne sera jamais utile qu'à des hommes qui se croyent intéressés à tromper le genre humain; qu'elle ne cessa jamais de causer

les plus grands maux aux nations ; et qu'au lieu du bonheur qu'elle leur avoit promis, elle ne servit qu'à les enivrer de fureurs, qu'à les inonder de sang, qu'à les plonger dans le délire et dans le crime, qu'à leur faire méconnoître leurs véritables intérêts et leurs devoirs les plus saints.

CHAPITRE II.

Histoire abregée du peuple Juif.

DANS une petite contrée, presque ignorée des autres peuples, vivoit une nation, dont les fondateurs, long-tems esclaves chez les Egyptiens, furent délivrés de leur servitude par un prêtre d'Héliopolis, qui par son génie et ses connoissances supérieures, sut prendre de l'ascendant sur eux (5). Cet homme, connu sous le nom de

(5) Manéton et Chérémon, historiens Egyptiens, dont le juif Josephe nous a transmis les témoignages, nous apprennent qu'une multitude de lépreux fut autrefois chassée d'Egypte par le roi Aménophis, que ces bannis élurent pour leur chef un prêtre d'Héliopolis, nommé *Moyse*, qui leur composa une religion et leur donna des loix.

V. *Josephe contre Appion, liv. I, ch. 9, 11 et 12.* Diodore de Sicile rapporte l'histoire de Moyse, *dans la traduction de l'abbé Terrasson.*

Moyse, nourri dans les sciences de cette région fertile en prodiges et mère des superstitions, se mit donc à la tête d'une troupe de fugitifs à qui il persuada qu'il étoit l'interprête des volontés de leur Dieu, qu'il en recevoit directement les ordres. Il appuya, dit-on, sa mission par des œuvres qui parurent surnaturelles à des hommes ignorans des voies de la nature et des ressources de l'art. Le premier des ordres qu'il leur donna, de la part de son Dieu, fut de voler leurs maîtres, qu'ils étoient sur le point de quitter. Lorsqu'il les eut ainsi enrichis des dépouilles de l'Egypte, qu'il se fut assuré de leur confiance, il les conduisit dans un désert, où, pendant quarante ans, il les accoutuma à la plus aveugle obéissance; il leur apprit les volontés du ciel, la fable merveilleuse de leurs ancêtres, les cérémonies bi-

Quoiqu'il en soit, de l'aveu même de la bible, Moyse commença par assassiner un Egyptien, qui avoit pris querelle avec un Hébreu; après quoi, il se sauva en Arabie, où il épousa la fille d'un prêtre idolâtre, qui lui reprocha souvent sa cruauté : de-là ce saint homme retourna en Egypte pour soulever sa nation mécontente contre le Roi. Il régna très-tyranniquement; l'exemple de Coré, de Dathan, et d'Abyron, prouve que les esprits-forts n'avoient pas beau jeu avec lui. Il disparut, comme Romulus, sans qu'on sût trouver son corps, ni le lieu de sa sépulture.

sarrés auxquelles le très-haut attachoit ses faveurs; il leur inspira sur-tout la haine la plus envenimée contre les dieux des autres nations, et la cruauté la plus étudiée contre ceux qui les adoroient : à force de carnage et de sévérité, il en fit des esclaves souples à ses volontés, prêts à seconder ses passions, prêts à se sacrifier pour satisfaire ses vues ambitieuses : en un mot, il fit des Hébreux, des monstres de phrénésie et de férocité. Après les avoir ainsi animés de cet esprit destructeur, il leur montra les terres et les possessions de leurs voisins, comme l'héritage que Dieu même leur avoit assigné.

Fiers de la protection de *Jéhovah* (6), les Hébreux marchèrent à la victoire ; le ciel autorisa pour eux la fourberie et la cruauté ; la religion, unie à l'avidité, étouffa chez eux les cris de la nature, et sous la conduite de leurs chefs inhumains, ils détruisirent les nations Chananéennes avec une barbarie qui révolte tout homme en qui la superstition n'a pas totalement anéanti la raison. Leur fureur, dictée par le ciel-même, n'épargna, ni les enfans à la mammelle, ni les villes où ces monstres portèrent leurs armes victorieuses. Par

(6) C'étoit le nom ineffable du Dieu des Juifs, qui n'osoient le prononcer. Son nom vulgaire étoit *Adonaï*, qui ressemble furieusement à l'*Adonis* des Phéniciens. V. *Recherches sur l'origine du despotisme oriental.*

les ordres de Dieu, ou de ses prophêtes, la bonne foi fut violée, la justice fut outragée, et la cruauté fut exercée (7).

Brigands, usurpateurs et meurtriers, les Hébreux parvinrent enfin à s'établir dans une contrée peu fertile, mais qu'ils trouvèrent délicieuse, au sortir de leur désert. Là, sous l'autorité de leurs prêtres, représentans visibles de leur Dieu caché, ils fondèrent un état détesté de ses voisins, et qui fut en tous tems l'objet de leur haine, ou de leur mépris. Le sacerdoce, sous le nom de *théocratie*, gouverna long-tems ce peuple aveugle et farouche; il lui persuada qu'en obéissant à ses prêtres, il obéissoit à son Dieu lui-même.

Malgré la superstition, forcé par les circons-

(7) Pour se faire une idée de la férocité Judaique, qu'on lise la conduite de Moyse et de Josué et les ordres que le Dieu des armées donne à Samuel dans le 1. *liv. des Rois*, *ch. XV*. vs. 23 et 24. où ce Dieu ordonne de tout exterminer, sans en excepter les femmes et les enfans. Saül fut rejetté pour avoir épargné le sang du roi des Amalécites. David seconda les fureurs de son Dieu, et tint envers les Ammonites une conduite qui révolte la nature. V. *le liv. des Rois ch. XII*. vs. 31. C'est pourtant David que l'on propose encore pour le modèle des Rois. Malgré sa révolte contre Saül, ses brigandages, ses adultères, sa cruelle perfidie pour Urie, il est nommé *l'homme selon le cœur de Dieu*. Voyez *le dictionn. de Bayle à l'art*. David.

tances

tances, ou peut-être fatigué du joug de ses prêtres, le peuple Hébreu voulut enfin avoir des Rois, à l'exemple des autres nations; mais, dans le choix de son monarque, il se crut obligé de s'en rapporter à un prophête. Ainsi commença la monarchie des Hébreux, dont les princes furent néanmoins toujours traversés dans leurs entreprises, par des prêtres, des inspirés, des prophêtes ambitieux, qui suscitèrent sans fin des obstacles aux souverains qu'ils ne trouvèrent point assez soumis à leurs propres volontés. L'histoire des Juifs ne nous montre, dans tous ses périodes, que des Rois aveuglément soumis au sacerdoce ou perpétuellement en guerre avec lui, et forcés de périr sous ses coups.

La superstition féroce, ou ridicule, du peuple Juif, le rendit l'ennemi né du genre humain, et l'objet de ses mépris : toujours il fut rébelle, et toujours il fut maltraité par les conquérans de sa chétive contrée. Esclave tour-à-tour des Egyptiens, des Babyloniens et des Grecs, il éprouva sans cesse les traitemens les plus durs et les mieux mérités; souvent infidele à son Dieu, dont la cruauté, ainsi que la tyrannie de ses prêtres, le dégoûtèrent fréquemment, il ne fut jamais soumis à ses princes; ceux-ci l'écrasèrent inutilement sous un sceptre de fer, jamais ils ne parvinrent à en faire un sujet attaché; le juif fut toujours

la victime et la dupe de ses inspirés, et dans ses plus grands malheurs, son fanatisme opiniâtre, ses espérances insensées, sa crédulité infatigable, le soutinrent contre les coups de la fortune. Enfin, conquise avec le reste du monde, la Judée subit le joug des Romains.

Objet du mépris de ses nouveaux maîtres, le juif fut traité durement, et avec hauteur, par des hommes que sa loi lui fit détester dans son cœur; aigri par l'infortune, il n'en devint que plus séditieux, plus fanatique, plus aveugle. Fiere des promesses de son Dieu; remplie de confiance pour les oracles qui, en tout tems, lui annoncèrent un bien être qu'elle n'eut jamais; encouragée par les enthousiastes, ou les imposteurs, qui successivement se jouèrent de sa crédulité, la nation juive attendit toujours un *Messie*, un monarque, un libérateur, qui la débarrassât du joug sous lequel elle gémissoit, et qui la fît régner elle-même sur toutes les nations de l'univers.

CHAPITRE III.

Histoire abrégée du Christianisme.

Ce fut au milieu de cette nation, ainsi disposée à se repaître d'espérance et de chimères, que se

montra un nouvel inspiré, dont les sectateurs sont parvenus à changer la face de la terre. Un pauvre juif, qui se prétendit issu du sang royal de David (8), ignoré long tems dans son propre pays, sortit tout d'un coup de son obscurité pour se faire des prosélites. Il en trouva dans la plus ignorante populace ; il lui prêcha donc sa doctrine, et lui persuada qu'il étoit le fils de Dieu, le libérateur de sa nation opprimée, le Messie annoncé par les prophêtes. Ses disciples, ou imposteurs, ou séduits, rendirent un témoignage éclatant de sa puissance ; ils prétendirent que sa mission avoit été prouvée par des miracles sans nombre. Le seul prodige, dont il fut incapable, fut de convaincre les juifs, qui, loin d'être touchés de ses œuvres bienfaisantes et merveilleuses, le firent

(8) Les Juifs disent que Jésus étoit fils d'un soldat nommé *Pandira*, ou *Panthet*, qui séduisit *Marie*, qui étoit une coëffeuse mariée à un nommé *Jochanan* : ou, selon d'autres, *Pandira* jouit plusieurs fois de Marie, tandis que celle-ci croyoit avoir affaire à son mari ; par ce moyen, elle devint grosse, et son mari chagrin se retira à Babylone. D'autres prétendent que Jésus apprit la magie en Egypte, d'où il vint exercer son art en Galilée, où on le fit mourir.

Voyez Pfeiffer, *theol. judaïcæ et mahometicæ*, &c. *principia Lypsiæ*, 1687.

D'autres assurent que Jésus fut un brigand, et se fit chef de voleurs. Voyez *La Gémare*.

mourir par un supplice infamant. Ainsi le fils de Dieu mourut à la vue de tout Jérusalem ; mais ses adhérens assurèrent qu'il étoit secrettement ressuscité trois jours après sa mort. Visible pour eux seuls, et invisible pour la nation qu'il étoit venu éclairer et amener à sa doctrine, Jésus ressuscité conserva, dit-on, quelque tems avec ses disciples, après quoi il remonta au ciel, où, devenu Dieu comme son père, il partage avec lui les adorations et les hommages des sectateurs de sa loi. Ceux-ci, à force d'accumuler des superstitions, d'imaginer des impostures, de forger des dogmes, d'entasser des mystères, ont peu-à peu formé un systême religieux, informe et décousu, qui fut appelié le *christianisme*, d'après le nom du *Christ* son fondateur.

Les différentes nations, auxquelles les Juifs furent respectivement soumis, les avoient infectés d'une multitude de dogmes empruntés du paganisme : ainsi la religion judaïque, Egyptienne dans son origine, adopta les rites, les notions, et une portion des idées des peuples avec qui les Juifs conversèrent. Il ne faut donc point etre surpris si nous voyons les Juifs, et les Chrétiens qui leur succédèrent, imbus des notions puisées chez les Phéniciens, chez les Mages ou les Perses, chez les Grecs et les Romains. Les erreurs des hommes, en matière de religion, ont une ressem-

blance générale; elles ne paroissent différentes que par leurs combinaisons. Le commerce des Juifs et des Chrétiens avec les Grecs, leur fit surtout connoître la philosophie de Platon, si analogue avec l'esprit romanesque des orientaux, et si conforme au génie d'une religion qui se fit un devoir de se rendre inaccessible à la raison (9). Paul, le plus ambitieux et le plus enthousiaste des disciples de Jésus porta donc sa doctrine, assaisonnée de sublime et de merveilleux, aux peuples de la Grèce, de l'Asie, et même aux habitans de Rome; il eut des sectateurs, parce que tout homme qui parle à l'imagination des hommes grossiers, les mettra dans ses intérêts, et cet apôtre actif peut passer, à juste titre, pour fondateur d'une religion, qui, sans lui, n'eût pu s'étendre, par le défaut de lumières de ses ignorans collégues, dont il ne tarda pas à se séparer pour être chef de sa secte (10).

(9) Origène dit que Celse reprochoit à Jésus-Christ d'avoir emprunté plusieurs des maximes de Platon. Voyez *Orig. contra Cels.* l. *6*. S. Augustin avoue qu'il a trouvé dans Platon le commencement de l'évangile de S. Jean. Voyez *S. Aug. Conf. l. VIII. ch. 9*. 10. 20. Les notions du Verbe sont visiblement empruntées de Platon; l'église depuis a su tirer un très-grand parti de ce philosophe, comme on le prouvera par la suite.

(10) Les Ebionites, ou premiers Chrétiens, regar-

Quoi qu'il en soit, le christianisme, dans sa naissance, fut forcé de se borner aux gens du peuple; il ne fut embrassé que par les hommes les plus abjects d'entre les juifs et les payens: c'est sur des hommes de cette espèce que le merveilleux a le plus de droit (11). Un Dieu infortuné, victime innocente de la méchanceté, ennemi des riches et des grands, dut être un objet consolant pour des malheureux. Des mœurs austères, le mépris des richesses, les soins, désintéressés en apparence, des premiers prédicateurs de l'évangile, dont l'ambition se bornoit à gouverner les ames, l'égalité que la religion mettoit entre les hommes, la communauté des biens, les secours mutuels que se prêtoient les membres de cette secte, furent

doient S. Paul comme un apostat, un hérétique, parce qu'il s'écartoit entièrement de la loi de Moysé, que les autres apôtres ne vouloient que réformer.

(11) Les Chrétiens furent appellés, par mépris, *Ebionites* : ce qui signifie des *mendians*, des *gueux*. Voyez *Orig. contra Celsum*, *l. II. et Euseb. hist. ecclés. l. III. ch. 37. Ebion*, en Hébreu, signifie *pauvre*. On a voulu depuis personnifier le mot *Ebion*, et l'on en a fait un hérétique, un chef de secte. Quoi qu'il en soit, la religion chrétienne dut surtout plaire aux esclaves, qui étoient exclus des choses sacrées, et que l'on regardoit à peine comme des hommes; elle leur persuada qu'ils auroient leur tour un jour, et que dans l'autre vie ils seroient plus heureux que leurs maîtres.

des objets très-propres à exciter les désirs des pauvres, et à multiplier les chrétiens. L'union, la concorde, l'affection réciproque, continuellement recommandées aux premiers chrétiens, durent séduire des ames honnêtes; la soumission aux puissances, la patience dans les souffrances, l'indigence et l'obscurité, firent regarder la secte naissante comme peu dangereuse dans un gouvernement accoutumé à tolérer toutes sortes de sectes. Ainsi, les fondateurs du christianisme eurent beaucoup d'adhérens dans le peuple, et n'eurent pour contradicteurs, ou pour ennemis que quelques prêtres idolâtres, ou Juifs, intéressés à soutenir les religions établies. Peu-à-peu le nouveau culte, couvert par l'obscurité de ses adhérens, et par les ombres du mystère, jetta de très-profondes racines, et devint trop étendu pour être supprimé. Le gouvernement Romain s'apperçut trop tard des progrès d'une association méprisée; les chrétiens, devenus nombreux, osèrent braver les dieux du paganisme, jusques dans leurs temples. Les empereurs et les magistrats devenus inquiets, voulurent éteindre une secte qui leur faisoit ombrage; ils persécutèrent des hommes qu'ils ne pouvoient ramener par la douceur, et que leur fanatisme rendoit opiniâtres; leurs supplices intéressèrent en leur faveur; la persécution ne fit que multiplier le nombre de leurs amis :

enfin, leur constance dans les tourmens parut surnaturelle et divine à ceux qui en furent les témoins. L'enthousiasme se communiqua, et la tyrannie ne servit qu'à procurer de nouveaux défenseurs à la secte qu'on vouloit étouffer.

Ainsi que l'on cesse de nous vanter les merveilleux progrès du christianisme; il fut la religion du pauvre; elle annonçoit un Dieu pauvre; elle fut prêchée par des pauvres et des pauvres ignorans; elle les consola de leur état; ses idées lugubres elles-mêmes furent analogues à la disposition d'hommes malheureux et indigens. L'union et la concorde, que l'on admire tant dans les premiers chrétiens, n'est pas plus merveilleuse; une secte naissante et opprimée demeure unie, et craint de se séparer d'intérêts. Comment, dans ces premiers tems, ses prêtres persécutés eux-mêmes, et traités comme des *perturbateurs*, eussent-ils osé prêcher l'intolérance et la persécution ? Enfin, les rigueurs exercées contre les premiers chrétiens, ne purent leur faire changer de sentimens, parce que la tyrannie irrite, et que l'esprit de l'homme est indomptable, quand il s'agit des opinions auxquelles il croit son salut attaché. Tel est l'effet immanquable de la persécution. Cependant, les chrétiens que l'exemple de leur propre secte auroit dû détromper, n'ont pu jusqu'à présent se guérir de la fureur de persécuter.

Les empereurs Romains, devenus chrétiens eux-mêmes, c'est-à-dire, entraînés par un torrent devenu général, qui les força de se servir des secours d'une secte puissante, firent monter la religion sur le trône; ils protégèrent l'église et ses ministres; ils voulurent que leurs courtisans adoptassent leurs idées; ils regardèrent de mauvais œil ceux qui restèrent attachés à l'ancienne religion; peu-à-peu ils en vinrent jusqu'à en interdire l'exercice; il finit par être défendu sous peine de mort. On persécuta sans ménagement ceux qui s'en tinrent au culte de leurs pères; les chrétiens rendirent alors aux payens, avec usure, les maux qu'ils en avoient reçus. L'empire Romain fut rempli de séditions, causées par le zèle effréné des souverains et de ces prêtres pacifiques, qui peu auparavant ne vouloient que la douceur et l'indulgence. Les empereurs, ou politiques, ou superstitieux, comblèrent le sacerdoce de largesses et de bienfaits, que souvent il méconnut; ils établirent son autorité; ils respectèrent ensuite, comme divin, le pouvoir qu'ils avoient eux-mêmes créé. On déchargea les prêtres de toutes les fonctions civiles, afin que rien ne les détournât du ministère sacré (12). Ainsi, les pontifes d'une

(12) *Voyez* Tillemont, dans la vie de Constantin, *tom. IV. art.* 32. *p.* 248.

secte jadis rampante et opprimée, devinrent indépendants: enfin, devenus plus puissans que les Rois, ils s'arrogèrent bientôt le droit de leur commander à eux-mêmes. Ces prêtres d'un Dieu de paix, presque toujours en discorde entr'eux, communiquèrent leurs passions et leurs fureurs aux peuples, et l'univers étonné vit naître, sous *la loi de grace*, des querelles et des malheurs qu'il n'avoit jamais éprouvés sous les divinités paisibles qui s'étoient autrefois partagé, sans dispute, les hommages des mortels.

Telle fut la marche d'une superstition, innocente dans son origine, mais qui par la suite, loin de procurer le bonheur aux hommes, fut pour eux une pomme de discorde, et le germe fécond de leurs calamités.

Paix sur la terre, et bonne volonté aux hommes. C'est ainsi que s'annonce cet évangile, qui a coûté au genre humain plus de sang que toutes les autres religions du monde prises ensemble. *Aimez votre Dieu de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même.* Voilà, selon le législateur et le Dieu des chrétiens, la somme de leurs devoirs: cependant, nous voyons les chrétiens dans l'impossibilité d'aimer ce Dieu farouche, sévère et capricieux, qu'ils adorent, et d'un autre côté, nous les voyons éternellement occupés à tourmenter, à persécuter, à détruire le prochain et leurs frères.

Par quel renversement une religion, qui ne respire que la douceur, la concorde, l'humilité, le pardon des injures, la soumission aux souverains, est-elle mille fois devenue le signal de la discorde, de la fureur, de la révolte, de la guerre, et des crimes les plus noirs? Comment les prêtres du Dieu de paix ont-ils pu faire servir son nom de prétexte pour troubler la société, pour en bannir l'humanité, pour autoriser les forfaits les plus inouis, pour mettre les citoyens aux prises, pour assassiner les souverains?

Pour expliquer toutes ces contradictions, il suffit de jetter les yeux sur le Dieu que les chrétiens ont hérité des juifs. Non contents des couleurs affreuses, sous lesquelles Moyse l'a peint, les chrétiens ont encore défiguré son tableau. Les châtimens passagers de cette vie sont les seuls dont parle le législateur Hébreu; le chrétien voit son Dieu barbare se vengeant avec rage, et sans mesure, pendant l'éternité. En un mot, le fanatisme des chrétiens se nourrit par l'idée révoltante d'un enfer, où leur Dieu, changé en un boureau aussi injuste qu'implacable, s'abreuvera des larmes de ses créatures infortunées, et perpétuera leur existence pour continuer à la rendre éternellement malheureuse. Là, occupé de sa vengeance, il jouira des tourmens du pécheur; il écoutera avec plaisir les hurlemens inutiles dont il fera re-

tentir son cachot embrasé. L'espérance de voir finir ses peines ne mettra point d'intervalle entre ses supplices.

En un mot, en adoptant le Dieu terrible des Juifs, le christianisme enchérit encore sur sa cruauté ; il le représente comme le tyran le plus insensé, le plus fourbe, le plus cruel, que l'esprit humain puisse concevoir ; il suppose qu'il traite ses sujets avec une injustice et une barbarie vraiment dignes d'un démon. Pour nous convaincre de cette vérité, exposons le tableau de la mythologie judaique, adoptée et rendue extravagante par les chrétiens.

CHAPITRE IV.

De la mythologie chrétienne, ou des idées que le christianisme nous donne de Dieu et de sa conduite.

DIEU par un acte inconcevable de sa toute-puissance, fait sortir l'univers du néant (13); il

(13) Les anciens philosophes regardoient comme un axiome, que *rien ne se fait de rien*. La création, telle que les chrétiens l'admettent aujourd'hui, c'est à-dire, l'éduction du néant, est une invention théologique assez moderne. Le mot *Barah*, dont la Genèse se sert, signifie *faire*, *arranger*, *disposer une matière déja existante*.

crée le monde pour être la demeure de l'homme, qu'il a fait à son image; à peine cet homme, unique objet des travaux de son Dieu, a-t-il vu la lumière, que son créateur lui tend un piége, auquel il savoit qu'il devoit succomber. Un serpent, qui parle, séduit une femme, qui n'est point suprise de ce phénomène; celle-ci, persuadée par le serpent, sollicite son mari de manger un fruit défendu par Dieu lui-même. *Adam*, le père du genre humain, par cette faute légère, attire sur lui même, et sur sa postérité innocente, une foule de maux, que la mort suit, sans encore les terminer. Par l'offence d'un seul homme, la race humaine entière devient l'objet du couroux céleste; elle est punie d'un aveuglement involontaire, par un déluge universel. Dieu se repent d'avoir peuplé le monde; il trouve plus facile de noyer et de détruire l'espèce humaine, que de changer son cœur.

Cependant un petit nombre de justes échappe à ce fléau; mais la terre submergée, le genre humain anéanti, ne suffisent point encore à sa vengeance implacable. Une race nouvelle paroît, quoique sortie des amis de Dieu, qu'il a sauvés du naufrage du monde, cette race recommence à l'irriter par de nouveaux forfaits; jamais le Tout-Puissant ne parvient à rendre sa créature telle qu'il la desire; une nouvelle corruption s'empare

des nations, nouvelle colère de la part de *Jehovah.*

Enfin, partial dans sa tendresse et dans sa préférence, il jette les yeux sur un Assyrien idolâtre; il fait une alliance avec lui; il lui promet que sa race, multipliée comme les étoiles du ciel, ou comme les grains de sable de la mer, jouira toujours de la faveur de son Dieu; c'est à cette race choisie que Dieu révele ses volontés; c'est pour elle qu'il dérange cent fois l'ordre qu'il avoit établi dans la nature; c'est pour elle qu'il est injuste, qu'il détruit des nations entières. Cependant, cette race favorisée n'en est pas plus heureuse, ni plus attachée à son Dieu; elle court toujours à des dieux étrangers, dont elle attend des secours que le sien lui refuse; elle outrage ce Dieu qui peut l'exterminer. Tantôt ce Dieu la punit, tantôt il la console, tantôt il la hait sans motifs, tantôt il l'aime sans plus de raison. Enfin, dans l'impossibilité où il se trouve de ramener à lui un peuple pervers, qu'il chérit avec opiniâtreté, il lui envoye son propre fils. Ce fils n'en est point écouté. Que dis-je? ce fils chéri égal à Dieu son père, est mis à mort par un peuple, objet de la tendresse obstinée de son père, qui se trouve dans l'impuissance de sauver le genre humain, sans sacrifier son propre fils. Ainsi, un Dieu innocent devient la victime d'un Dieu juste

qui l'aime ; tous deux consentent à cet étrange sacrifice, jugé nécessaire par un Dieu, qui sait qu'il sera inutile à une nation endurcie, que rien ne changera. La mort d'un Dieu devenue inutile pour Israël, servira donc du moins à expier les péchés du genre humain ? Malgré l'éternité de l'alliance, jurée solemnellement par le très-haut, et tant de fois renouvellée avec ses descendans, la nation favorisée se trouve enfin abandonnée par son Dieu, qui n'a pu la ramener à lui. Les mérites des souffrances et de la mort de son fils sont appliqués aux nations jadis exclues de ses bontés; celles-ci sont réconciliées avec le ciel, devenu désormais plus juste à leur égard; le genre humain rentre en grace. Cependant, malgré les efforts de la divinité, ses faveurs sont inutiles, les hommes continuent à pécher ; ils ne cessent d'allumer la colère céleste, et de se rendre dignes des châtimens éternels, destinés au plus grand nombre d'entr'eux.

Telle est l'histoire fidelle du Dieu sur lequel le christianisme se fonde. D'après une conduite si étrange, si cruelle, si opposée à toute raison, est-il donc surprenant de voir les adorateurs de ce Dieu n'avoir aucune idée de leurs devoirs, méconnoître la justice, fouler aux pieds l'humanité, et faire des efforts, dans leur enthousiasme, pour s'assimiler à la divinité barbare qu'ils adorent,

et qu'ils se proposent pour modele? Quelle indulgence l'homme est-il en droit d'attendre d'un Dieu qui n'a pas épargné son propre fils? Quelle indulgence l'homme chrétien, persuadé de cette fable, auroit-il pour son semblable? Ne doit-il pas s'imaginer que le moyen le plus sûr de lui plaire, est d'être aussi féroce que lui? (14)

Au moins est-il évident que les sectateurs d'un Dieu pareil doivent avoir une morale incertaine, et dont les principes n'ont aucune fixité. En effet, ce Dieu n'est point toujours injuste et cruel; sa conduite varie; tantôt il crée la nature entière pour l'homme; tantôt il ne semble avoir créé ce même homme, que pour exercer sur lui ses fureurs arbitraires; tantôt il le chérit, malgré ses fautes; tantôt il condamne la race humaine au malheur pour une pomme. Enfin, ce Dieu immuable est alternativement agité par l'amour et la colère, par la bienveillance et le regret; il n'a jamais dans sa conduite cette uniformité qui caractérise la sagesse. Partial dans son affection pour

(14) On nous donne la mort du fils de Dieu, comme une preuve indubitable de sa bonté : n'est-elle pas plutôt une preuve indubitable de sa férocité, de sa vengeance implacable et de sa cruauté? Un bon chrétien, en mourant, disoit, » qu'il n'avoit jamais pu concevoir qu'un » Dieu bon eût fait mourir un Dieu innocent, pour » appaiser un Dieu juste ».

une

une nation méprisable, et cruel sans raison pour le reste du genre humain, il ordonne la fraude, le vol, le meurtre, et fait à son peuple chéri un devoir de commettre, sans balancer, les crimes les plus atroces, de violer la bonne foi, de mépriser le droit des gens. Nous le voyons, dans d'autres occasions, défendre ces mêmes crimes, ordonner la justice, et prescrire aux hommes de s'abstenir des choses qui troublent l'ordre de la société. Ce Dieu, qui s'appelle à la fois le Dieu des *vengeances*, le Dieu des *miséricordes*, le Dieu des *armées*, et le Dieu de *la paix*, souffle continuellement le froid et le chaud; par conséquent il laisse chacun de ses adorateurs maître de la conduite qu'il doit tenir; et par-là, sa morale devient arbitraire. Est-il donc surprenant, après cela, que les chrétiens n'aient jamais jusqu'ici pu convenir entr'eux s'il étoit plus conforme aux yeux de leur Dieu, de montrer de l'indulgence aux hommes que de les exterminer pour des opinions? En un mot, c'est un problême pour eux, de savoir s'il est plus expédient d'égorger et d'assassiner ceux qui ne pensent point comme eux, que de les laisser vivre en paix, et de leur montrer de l'humanité.

Les chrétiens ne manquent point de justifier leur Dieu de la conduite étrange, si souvent inique, que nous lui voyons tenir dans les livres

sacrés. Ce Dieu, disent-ils, maître absolu des créatures, peut en disposer à son gré, sans qu'on puisse, pour cela, l'accuser d'injustice, ni lui demander compte de ses actions : sa justice n'est point celle de l'homme; celui-ci n'a point le droit de blâmer. Il est aisé de sentir l'insuffisance de cette réponse. En effet, les hommes, en attribuant la justice à leur Dieu, ne peuvent avoir idée de cette vertu, qu'en supposant qu'elle ressemble, par ses effets, à la justice dans leurs semblables. Si Dieu n'est point juste comme les hommes, nous ne savons plus comment il l'est, et nous lui attribuons une qualité dont nous n'avons aucune idée. Si l'on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures, on le suppose un tyran, qui n'a de régle que son caprice, qui ne peut, dès-lors, être le modele de notre justice, qui n'a plus de rapports avec nous, vu que tous les rapports doivent être réciproques. Si Dieu ne doit rien à ses créatures; comment celles ci peuvent-elles lui devoir quelque chose? Si, comme on nous le répete sans cesse, les hommes sont relativement à Dieu, *comme l'argile dans les mains du potier*, il ne peut y avoir de rapports moraux entre eux et lui. C'est néanmoins sur ces rapports que toute religion est fondée : ainsi, dire que Dieu ne doit rien à ses créatures, et que sa justice n'est point la même que celle des

hommes, c'est frapper les fondemens de toute justice et de toute religion, qui suppose que Dieu doit récompenser les hommes pour le bien, les punir pour le mal qu'ils font.

On ne manquera pas de nous dire, que c'est dans une autre vie que la justice de Dieu se montrera; cela posé, nous ne pouvons l'appeller juste dans celle-ci, où nous voyons si souvent la vertu opprimée, et le vice récompensé. Tant que les choses seront en cet état, nous ne serons point à portée d'attribuer la justice à un Dieu, qui se permet, au moins pendant cette vie, la seule dont nous puissions juger, des injustices passagères que l'on le suppose disposé à réparer quelque jour. Mais cette supposition elle-même n'est-elle par très-gratuite? et si ce Dieu a pu consentir d'être injuste un moment, pourquoi nous flatterions nous qu'il ne le fera point encore dans la suite? Comment d'ailleurs concilier une justice, aussi sujette à se démentir, avec l'immutabilité de ce Dieu?

Ce qui vient d'être dit de la justice de Dieu, peut encore s'attribuer à la bonté qu'on lui donne, et sur laquelle les hommes fondent leurs devoirs à son égard. En effet, si ce Dieu est tout-puissant, s'il est l'auteur de toutes choses, si rien ne se fait que par son ordre, comment lui attribuer la bonté, dans un monde où ses créatures sont exposées à des maux continuels,

à des maladies cruelles, à des révolutions physiques et morales, enfin à la mort? Les hommes ne peuvent attribuer la bonté à Dieu, que d'après les biens qu'ils en reçoivent; dès qu'ils éprouvent du mal, ce Dieu n'est plus bon pour eux. Les théologiens mettent à couvert la bonté de leur Dieu, en niant qu'il soit l'auteur du mal, qu'ils attribuent à un génie malfaisant, emprunté du magisme, qui est perpétuellement occupé à nuire au genre humain, et à frustrer les intentions favorables de la providence sur lui. Dieu, nous disent ces docteurs, n'est point l'auteur du mal, il le permet seulement. Ne voyent-ils pas que permettre le mal, est la même chose que le commettre, dans un agent tout-puissant qui pourroit l'empêcher? D'ailleurs, si la bonté de Dieu a pu se démentir un instant, quelle assurance avons-nous qu'elle ne se démentira pas toujours? Enfin, dans le système chrétien, comment concilier avec la bonté de Dieu, ou avec sa sagesse, la conduite souvent barbare, et les ordres sanguinaires que les livres saints lui attribuent? Comment un chrétien peut-il attribuer la bonté à un Dieu, qui n'a créé le plus grand nombre des hommes que pour les damner éternellement?

On nous dira, sans doute, que la conduite de Dieu est pour nous un mystère impénétrable; que nous ne sommes point en droit de l'examiner;

que notre foible raison se perdroit toutes les fois qu'elle voudroit sonder les profondeurs de la sagesse divine; qu'il faut l'adorer en silence, et nous soumettre, en tremblant, aux oracles d'un Dieu qui a lui-même fait connoître ses volontés : on nous ferme la bouche, en nous disant que la divinité s'est révélée aux hommes.

CHAPITRE V.

De la Révélation.

COMMENT, sans le secours de la raison, connoître s'il est vrai que la divinité ait parlé? Mais, d'un autre côté, la religion chrétienne ne proscrit-elle pas la raison? n'en défend-elle pas l'usage dans l'examen des dogmes merveilleux qu'elle nous présente? ne déclame-t-elle pas sans cesse contre *une raison prophane*, qu'elle accuse d'insuffisance, et que souvent elle regarde comme une révolte contre le ciel? Avant de pouvoir juger de la révélation divine, il faudroit avoir une idée juste de la divinité. Mais où puiser cette idée, sinon dans la révélation elle-même, puisque notre raison est trop foible pour s'élever jusqu'à la connoissance de l'Etre suprême? Ainsi, la révélation elle-même nous prouvera l'autorité de la révélation. Malgré ce cercle vicieux, ouvrons les li-

vres qui doivent nous éclairer, et auxquels nous devons soumettre notre raison. Y trouvons-nous des idées précises sur ce Dieu dont on nous annonce les oracles? Saurons-nous à quoi nous en tenir sur ses attributs? Ce Dieu n'est-il pas un amas de qualités contradictoires, qui en font une énigme inexplicable? Si, comme on le suppose, cette révélation est émanée de Dieu lui-même, comment se fixer au Dieu des chrétiens, qui se peint comme injuste, comme faux, comme dissimulé, comme tendant des piéges aux hommes, comme se plaisant à les séduire, à les aveugler, à les endurcir; comme faisant des signes pour les tromper, comme répandant sur eux l'esprit de vertige et d'erreur (15)! Ainsi, dès les premiers pas, l'homme, qui veut s'assurer de la révélation chrétienne, est jetté dans la défiance et dans la perplexité; il ne sait si le Dieu, qui lui a parlé, n'a pas dessein de le tromper lui-même, comme il en a trompé tant d'autres, de son propre aveu: d'ailleurs, n'est-il pas forcé de le penser, lorsqu'il voit les disputes interminables de ses guides sa-

(15) Dans l'écriture et les pères de l'église, Dieu est toujours représenté comme un séducteur. Il permet qu'Eve soit séduite par un serpent; il endurcit le cœur de Pharaon: Jesus-Christ *est une pierre d'achoppement*. Voila les points de vue sous lesquels on nous montre la divinité.

crés, qui jamais n'ont pu s'accorder sur la façon d'entendre les oracles précis d'une divinité qui s'est expliquée ?

Les incertitudes et les craintes de celui qui examine de bonne foi la révélation adoptée par les chrétiens, ne doivent-elles point redoubler, quand il voit que son Dieu n'a prétendu se faire connoître qu'à quelques êtres favorisés, tandis qu'il a voulu rester caché pour le reste des mortels, à qui pourtant cette révélation étoit également nécessaire? Comment saura-t-il s'il n'est pas du nombre de ceux à qui son Dieu partial n'a pas voulu se faire connoître? Son cœur ne doit-il pas se troubler à la vue d'un Dieu, qui ne consent à se montrer, et à faire annoncer ses décrets, qu'à un nombre d'hommes très-peu considérable, si on le compare à toute l'espèce humaine? N'est-il pas tenté d'accuser ce Dieu d'une malice bien noire, en voyant que, faute de se manisfester à tant de nations il a causé, pendant une longue suite de siécles, leur perte nécessaire? Quelle idée peut-il se former d'un Dieu qui punit des millions d'hommes, pour avoir ignoré des loix secrettes, qu'il n'a lui - même publiées qu'à la dérobée, dans un coin obscur et ignoré de l'Asie ?

Ainsi, lorsque le chrétien consulte même les livres révélés, tout doit conspirer à le mettre en garde contre le Dieu qui lui parle; tout lui inspire

de la défiance contre son caractère moral ; tout devient incertitude pour lui; son Dieu, de concert avec les interprêtes de ses prétendues volontés, semble avoir formé le projet de redoubler les ténèbres de son ignorance. En effet, pour fixer ses doutes, on lui dit que les volontés révélées sont des *mysteres*, c'est-à-dire, des choses inaccessibles à l'esprit humain. Dans ce cas, qu'étoit-il besoin de parler? Un Dieu ne devoit il se manifester aux hommes, que pour n'etre pas compris? Cette conduite n'est-elle pas aussi ridicule qu'insensée? Dire que Dieu ne s'est révélé que pour annoncer des mystères, c'est dire que Dieu ne s'est révélé que pour demeurer inconnu, pour nous cacher ses voies; pour dérouter notre esprit, pour augmenter notre ignorance et nos incertitudes.

Une révélation qui seroit véritable, qui viendroit d'un Dieu juste et bon, et qui seroit nécessaire à tous les hommes, devroit être assez claire pour être entendue de tout le genre humain. La révélation sur laquelle le judaïsme et le christianisme se fondent, est-elle donc dans ce cas? Les élémens d'Euclide sont intelligibles ponr tous ceux qui veulent les entendre : cet ouvrage n'excite aucune dispute parmi les géomêtres. La bible est-elle aussi claire, et les vérités révélées n'occasionnent-elles aucunes disputes entre les théologiens qui les annoncent? Par

quelle fatalité les écritures, révélées par la divinité même, ont-elles encore besoin de commentaires, et demandent-elles des lumières d'en-haut, pour être crues et entendues? N'est il pas étonnant que ce qui doit servir à guider tous les hommes, ne soit compris par aucun d'eux? N'est-il pas cruel, que ce qui est le plus important pour eux, leur soit le moins connu? tout est mystères, ténébres, incertitudes; matière à disputes, dans une religion annoncée par le très haut pour éclairer le genre humain. L'ancien et nouveau testament renferment des vérités essentielles aux hommes, néanmoins personne ne les peut comprendre; chacun les entend diversement et les théologiens ne sont jamais d'accord sur la façon de les interpréter. Peu contens des mystères contenus dans les livres sacrés, les prêtres du christianisme en ont inventé de siécle en siécle, que leurs disciples sont obligés de croire, quoique leur fondateur et leur Dieu n'en ait jamais parlé. Aucun chrétien ne peut douter des mystères de la Trinité, de l'Incarnation, non plus que de l'efficacité des sacremens, et cependant Jésus-Christ ne s'est jamais expliqué sur ces choses. Dans la religion chrétienne, tout semble abandonné à l'imagination, aux caprices, aux décisions arbitraires de ses ministres, qui s'arrogent le droit de forger des mystères et des articles de

foi, suivant que leurs intérêts l'éxigent. C'est ainsi que cette révélation se perpétue, par le moyen de l'église, qui se prétend inspirée par la divinité, et qui, bien loin d'éclairer l'esprit de ses enfans, ne fait que le confondre et le plonger dans une mer d'incertitudes.

Tels sont les effets de cette révélation, qui sert de base au christianisme, et de la réalité de laquelle il n'est pas permis de douter. Dieu, nous dit-on, a parlé aux hommes; mais quand a-t-il parlé? Il a parlé, il y a des milliers d'années, à des hommes choisis, qu'il a rendus ses organes; mais comment s'assurer s'il est vrai que ce Dieu ait parlé, sinon en s'en rapportant au témoignage de ceux-mêmes qui disent avoir reçu ses ordres? Ces interpretes des volontés divines sont donc des hommes; mais des hommes ne sont-ils pas sujets à se tromper eux-mêmes, et à tromper les autres? Comment donc connoître si l'on peut s'en fier aux témoignages que ces organes du ciel se rendent à eux-mêmes? Comment savoir s'ils n'ont point été les dupes d'une imagination trop vive, ou de quelqu'illusion? Comment découvrir aujourd'hui s'il est bien vrai que ce Moyse ait conversé avec son Dieu, et qu'il ait reçu de lui la loi du peuple juif, il y a quelques milliers d'années? Quel étoit le tempérament de ce Moyse? Etoit-il flegmatique, ou enthousiaste;

sincere, ou fourbe; ambitieux, ou désintéressé; véridique, ou menteur? Peut-on s'en rapporter au témoignage d'un homme, qui, après avoir fait tant de miracles, n'a pu détromper son peuple de son idolâtrie, et qui, ayant fait passer quarante-sept mille Israëlites au fil de l'épée, a le front de déclarer *qu'il est le plus doux des hommes*? Les livres, attribués à ce Moyse, qui rapportent tant de faits arrivés après lui, sont-ils bien authentiques? Enfin, quelle preuve avons-nous de sa mission, sinon le témoignage de six cent mille Israëlites, grossiers et superstitieux, ignorans et crédules, qui furent peut-être dupes d'un législateur féroce, toujours prêt à les exterminer, ou qui n'eurent jamais connoissance de ce qu'on devroit écrire par la suite sur le compte de ce fameux législateur?

Quelle preuve la religion chrétienne nous donne-t-elle de la mission de Jésus-Christ? Connoissons-nous son caractère et son tempérament? Quel dégré de foi pouvons-nous ajouter au témoignage de ses disciples, qui, de leur propre aveu, furent des hommes grossiers et dépourvus de science, par conséquent susceptibles de se laisser éblouir par les artifices d'un imposteur adroit? Le témoignage des personnes les plus instruites de Jérusalem n'eût-il pas été d'un plus grand poids pour nous, que celui de quelques

ignorans, qui sont ordinairement les dupes de qui veut les tromper? Cela nous conduit actuellement à l'examen des preuves sur lesquelles le christianisme se fonde.

CHAPITRE VI.

Des preuves de la religion chrétienne; des miracles; des prophéties; des martyrs.

NOUS avons vu, dans les chapitres précédens, les motifs légitimes que nous avons de douter de la révélation faite aux juifs et aux chrétiens: d'ailleurs, relativement à cet article, le christianisme n'a aucun avantage sur toutes les autres religions du monde, qui toutes, malgré leur discordance, se disent émanées de la divinité, et prétendent avoir un droit exclusif à ses faveurs. L'Indien assure que le *Brama* lui-même est l'auteur de son culte. Le Scandivane tenoit le sien du redoutable *Odin*. Si le juif et le chrétien ont reçu le leur de *Jehovah*, par le ministère de Moyse et de Jésus, le mahométan assure qu'il a reçu le sien par son prophête, inspiré du même Dieu. Ainsi, toutes les religions se disent émanées du ciel; toutes interdisent l'usage de la raison, pour examiner leurs titres sacrés; toutes se prétendent vraies, à l'ex-

clusion des autres; toutes menacent du courroux divin ceux qui refuseront de se soumettre à leur autorité; enfin toutes ont le caractère de la fausseté, par les contradictions palpables dont elles sont remplies; par les idées informes, obscures, et souvent odieuses, qu'elles donnent de la divinité; par les loix bizarres qu'elles lui attribuent; par les disputes qu'elles font naître entre leurs sectateurs: enfin, toutes les religions, que nous voyons sur la terre, ne nous montrent qu'un amas d'impostures et de rêveries qui révoltent également la raison. Ainsi, du côté des prétentions, la religion chrétienne n'a aucun avantage sur les autres superstitions dont l'univers est infecté, et son origine céleste lui est contestée par toutes les autres, avec autant de raison qu'elle conteste la leur.

Comment donc se décider en sa faveur? Par où prouver la bonté de ses titres? A-t-elle des caractères distinctifs qui méritent qu'on lui donne la préférence, et quels sont-ils? Nous fait-elle connoître, mieux que toutes les autres, l'essence et la nature de la divinité? Hélas! elle ne fait que la rendre plus inconcevable; elle ne montre en elle qu'un tyran capricieux, dont les fantaisies sont tantôt favorables, et le plus souvent nuisibles à l'espèce humaine. Rend-elle les hommes meilleurs? Hélas! nous voyons que par-tout elle les

divise, elle les met aux prises, elle les rend intolérans, elle les force d'être les bourreaux de leurs frères. Rend-elle les empires florissans et puissans? Par-tout où elle régne, ne voyons nous pas les peuples asservis, dépourvus de vigueur, d'énergie, d'activité, croupir dans une honteuse léthargie, et n'avoir aucune idée de la vraie morale? Quels donc sont les signes auxquels on veut que nous reconnoissions la supériorité du christianisme sur les autres religions? C'est, nous dit-on, à ses martyrs. Mais je vois des miracles, des prophéties, et des martyrs dans toutes les religions du monde. Je vois par-tout des hommes, plus rusés et plus instruits que le vulgaire, les tromper par des prestiges, et l'éblouir par des œuvres, qu'il croit surnaturelles, parce qu'il ignore les secrets de la nature et les ressources de l'art.

Si le juif me cite des miracles de Moyse, je vois ces prétendues merveilles opérées aux yeux du peuple le plus ignorant, le plus stupide, le plus abject, le plus crédule, dont le témoignage n'est d'aucun poids pour moi. D'ailleurs, je puis soupçonner que ces miracles ont été insérés dans les livres sacrés des Hébreux, long-tems après la mort de ceux qui auroient pu les démentir, Si le chrétien me cite Jérusalem, et le témoignage de toute la Galilée, pour me prouver les miracles

de Jésus-Christ, je ne vois encore qu'une populace ignorante qui puisse les attester; ou je demande comment il fut possible qu'un peuple entier, témoin des miracles du Messie, consentît à sa mort, la demandât même avec empressement? Le peuple de Londres, ou de Paris, souffriroit-il qu'on mît à mort, sous ses yeux, un homme qui auroit ressuscité des morts, rendu la vue aux aveugles, redressé des boiteux, guéri des paralytiques? Si les juifs ont demandé la mort de Jésus, tous ses miracles sont anéantis pour tout homme non prévenu.

D'un autre côté, ne peut-on pas opposer aux miracles de Moyse, ainsi qu'à ceux de Jésus, ceux que Mahomet opéra aux yeux de tous les peuples de la Mecque et de l'Arabie assemblés? L'effet des miracles de Mahomet fut au moins de convaincre les Arabes qu'il étoit un homme divin. Les miracles de Jésus n'ont convaincu personne de sa mission: S. Paul lui-même, qui devint le plus ardent de ses disciples, ne fut point convaincu par les miracles dont, de son tems, il existoit tant de témoins; il lui fallut un nouveau miracle pour convaincre son esprit. De quel droit veut-on donc nous faire croire aujourd'hui des merveilles qui n'étoient point convaincantes du tems même des apôtres, c'est-à-dire, peu de tems après qu'elles furent opérées?

Que l'on ne nous dise point que les miracles de Jésus-Christ nous sont aussi bien attestés qu'aucuns faits de l'histoire prophane, et que vouloir en douter est aussi ridicule que de douter de l'existence de Scipion ou de César, que nous ne croyons que sur le rapport des historiens qui nous en ont parlé. L'existence d'un homme, d'un général d'armée, d'un héros, n'est pas incroyable; il n'en est pas de même d'un miracle (16). Nous ajoutons foi aux faits vraisemblables rapportés par Tite-Live, tandis que nous rejettons, avec mépris, les miracles qu'il nous raconte. Un homme joint souvent la crédulité la plus stupide aux talens les plus distingués; le christianisme lui-même nous en fournit des exemples sans nombre. En matière de religion, tous les témoignages sont suspects; l'homme le plus éclairé voit très-mal, lorsqu'il est saisi d'enthousiasme, ou ivre de fanatisme, ou séduit par son imagination. Un mi-

(16) Un fait surnaturel demande, pour être cru, des témoignages plus forts qu'un fait qui n'a rien contre la vraisemblance. Il est facile de croire qu'Apollonius de Thyane a existé; je m'en rapporte là-dessus à Philostrate, parce que son existence n'a rien qui choque la raison, mais je ne crois plus Philostrate, quand il me dit qu'Apollonius faisoit des miracles. Je crois bien que Jésus-Christ est mort; mais je ne crois point qu'il soit ressuscité.

racle

racle est une chose impossible ; Dieu ne seroit point immuable, s'il changeoit l'ordre de la nature.

On nous dira peut-être que sans changer l'ordre des choses, Dieu, ou ses favoris, peuvent trouver dans la nature des ressources inconnues aux autres hommes; mais alors leurs œuvres ne seront point surnaturelles, et n'auront rien de merveilleux. Un miracle est un effet contraire aux loix constantes de la nature; par conséquent, Dieu lui-même, sans blesser sa sagesse, ne peut faire des miracles. Un homme sage, qui verroit un miracle, seroit en droit de douter s'il a bien vu; il devroit examiner si l'effet extraordinaire, qu'il ne comprend pas, n'est pas dû à quelque cause naturelle, dont il ignore la manière d'agir.

Mais accordons, pour un instant, que les miracles soient possibles, et que ceux de Jésus ont été véritables, ou du moins n'ont point été insérés dans les évangiles après le tems où ils ont été opérés. Les témoins qui les ont transmis, les apôtres qui les ont vus, sont-ils bien dignes de foi, et leur témoignage n'est-il point récusable? Ces témoins étoient-ils bien éclairés? De l'aveu même des chrétiens, c'étoient des hommes sans lumières, tirés de la lie du peuple, par conséquent crédules et incapables d'examiner. Ces témoins étoient-ils désintéressés? non; ils avoient

sans doute le plus grand intérêt à soutenir des faits merveilleux, qui prouvoient la divinité de leur maître, et la vérité de la religion qu'ils vouloient établir. Ces mêmes faits ont-ils été confirmés par les historiens contemporains? Aucun d'eux n'en a parlé, et dans une ville, aussi superstitieuse que Jérusalem, il ne s'est trouvé, ni un seul juif, ni un seul payen, qui aient entendu parler des faits les plus extraordinaires et les plus multipliés que l'histoire ait jamais rapportés. Ce ne sont jamais que des chrétiens qui nous attestent les miracles du Christ. On veut que nous croyions qu'à la mort du fils de Dieu la terre ait tremblé, le soleil se soit éclipsé, les morts soient sortis du tombeau. Comment des événemens si extraordinaires n'ont-ils été remarqués que par quelques chrétiens? Furent-ils donc les seuls qui s'en apperçurent? On veut que nous croyions que le Christ est ressuscité; on nous cite pour témoins, des apôtres, des femmes, des disciples. Une apparition solemnelle, faite dans une place publique, n'eût-telle pas été plus décisive, que toutes ces opérations clandestines, faites à des hommes intéressés à former une nouvelle secte? La foi chrétienne est fondée, selon S. Paul, sur la résurrection de Jésus-Christ; il falloit donc que ce fait fût prouvé aux nations, de la façon la plus claire et la plus indubi-

table (17). Ne peut-on point accuser de malice le Sauveur du monde, pour ne s'être montré qu'à ses disciples et ses favoris ? Il ne vouloit donc point que tout le monde crût en lui ? Les juifs, me dira-t-on, en mettant le Christ à mort, méritoient d'être aveuglés. Mais, dans ce cas, pourquoi les apôtres leur prêchoient-ils l'évangile ? Pouvoient-ils espérer qu'on ajoutât plus de foi à leur rapport qu'à ses propres yeux ?

Au reste, les miracles ne semblent inventés que pour suppléer à de bons raisonnemens ; la vérité et l'évidence n'ont pas besoin de miracles pour se faire adopter. N'est-il pas bien surprenant que la divinité trouve plus facile de déranger l'ordre de la nature, que d'enseigner aux hommes des vérités claires, propres à les convaincre, capables d'arracher leur assentiment ? Les miracles n'ont été inventés que pour prouver aux hommes des choses impossibles à croire ; il ne seroit pas besoin de miracles, si on leur parloit raison.

(17) Les Baziliens et les Cérinthies, hérétiques qui vivoient du tems de la naissance du christianisme, soutenoient que Jésus n'étoit point mort, et que Simon le Cyrénéen avoit été crucifié en sa place. Voyez *Epiphan. hær. ch.* 28. Voilà, dès le berceau de l'église, des hommes qui révoquent en doute la mort, et par conséquent la résurrection de Jésus-Christ, et l'on veut que nous la croyions aujourd'hui !

Ainsi, ce sont des choses incroyables, qui servent de preuves à d'autres peuples incroyables. Presque tous les imposteurs, qui ont apporté des religions aux peuples, leur ont annoncé des choses improbables, ensuite ils ont fait des miracles, pour les obliger à croire les choses qu'ils leur annonçoient. *Vous ne pouvez*, ont-ils dit, *comprendre ce que je vous dis, mais je vous prouve que je dis vrai, en faisant à vos yeux des choses que vous ne pouvez pas comprendre.* Les peuples se sont payés de ces raisons; la passion pour le merveilleux les empêcha toujours de raisonner; ils ne virent point que des miracles ne pouvoient prouver des choses impossibles, ni changer l'esprit de la vérité. Quelques merveilles que pût faire un homme, ou, si l'on veut, un Dieu lui-même, elles ne prouveront jamais, que deux et deux ne sont point quatre, et que trois ne sont qu'un; qu'un être immatériel, et dépourvu d'organes, ait pu parler aux hommes; qu'un être sage, juste et bon, ait pu ordonner des folies, des injustices, des cruautés, &c. D'où l'on voit que les miracles ne prouvent rien, sinon l'adresse et l'imposture de ceux qui veulent tromper les hommes, pour confirmer les mensonges qu'ils leur ont annoncés, et la crédulité stupide de ceux que ces impostures séduisent. Ces derniers ont toujours commencé par mentir, par donner

des idées fausses de la divinité, par prétendre avoir eu un commerce intime avec elle; et pour prouver ces merveilles incroyables, ils faisoient des œuvres incroyables, qu'ils attribuoient à la toute-puissance de ceux qui les envoyoient. Tout homme, qui fait des miracles, n'a point des vérités, mais des mensonges à prouver. La vérité est simple et claire; le merveilleux annonce toujours la fausseté. La nature est toujours vraie; elle agit par des loix qui ne se démentent jamais. Dire que Dieu fait des miracles, c'est dire qu'il se contredit lui-même, qu'il dément les loix qu'il a prescrites à la nature; qu'il rend inutile la raison humaine, dont on le fait l'auteur. Il n'y a que des imposteurs qui puissent nous dire de renoncer à l'expérience et de bannir la raison.

Ainsi, les prétendus miracles que le christianisme nous raconte, n'ont, comme ceux de toutes les autres religions, que la crédulité des peuples, leur enthousiasme, leur ignorance, et l'adresse des imposteurs pour base. Nous pouvons en dire autant des prophéties. Les hommes furent de tous tems curieux de connoître l'avenir; ils trouvèrent, en conséquence, des hommes disposés à les servir. Nous voyons des enchanteurs, des devins, des prophêtes, dans toutes les nations du monde. Les Juifs ne furent pas plus favorisés, à cet égard, que les Tartares, les Négres, les Sauvages, et

tous les autres peuples de la terre, qui tous possédèrent des imposteurs, prêts à les tromper pour des présents. Ces hommes merveilleux dûrent sentir bientôt que leurs oracles devoient être vagues et ambigus, pour n'être point démentis par les effets. Il ne faut donc point être surpris si les prophéties judaïques sont obscures, et de nature à y trouver tout ce que l'on veut y chercher. Celles que les chrétiens attribuent à Jésus-Christ, ne sont point vues du même œil par les juifs, qui attendent encore ce Messie, que ces premiers croient arrrivé depuis 18 siécles. Les prophétes du judaïsme ont annoncé de tous tems, à une nation inquiete et mécontente de son sort, un libérateur, qui fut pareillement l'objet de l'attente des Romains, et de presque toutes les nations du monde. Tous les hommes, par un penchant naturel, espèrent la fin de leurs malheurs, et croient que la providence ne peut se dispenser de les rendre plus fortunés. Les juifs, plus superstitieux que tous les autres peuples, se fondant sur la promesse de leur Dieu, ont dû toujours attendre un conquérant, ou un monarque, qui fît changer leur sort, et qui les tirât de l'opprobre. Comment peut-on voir ce libérateur dans la personne de Jésus, le destructeur, et non le restaurateur de la nation Hébraïque

qui, depuis lui, n'eut plus aucune part à la faveur de son Dieu ?

On ne manquera pas de dire que la destruction du peuple juif, et sa dispersion, furent elles-mêmes prédites, et qu'elles fournissent une preuve convaincante des prophéties des chrétiens. Je réponds, qu'il étoit facile de prédire la dispersion et la destruction d'un peuple toujours inquiet, turbulent, et rébelle à ses maîtres; toujours déchiré par des divisions intestines ; d'ailleurs, ce peuple fut souvent conquis et dispersé ; le temple, détruit par Titus, l'avoit déjà été par Nabuchodonosor, qui amena les tribus captives en Assyrie, et les répandit dans ses états. Nous nous appercevons de la dispersion des Juifs, et non de celle des autres nations conquises, parce que celles-ci, au bout d'un certain tems, se sont toujours confondues avec la nation conquérante, au lieu que les juifs ne se mêlent point avec les nations parmi lesquelles ils habitent, et en demeurent toujours distingués. N'en est-il pas de même des *Guébres*, ou *Parsis* de la Perse et de l'Indostan, ainsi que des Arméniens qui vivent dans les pays Mahométans? Les juifs demeurent dispersés, parce qu'ils sont insociables, intolérans, aveuglément attachés à leurs superstitions (18).

(18) Les actes des apôtres prouvent évidemment

Ainsi, les chrétiens n'ont aucune raison pour se vanter des prophéties contenues dans les livres mêmes des Hébreux, ni de s'en prévaloir contre ceux-ci, qu'ils regardent comme les conservateurs des titres d'une religion qu'ils abhorrent. La Judée fut de tout tems soumise aux prêtres, qui eurent une influence très-grande sur les affaires de l'état, qui se mêlèrent de la politique, et de prédire les événemens heureux, ou malheureux, qu'elle avoit lieu d'attendre. Nul pays ne renferma un plus grand nombre d'inspirés ; nous voyons que les prophêtes tenoient des écoles publiques, où ils initioient aux mystères de leur art, ceux qu'ils en trouvoient dignes, ou qui vouloient, en trompant un peuple crédule, s'attirer des respects, et se procurer des moyens de subsister à ses dépens (19).

que, dès avant Jésus-Christ, les juifs étoient dispersés ; il en vint de la Grèce, de la Perse, de l'Arabie, &c. à Jérusalem, pour la fête de la Pentecôte. Voyez *les actes*, *ch.* 2. vs. 8. Ainsi, après Jésus, il n'y eut que les habitans de la Judée qui furent dispersés par les Romains.

(19) S. Jérôme prétend que les Saducéens n'adoptoient point les prophêtes, se contentant d'admettre les cinq livres de Moyse. Codwel, *de jure laïcorum*, dit que c'étoit en buvant du vin que les prophêtes se disposoient à prophétiser. Voyez p. 250. Il paroît qu'ils

L'art de prophétiser fut donc un vrai métier, ou, si l'on veut, une branche de commerce fort utile et lucrative dans une nation misérable, et persuadée que son Dieu n'étoit sans cesse occupé que d'elle. Les grands profits, qui résultoient de ce trafic d'impostures, durent mettre de la division entre les prophètes juifs; aussi voyons-nous qu'ils se décrioient les uns les autres; chacun traitoit son rival de *faux prophête*, et prétendoit qu'il étoit inspiré de l'esprit malin. Il y eut toujours des querelles entre les imposteurs, pour savoir à qui demeureroit le privilége de tromper leurs concitoyens.

En effet, si nous examinons la conduite de ces prophêtes si vantés de l'ancien testament, nous ne trouverons en eux rien moins que des personnages vertueux. Nous voyons des prêtres arrogans, perpétuellement occupés des affaires de l'état, qu'ils surent toujours lier à celles de la religion; nous voyons en eux des sujets séditieux, continuellement cabalant contre les souverains qui ne leur étoient point assez soumis, traversant leurs projets, soulevant les peuples contr'eux, et parvenant à les détruire, et à faire accomplir ainsi les prédictions funestes qu'ils

étoient des jongleurs, des poëtes et des musiciens, qui apprenoient, comme par-tout, leur métier.

avoient faites contr'eux. Enfin, dans la plupart des prophêtes qui jouèrent un rôle dans l'histoire des juifs, nous voyons des rébelles occupés sans relâche du soin de bouleverser l'état, de susciter des troubles, et de combattre l'autorité civile, dont les prêtres furent toujours les ennemis, lorsqu'ils ne la trouvèrent point assez complaisante, assez soumise à leurs propres intérêts (20). Quoiqu'il en soit, l'obscurité étudiée des prophéties permet d'appliquer celles qui avoient le Messie, ou le libérateur d'Israël, pour objet, à tout homme singulier, à tout enthousiaste, ou prophête, qui parût à Jérusalem ou en Judée. Les chrétiens, dont l'esprit est échauffé de l'idée de

(20) Le prophête Samuel, mécontent de Saül, qui refuse de se prêter à ses cruautés, le déclare déchu de la couronne, et lui suscite un rival dans la personne de David. Il ne paroît avoir été qu'un séditieux, qui eut du dessous dans ses querelles avec ses souverains, et qui fut obligé de se soustraire, par la fuite, à de justes châtimens. Jérémie nous fait entendre lui-même qu'il étoit un traître, qui s'entendoit avec les Assyriens contre sa patrie assiégée; il ne paroît occupé que du soin d'ôter à ses concitoyens le courage et la volonté de se défendre; il achete un champ de ses parens, dans le tems même où il annonce à ses compatriotes qu'ils vont être dispersés et menés en captivité. Le roi d'Assyrie recommande ce prophête à son général Nabuzadan, et lui dit d'avoir grand soin de lui. Voyez *Jérémie*.

leur Christ, ont cru le voir par tout et l'ont distinctement apperçu dans les passages les plus obscurs de l'ancien testament. A force d'allégories, de subtilités, de commentaires, d'interprétations forcées, ils sont parvenus à se faire illusion à eux-mêmes, et à trouver des prédictions formelles dans les rêveries décousues, dans les oracles vagues, dans les fatras bizarres des prophêtes (21).

(21) Il est aisé de tout voir dans la bible, en s'y prenant comme fait S. Augustin, qui a vu tout le nouveau testament dans l'ancien. Selon lui, le sacrifice d'Abel est l'image de celui de Jésus-Christ; les deux femmes d'Abraham sont la synagogue et l'église; un morceau de drap rouge, exposé par une fille de joie qui trahissoit Jéricho, signifioit le sang de Jésus-Christ; l'agneau, le bouc, le lion, sont des figures de Jésus-Christ; le serpent d'airain représente le sacrifice de la croix; les mystères même du christianisme sont annoncés dans l'ancien testament; la manne annonce l'Eucharistie, &c. Voyez *S. Aug. serm. 78. et son Ep.* 157. Comment un homme sensé peut-il voir dans l'*Emmanuel*, annoncé par Isaïe, le Messie, dont le nom est *Jésus?* Voyez *Isaïe, ch. 7.* vs. 14. Comment découvrir, dans un juif obscur, et mis à mort, *un chef qui gouvernera le peuple d'Israël?* Comment voir un roi libérateur, un restaurateur des Juifs, dans un homme, qui bien loin de délivrer ses concitoyens, est venu pour détruire la loi des Juifs, et après la venue duquel leur petite contrée est désolée par les Romains! Il faut un profond aveu-

Les hommes ne se rendent point difficiles sur les choses qui s'accordent avec leurs vues. Quand nous voudrons envisager sans prévention les prophéties des Hébreux, nous n'y verrons que des rapsodies informes, qui ne sont que l'ouvrage du fanatisme et du délire; nous trouverons ces prophéties obscures et énigmatiques comme les oracles des payens; enfin, tout nous prouvera, que ces prétendus oracles divins n'étoient que les délires et les impostures de quelques hommes accoutumés à tirer parti de la crédulité d'un peuple superstitieux, qui ajoutoit foi aux songes, aux visions, aux apparitions, aux sortiléges, et qui recevoit avidement toutes les rêveries qu'on vouloit lui débiter pourvu qu'elles fussent ornées du merveilleux. Par-tout où les hommes seront ignorans, il y aura des prophêtes, des inspirés,

glement pour trouver le Messie dans ces prédictions. Jésus lui-même ne paroît pas avoir été plus clair, ni plus heureux dans ses prophéties. Dans l'évangile de *S. Luc*, *ch.* 21. il annonce visiblement le jugement dernier; il parle des anges, qui, au son de la trompette, rassembleront les hommes, pour comparoître devant lui. Il ajoute: *Je vous dis, en vérité, que cette génération ne passera point, sans que ces prédictions soient accomplies*. Cependant le monde dure encore, et les chrétiens, depuis dix-huit cent ans, attendent le jugement dernier.

des faiseurs de miracles ; ces deux branches de commerce diminueront toujours dans la même proportion que les nations s'éclaireront.

Enfin, le christianisme met au nombre des preuves de la vérité de ses dogmes, un grand nombre de *martyrs*, qui ont scellé de leur sang la vérité des opinions religieuses qu'ils avoient embrassées. Il n'est point de religion sur la terre qui n'ait eu ses défenseurs ardens, prêts à sacrifier leur vie pour les idées auxquelles on leur avoit persuadé que leur bonheur éternel étoit attaché. L'homme superstitieux et ignorant est opiniâtre dans ses préjugés; sa crédulité l'empêche de soupçonner que ses guides spirituels aient jamais pu le tromper; sa vanité lui fait croire, que lui même il n'a pu prendre le change; enfin, s'il a l'imagination assez forte pour voir les cieux ouverts, et la divinité prête à récompenser son courage, il n'est point de supplice qu'il ne brave et qu'il endure. Dans son ivresse, il méprisera des tourmens de peu de durée ; il rira au milieu des bourreaux; son esprit aliéné le rendra même insensible à la douleur. La pitié amollit alors le cœur des spectateurs; ils admirent la fermeté merveilleuse du martyr; son enthousiasme les gagne; ils croient sa cause juste ; et son courage, qui leur paroît surnaturel et divin, devient une preuve indubitable de la vérité de

ses opinions. C'est ainsi que, par une espèce de contagion, l'enthousiasme se communique; l'homme s'intéresse toujours à celui qui montre le plus de fermeté, et la tyrannie attire des partisans à tous ceux qu'elle persécute. Ainsi, la constance des premiers chrétiens dut, par un effet naturel, leur former des prosélytes, et les martyrs ne prouvent rien, sinon la force de l'enthousiasme, de l'aveuglement, de l'opiniâtreté que la superstition peut produire, et la cruelle démence de tous ceux qui persécutent leurs semblables pour des opinions religieuses.

Toutes les passions fortes ont leurs martyrs; l'orgueil, la vanité, les préjugés, l'amour, l'enthousiasme du bien public, le crime même, font tous les jours des martyrs, ou du moins font que ceux que ces objets enivrent, ferment les yeux sur les dangers. Est-il donc surprenant que l'enthousiasme et le fanastisme, les deux passions les plus fortes chez les hommes, aient si souvent fait affronter la mort à ceux qu'elles ont énivrés des espérances qu'elles donnent? D'ailleurs, si le christianisme a ses martyrs, dont il se glorifie, le judaïsme n'a-t-il pas les siens? Les juifs infortunés, que l'inquisition condamne aux flammes, ne sont-ils pas des martyrs de leur religion, dont la constance prouve autant en sa faveur, que celle des martyrs chrétiens peut prouver en faveur du chris-

tianisme? Si les martyrs prouvoient la vérité d'une religion, il n'est point de religion, ni de secte, qui ne pût être regardée comme véritable.

Enfin, parmi le nombre, peut-être exagéré, des martyrs dont le christianisme se fait honneur, il en est plusieurs qui furent plutôt les victimes d'un zèle inconsidéré, d'une humeur turbulente, d'un esprit séditieux, que d'un esprit religieux. L'église elle-même n'ose point justifier ceux que leur fougue imprudente a quelquefois poussés jusqu'à troubler l'ordre public, à briser les idoles, à renverser les temples du paganisme. Si des hommes de cette espèce étoient regardés comme des martyrs, tous les séditieux, tous les perturbateurs de la société, auroient droit à ce titre, lorsqu'on les fait punir.

CHAPITRE VII.

Des mystères de la religion chrétienne.

REVELER quelque chose à quelqu'un, c'est lui découvrir des secrets qu'il ignoroit auparavant (22). Si on demande aux chrétiens quels

(22) Dans les religions payennes, on révéloit des mystères aux initiés : on leur apprenoit alors quelque

sont les secrets importans qui exigeoient que Dieu lui-même se donnât la peine de les révéler, ils nous diront que le plus grand de ces secrets, et le plus nécessaire au genre humain, est celui de l'unité d'un Dieu; secret que, selon eux, les hommes eussent été par eux-mêmes incapables de découvrir. Mais ne sommes-nous pas en droit de leur demander si cette assertion est bien vraie? On ne peut point douter que Moyse n'ait annoncé un Dieu unique aux Hébreux, et qu'il n'ait fait tous ses efforts pour les rendre ennemis de l'idolâtrie et du polythéisme des autres nations, dont il leur représenta la croyance et le culte comme abominable aux yeux du monarque céleste qui les avoit tirés d'Egypte. Mais un grand nombre de sages du paganisme, sans le secours de la révélation judaïque, n'ont-ils pas découvert un Dieu suprême, maître de tous les autres dieux? D'ailleurs, le destin, auquel tous les autres dieux du paganisme étoient subordonnés, n'étoit il pas un Dieu unique, dont la nature entière subissoit

chose qu'ils ne savoient pas. Dans la religion chrétienne; on leur révele qu'ils doivent croire des trinités, des incarnations, des résurrections, &c. &c. &c. c'est-à-dire, des choses qu'ils ne comprennent pas plus que si on ne leur avoit rien révélé, ou qui les plongent dans une plus grande ignorance qu'auparavant.

la

la loi souveraine? Quant aux traits, sous lesquels Moyse a peint sa divinité, ni les juifs, ni les chrétiens, n'ont droit de s'en glorifier. Nous ne voyons en lui qu'un despote bizarre, colère, rempli de cruauté, d'injustice, de partialité, de malignité, dont la conduite doit jetter tout homme, qui le médite, dans la plus affreuse perplexité. Que sera-ce, si l'on vient à lui joindre les attributs inconcevables, que la théologie chrétienne s'efforce de lui attribuer? Est-ce connoître la divinité, que de dire que c'est un *esprit*, un être *immatériel*, qui ne ressemble à rien de ce que les sens nous font connoître? L'esprit humain n'est-il pas confondu par les attributs négatifs *d'infinité*, *d'immensité*, *d'éternité*, *de toute-puissance*, *d'omniscience*, &c. dont on n'a orné ce Dieu, que pour le rendre plus inconcevable? Comment concilier la sagesse, la bonté, la justice, et les autres qualités morales que l'on donne à ce Dieu, avec la conduite étrange, et souvent atroce, que les livres des Chrétiens et des Hébreux lui attribuent à chaque page? N'eût-il pas mieux valu laisser l'homme dans l'ignorance totale de la divinité, que de lui révéler un Dieu rempli de contradictions, qui prête sans cesse à la dispute, et qui lui sert de prétexte pour troubler son repos? Révéler un pareil Dieu, c'est ne rien découvrir aux hommes, que le projet de les jetter dans les

plus grands embarras, et de les exciter à se quereller, à se nuire, à se rendre malheureux.

Quoi qu'il en soit, est-il bien vrai que le christianisme n'admette qu'un seul Dieu, le même que celui de Moyse? Ne voyons-nous pas les chrétiens adorer une divinité triple, sous le nom de *Trinité?* Le Dieu suprême engendre de toute éternité un fils égal à lui; de l'un et de l'autre de ces dieux il en procéde un troisiéme, égal aux deux premiers; ces trois dieux égaux en divinité, en perfection, en pouvoir, ne forment néanmoins qu'un seul Dieu. Ne suffit-il donc pas d'exposer ce systême pour en montrer l'absurdité? N'est-ce donc que pour révéler de pareils mystères, que la divinité s'est donné la peine d'instruire le genre humain? Les nations les plus ignorantes, et les plus sauvages, ont-elles enfanté des opinions plus monstrueuses, et plus propres à dérouter la raison (23)? Cependant

(23) Le dogme de la Trinité est visiblement emprunté des rêveries de Platon, ou peut-être des allégories sous lesquelles ce philosophe romanesque cherchoit à cacher sa doctrine. Il paroît que c'est à lui que le christianisme est redevable de la plupart de ses dogmes. Platon admettoit trois *hypostases*, ou façons d'être de la divinité. La première constitue le *Dieu suprême*; la seconde le *Logos*, ou le verbe, l'intelligence divine, engendrée du premier Dieu; la troisiéme est l'*esprit*, ou l'ame du

les écrits de Moyse ne contiennent rien qui ait pu donner lieu à ce système si étrange ; ce n'est que par des explications forcées, que l'on prétend trouver le dogme de la trinité dans la bible. Quant aux juifs, contents du Dieu unique, que leur législateur leur avoit annoncé, ils n'ont jamais songé à le tripler.

Le second de ces dieux, ou, suivant le langage des chrétiens, *la seconde personne de la Trinité*, s'est revêtue de la nature humaine, s'est incarnée dans le sein d'une vierge, et renonçant à sa divinité, s'est soumise aux infirmités attachées à notre espèce, et même a souffert une mort ignominieuse pour expier les péchés de la terre. Voilà

monde. Les premiers docteurs du christianisme paroissent avoir été Platoniciens ; leur enthousiasme trouvoit, sans doute, dans Platon, une doctrine analogue à leur religion : s'ils eussent été reconnoissans, ils auroient dû en faire un prophête, ou un père de l'église. Les missionnaires jésuites ont trouvé au Thibet une divinité presque semblable à celle de nos pays : chez ces Tartares, Dieu s'appelle *Kon-cio-cik*, Dieu unique, et *Kon-cio-sum*, Dieu triple. Sur leurs chapelets, ils disent, *om*, *ha*, *hum*, intelligence, bras, puissance ; ou parole, cœur, amour. Ces trois mots sont un des noms de la divinité. Voyez *lettres édif. tom.* 15. Le nombre *trois* fut toujours révéré des anciens, parce que, dans les langues orientales, *salom*, qui signifie *trois*, signifie aussi *salut*.

ce que le christianisme appelle *le mystère de l'incarnation*. Qui ne voit que ces notions absurdes sont empruntées des Egyptiens, des Indiens et des Grecs, dont les ridicules mythologies supposoient des dieux revêtus de la forme humaine, et sujets, comme les hommes, à des infirmités ? (24)

Ainsi, le christianisme nous ordonne de croire, qu'un Dieu fait homme, sans nuire à sa divinité, a pu souffrir, mourir, a pu s'offrir en sacrifice à lui-même, enfin n'a pu se dispenser de tenir une conduite aussi bizarre, pour appaiser sa propre colère. C'est-là ce que les chrétiens nomment le mystère de *la rédemption* du genre humain.

Il est vrai que ce Dieu mort est ressuscité ; semblable en cela à l'Adonis de Phénicie, à l'Osyris d'Egypte, à l'Atys de Phrygie, qui furent jadis les emblêmes d'une nature périodiquement mourante et renaissante, le Dieu des chrétiens renaît de ses propres cendres, et sort triomphant du tombeau.

(24) Les Egyptiens paroissent être les premiers qui ayent prétendu que leurs dieux ayent pris des corps *Foé*, le dieu du peuple Chinois, est né d'une vierge, fécondée par un rayon du soleil. Personne ne doute, dans l'indostan, des incarnations de *Vistnou*. Il paroît que les théologiens de toutes les nations, désespérés de ne pouvoir s'élever jusqu'à Dieu, l'ont forcé de descendre jusqu'à eux.

Tels sont les secrets merveilleux, ou les mystères sublimes, que la religion chrétienne découvre à ses disciples ; telles sont les idées, tantôt grandes, tantôt abjectes, mais toujours inconcevables, qu'elle nous donne de la divinité ; voilà donc les lumières que la révélation donne à notre esprit ! Il semble que celle que les chrétiens adoptent ne se soit proposé que de redoubler les nuages qui voilent l'essence divine aux yeux des hommes. Dieu, nous dit-on, a voulu se rendre ridicule, pour confondre la curiosité de ceux que l'on assure pourtant qu'il vouloit illuminer par une grace spéciale. Quelle idée peut-on se former d'une révélation, qui, loin de rien apprendre, se plaît à confondre les notions les plus claires ?

Ainsi, nonobstant la révélation si vantée par les chrétiens, leur esprit n'a aucune lumière sur l'être qui sert de base à toute religion; au contraire, cette fameuse révélation ne sert qu'à obscurcir toutes les idées que l'on pourroit s'en former. L'écriture sainte l'appelle un *Dieu caché.* David nous dit qu'*il place sa retraite dans les ténébres, que les eaux troubles et les nuages forment le pavillon qui le couvre.* Enfin, les chrétiens, éclairés par Dieu lui-même, n'ont de lui que des idées contradictoires, des notions incompatibles, qui rendent son existence douteuse, et même impos-

sible, aux yeux de tout homme qui consulte sa raison (25).

En effet, comment concevoir un Dieu, qui, n'ayant créé le monde que pour le bonheur de l'homme, permet pourtant que la plus grande partie de la race humaine soit malheureuse en ce monde et dans l'autre ? Comment un Dieu, qui jouit de la suprême félicité, pourroit-il s'offenser des actions de ses créatures ? Ce Dieu est donc susceptible de douleur; son être peut donc se troubler; il est donc dans la dépendance de l'homme, qui peut à volonté le réjouir ou l'affliger. Comment un Dieu puissant laisse-t-il à ses créatures une liberté funeste, dont elles peuvent abuser pour l'offenser, et se perdre elles-mêmes ? Comment un Dieu peut-il se faire homme, et comment l'auteur de la vie et de la nature peut-il mourir lui-même ? Comment un Dieu unique peut-il devenir triple, sans nuire à son unité ? On nous répond, que toutes ces choses sont des mystères; mais ces mystères détruisent l'existence même de Dieu. Ne seroit-il pas plus raisonnable d'admettre dans la nature, avec Zoroastre, ou Manès, deux principes, ou deux puissances opposées, que d'admettre, avec le christianisme,

(25) Un père de l'église a dit; *Tunc Deum maximè cognoscimus, cùm ignorare eum cognoscimus.*

un Dieu tout puissant, qui n'a pas le pouvoir d'empêcher le mal; un Dieu juste, mais partial; un Dieu clément, mais implacable, qui punira, pendant une éternité, les crimes d'un moment; un Dieu simple, qui se triple; un Dieu, principe de tous les êtres, qui peut consentir à mourir, faute de pouvoir satisfaire autrement à sa justice? Si dans un même sujet les contraires ne peuvent subsister en même tems, l'existence du Dieu des juifs et des chrétiens est sans doute impossible; d'où l'on est forcé de conclure, que les docteurs du christianisme, par les attributs dont ils se sont servis pour orner, ou plutôt pour défigurer la divinité, au lieu de la faire connoître, n'ont fait que l'anéantir, ou du moins la rendre méconnoissable. C'est ainsi, qu'à force de fables et de mystères, la révélation n'a fait que troubler la raison des hommes, et rendre incertaines les notions simples qu'ils peuvent se former de l'être nécessaire, qui gouverne la nature par des loix immuables. Si l'on ne peut nier l'existence d'un Dieu, il est au moins certain que l'on ne peut admettre celui que les chrétiens adorent, et dont leur religion prétend leur révéler la conduite, les ordres et les qualités. Si c'est être *athée*, que de n'avoir aucune idée de la divinité, la théologie chrétienne ne peut être regardée que comme

un projet d'anéantir l'existence de l'être suprême (26).

CHAPITRE VIII.

Autres mystères et dogmes du Christianisme.

PEU contens des nuages mystérieux que le christianisme a répandus sur la divinité, et des fables judaïques qu'il avoit adoptées sur son

(26) Jamais les théologiens chrétiens n'ont été d'accord entr'eux sur les preuves de l'existence d'un Dieu. Ils se traitent réciproquement d'*athées*, parce que leurs démonstrations ne sont jamais les mêmes. Il est très peu de gens, parmi les chrétiens, qui aient écrit sur l'existence de Dieu, sans se faire accuser d'*athéïsme*. Descartes, Clarke, Pascal, Arnauld, Nicole, ont été regardés comme des *athées*; la raison en est bien simple : il est totalement impossible de prouver l'existence d'un être aussi bizarre que celui dont le christianisme a fait son Dieu. On nous dira, sans doute, que les hommes n'ont point de mesures pour juger de la divinité, et que leur esprit est trop borné pour s'en former une idée ; mais, dans ce cas, pourquoi en raisonner sans cesse ? Pourquoi lui assigner des qualités qui se détruisent les unes par les autres ? Pourquoi en raconter des fables ? Pourquoi se quereller et s'égorger sur la façon d'entendre les rêveries qu'on débite sur son compte ?

compte, les docteurs chrétiens ne semblent s'être occupés que du soin de multiplier les mystères, et de confondre de plus en plus la raison dans leurs disciples. La religion, destinée à éclairer les nations, n'est qu'un tissu d'énigmes; c'est un dédale, d'où il est impossible au bon sens de se tirer. Ce que les superstitions anciennes ont eu de plus inconcevable, dut nécessairement trouver place dans un systême religieux, qui se faisoit un principe d'imposer un silence éternel à la raison. Le fanatisme des Grecs, entre les mains des prêtres chrétiens, s'est changé en *prédestination*. Suivant ce dogme tyrannique, le Dieu des miséricordes destine le plus grand nombre des malheureux mortels à des tourmens éternels; il ne les place, pour un tems, dans ce monde, que pour qu'ils y abusent de leurs facultés, de leur liberté, afin de se rendre dignes de la colère implacable de leur créateur. Un Dieu, rempli de prévoyance et de bonté, donne à l'homme un *libre arbitre*, dont ce Dieu sait bien qu'il fera un usage assez pervers pour mériter la damnation éternelle. Ainsi, la divinité ne donne le jour au plus grand nombre des hommes, ne leur donne des penchans nécessaires à leur bonheur, ne leur permet d'agir, que pour avoir le plaisir de les plonger dans l'enfer. Rien de plus affreux que les peintures que le christianisme nous fait de ce sé-

jour, destiné à la plus grande partie de la race humaine. Un Dieu miséricordieux s'abreuvera, pendant l'éternité, des larmes des infortunés, qu'il n'a fait naître que pour être malheureux; le pécheur, renfermé dans des cachots ténébreux, sera livré, pour toujours, aux flammes dévorantes; les voutes de cette prison ne retentiront que de grincemens de dents, de hurlemens; les tourmens, qu'on y éprouvera, au bout de millions de siécles, ne feront que commencer, et l'espérance consolante de voir un jour finir ces peines manquera, et sera ravie elle-même; en un mot, Dieu, par un acte de sa toute-puissance, rendra l'homme susceptible de souffrir, sans interruption et sans terme; sa justice lui permettra de punir des crimes finis, et dont les effets sont limités par le tems, par des supplices infinis pour la durée et pour l'éternité. Telle est l'idée que le chrétien se forme du Dieu qui exige son amour. Ce tyran ne le crée, que pour le rendre malheureux; il ne lui donne la raison, que pour le tromper; des penchans, que pour l'égarer; la liberté, que pour le déterminer à faire ce qui doit le perdre à jamais; enfin, il ne lui donne des avantages sur les bêtes, que pour avoir occasion de l'exposer à des tourmens, dont ces bêtes, ainsi que les substances inanimées, sont exemptes. Le dogme de la prédestination rend le sort de

l'homme bien plus fâcheux, que celui des pierres et des brutes (27).

Il est vrai que le christianisme promet un séjour délicieux à ceux que la divinité aura choisis pour être les objets de son amour; mais ce lieu n'est réservé qu'à un petit nombre d'élus, qui, sans aucun mérite de leur part, auront pourtant des droits sur la bonté de leur Dieu, partial pour eux, et cruel pour le reste des humains.

C'est ainsi que le *Tartare* et l'*Elisée* de la my-

(27) Le dogme de la prédestination gratuite fait la base de la religion judaïque. Dans les écrits de Moyse, on voit un Dieu partial pour le peuple qu'il a choisi, et injuste pour toutes les autres nations. La théologie et l'histoire des Grecs nous montrent par-tout des hommes punis par les dieux, pour des crimes nécessaires, et prédits par des oracles. Nous en avons des exemples dans Oreste, dans Oedipe, dans Ajax, &c. De tout tems, les hommes ont fait de Dieu le plus injuste de tous les êtres. Parmi nous, selon les jansénistes, Dieu n'accorde sa grace qu'à qui lui plaît, sans avoir égard au mérite, ce qui est bien plus conforme au fatalisme judaïque, chrétien et payen, que la doctrine des molinistes, qui prétendent que Dieu accorde sa grace à tous ceux qui la méritent, et qui la demandent. Il est certain, que des chrétiens conséquens sont de vrais *fatalistes*. Ils s'en tirent, en disant que les voies de Dieu sont des mystères; mais, si ce sont des mystères, pourquoi en raisonnent-ils toujours?

thologie payenne, inventés par des imposteurs, qui vouloient, ou faire trembler les hommes, ou les séduire, ont trouvé place dans le système religieux des chrétiens, qui changèrent les noms de ce séjour en ceux de *Paradis*, et d'*Enfer*. On ne manquera pas de nous dire, que le dogme des récompenses et des peines d'une autre vie, est utile et nécessaire aux hommes, qui, sans cela, si livreroient sans crainte aux plus grands excès. Je réponds, que le législateur des juifs leur avoit soigneusement caché ce prétendu mystère, et que le dogme de la vie future faisoit partie du secret que, dans les mystères des Grecs, on révéloit aux initiés. Ce dogme fut ignoré du vulgaire; la société ne laissoit pas de subsister: d'ailleurs, ce ne sont point des terreurs éloignées, que les passions présentes méprisent toujours, ou du moins rendent problématiques, qui contiennent les hommes; ce sont de bonnes loix; c'est une éducation raisonnable; ce sont des principes honnêtes. Si les souverains gouvernoient avec sagesse et avec équité, ils n'auroient pas besoin du dogme des récompenses et des peines futures, pour contenir les peuples. Les hommes seront toujours plus frappés des avantages présens, et des châtimens visibles, que des plaisirs et des supplices qu'on leur annonce dans une autre vie. La crainte de l'enfer ne retiendra point des

criminels, que la crainte du mépris, de l'infamie, du gibet, n'est point capable de retenir. Les nations chrétiennes ne sont-elles pas remplies de malfaiteurs, qui bravent sans cesse l'enfer, de l'existence duquel ils n'ont jamais douté ?

Quoi qu'il en soit, le dogme de la vie future suppose que l'homme se survivra à lui-même ; ou du moins qu'après sa mort il sera susceptible des récompenses et des peines que la religion lui fait prévoir. Suivant le christianisme, les morts reprendront un jour leur corps; par un miracle de sa toute-puissance, les molécules dissoutes et dispersées, qui composent leurs corps, se rapprocheront ; elles se combineront de nouveau avec leurs ames immortelles : telles sont les idées merveilleuses que présente le dogme de la *résurrection.* Les juifs, dont le législateur n'a jamais parlé de cet étrange phénomène, paroissent avoir puisé cette doctrine chez les mages, durant leur captivité à Babylone; cependant elle ne fut point universellement admise parmi eux. Les pharisiens admettoient la résurrection des morts, les Saducéens la rejettoient ; aujourd'hui elle est un des points fondamentaux de la religion chrétienne (28). Ses sectateurs croient fermement

(28) L'auteur de l'ecclésiaste, *ch.* 3. *v.* 19, compare la mort de l'homme à celle des animaux ; et paroît au

qu'ils ressusciteront un jour, et que leur résurrection sera suivie du jugement universel et de la fin du monde. Selon eux, Dieu qui sait tout, et qui connoît jusqu'aux pensées les plus secrettes des hommes, viendra sur les nuages, pour leur faire rendre un compte exact de leur conduite; il les jugera avec le plus grand appareil, et d'après ce jugement, leur sort sera irrévocablement décidé; les bons seront admis dans le séjour délicieux que la divinité réserve à ses élus et aux anges; les méchans seront précipités dans les flammes destinées aux démons, ennemis de Dieu et des hommes.

En effet, le christianisme admet des être invisibles d'une nature différente de l'homme, dont les uns exécutent les volontés du très-haut, et

moins mettre en problême le dogme de l'immortalité de l'ame. Nous ne voyons pas dans l'évangile, que Jésus-Christ fasse un crime aux Saducéens, de nier la résurrection; cependant cet article méritoit bien quelques remarques de la part d'un Dieu, qui venoit apprendre tant de singularités aux hommes, et qui d'ailleurs devoit ressusciter lui-même. Il est vrai que Jésus dit, dans l'évangile, que Dieu n'est pas le *Dieu des morts*; mais cela ne prouveroit pas la résurrection, cela prouveroit plutôt, qu'Abraham, qu'Isaac, et que Jacob, ne sont point morts, vu que ces patriarches ne sont point encore ressuscités, du moins l'écriture ne nous l'apprend pas.

dont les autres sont connus sous le nom d'*anges*, ou de messagers, subordonnés à Dieu : on prétend qu'il s'en sert pour veiller à l'administration de l'univers, et surtout à la conservation de l'homme. Ces êtres bienfaisans sont, suivant les chrétiens, de *purs esprits* ; mais ils ont le pouvoir de se rendre sensibles, en prenant la forme humaine. Les livres sacrés des juifs et des chrétiens sont remplis d'apparitions de ces êtres merveilleux, que la divinité envoyoit aux hommes qu'elle vouloit favoriser, afin d'être leurs guides, leurs protecteurs, leurs dieux tutélaires. D'où l'on voit que les bons anges sont dans l'imagination des chrétiens, ce que les Nymphes, les Lares, les Pénates, étoient dans l'imagination des payens, et ce que les *Fées* étoient pour nos faiseurs de romans.

Les êtres inconnus de la seconde espèce furent désignés sous le nom de *Démons*, de *Diables*, d'*Esprits malins* : on regarda comme les ennemis du genre humain, les tentateurs des hommes, des séducteurs, perpétuellement occupés à les faire tomber dans le péché. Les chrétiens leur attribuent un pouvoir extraordinaire, la faculté de faire des miracles semblables à ceux du très-haut, et sur-tout une puissance qui balance la sienne, et qui parvient à rendre tous ses projets inutiles. En effet, quoique la religion chrétienne n'accorde

point formellement au démon la même puissance qu'à Dieu, elle suppose néanmoins que cet esprit malfaisant empêche les hommes de parvenir au bonheur que la divinité bienfaisante leur destine, et conduit le plus grand nombre à la perdition : en un mot, d'après les idées du christianisme, l'empire du diable est bien plus étendu que celui de l'Etre suprême ; celui-ci réussit à peine à sauver quelques élus, tandis que l'autre mene à la damnation la foule immense de ceux qui n'ont point la force de résister à ses inspirations dangereuses. Qui ne voit pas que *Satan*, que le démon, qui est un objet de terreur pour les chrétiens, est emprunté du dogme des deux principes, admis jadis en Egypte et dans tout l'Orient ? L'Osiris et le Typhon des Egyptiens, l'Orosmade et l'Arimane des Perses et des Chaldéens, ont sans doute fait naître la guerre continuelle qui subsiste entre le Dieu des chrétiens et son redoutable adversaire. C'est par ce système que les hommes ont cru se rendre compte des biens et des maux qui leur arrivent. Un diable tout-puissant sert à justifier la divinité des malheurs nécessaires, et peu mérités, qui affligent le genre humain.

Tels sont les dogmes effrayans et mystérieux sur lesquels les chrétiens sont d'accord ; il en est plusieurs autres, qui sont propres à des sectes particulières. C'est ainsi qu'une secte nombreuse du

christianisme

christianisme admet un lieu intermédiaire, sous le nom de *Purgatoire*, où des ames moins criminelles, que celles qui ont mérité l'enfer, sont reçues pour un tems, afin d'expier, par des supplices rigoureux, les fautes commises en cette vie; elles sont ensuite admises au séjour de l'éternelle félicité. Ce dogme, visiblement emprunté des rêveries de Platon, est entre les mains des prêtres de l'église Romaine, une source intarissable de richesses, vu qu'ils se sont arrogé le pouvoir d'ouvrir les portes du purgatoire, et qu'ils prétendent que leurs prières puissantes sont capables de modérer la rigueur des décrets divins, et d'abréger les tourmens des ames, qu'un Dieu juste a condamnées à ce séjour malheureux (29).

(29) Il est évident que c'est à Platon que les catholiques Romains sont redevables de leur *purgatoire*. Ce philosophe exalté divise les ames des hommes en *pures*, en *guérissables*, et en *incurables*. Les premières, qui avoient appartenu à des justes, retournoient, par refusion, à l'ame universelle du monde, c'est-à dire, à la divinité, dont elles étoient émanées; les secondes alloient aux enfers, où tous les ans elles passoient en revue devant les juges de cet empire ténébreux; ceux-ci laissoient retourner à la lumière les ames qui avoient suffisamment expié leurs fautes: enfin, les ames incurables restoient dans le tartare, où elles étoient tourmentées pour toujours. Platon, ainsi que les casuistes chrétiens,

Ce qui précéde, nous prouve que la religion chrétienne n'a point laissé manquer ses sectateurs d'objets de crainte et de terreur ; c'est en faisant trembler les hommes, qu'on parvient à les rendre soumis, et à troubler leur raison (30).

indique les crimes, où les fautes méritoient ces différens dégrés de châtimens.

Les docteurs protestans, jaloux, sans doute, des richesses du clergé catholique, ont eu l'imprudence de rejetter le dogme du purgatoire, par où ils ont beaucoup diminué leur propre crédit. Il eût peut-être été plus sage de bannir le dogme de l'enfer, d'où rien ne peut tirer les ames, que celui du purgatoire, qui est beaucoup moins révoltant, et dont les prêtres ont la faculté de faire sortir, pour de l'argent.

(30) Mahomet a senti, de même que les docteurs chrétiens, la nécessité d'effrayer les hommes, pour prendre de l'empire sur eux. » Ceux, dit-il dans l'Al- » coran, qui ne croient point, seront revêtus d'un habit » de feu ; on versera de l'eau bouillante sur leurs têtes ; » leurs entrailles et leurs peaux seront mises en disso- » lution, et ils seront frappés avec des massues de fer. » Toutes les fois qu'ils s'efforceront de sortir de l'enfer » pour se soustraire à leurs tourmens, on les y entraî- » nera de nouveau, et les démons leur diront : *Goutez* » *la douleur d'être brûlés* ». Voyez *l'Alcoran*, *ch. 8.*

CHAPITRE IX.

Des rites, des cérémonies mystérieuses, ou de la théurgie des chrétiens (31).

SI les dogmes, enseignés par la religion chrétienne, sont des mystères inaccessibles à la raison; si le Dieu, qu'elle annonce, est un Dieu inconcevable, nous ne devons pas être surpris de voir que, dans ses rites et ses cérémonies, cette religion conserve un ton inintelligible et mystérieux. Sous un Dieu, qui ne s'est révélé que pour confondre la raison humaine, tout doit être incompréhensible, tout doit mettre le bon sens en défaut.

La cérémonie la plus importante du christianisme, et sans laquelle nul homme ne peut être sauvé, s'appelle le *Baptême*; elle consiste à verser de l'eau sur la tête d'un enfant, ou d'un adulte, en invoquant la Trinité. Par la vertu mystérieuse de cette eau, et des paroles qui l'accompagnent, l'homme est spirituellement *régénéré*; il est lavé des souillures transmises de race en race, depuis le premier-père du genre humain; en un mot, il

(31) La théurgie est cette sorte de magie, qui se faisoit, à l'aide des esprits bienfaisans.

devient enfant de Dieu, et susceptible d'entrer dans sa gloire, lorsqu'il sortira de ce monde. Cependant, suivant les chrétiens, l'homme ne meurt qu'en conséquence du péché d'Adam; et si, par le baptême, ce péché est effacé, comment arrive-t-il que les chrétiens soient sujets à la mort? On nous dira peut-être, que c'est de la mort spirituelle, et non de la mort du corps, que J. C. a délivré les hommes; mais cette mort spirituelle n'est autre chose que le péché; et dans ce cas, comment peut-il se faire que les chrétiens continuent à pécher, comme s'ils n'avoient point été rachetés et délivrés du péché? D'où l'on voit que le baptême est un mystère impénétrable à la raison, dont l'expérience dément l'efficacité (32).

Dans quelques sectes chrétiennes, un évêque, ou un pontife, en prononçant des paroles, et en appliquant un peu d'huile sur le front, fait descendre l'Esprit-saint sur un jeune homme, ou un enfant; par cette cérémonie, le chrétien est *con-*

(32) La cérémonie du baptême se pratiquoit dans les mystères de Mythras; les initiés étoient par-là régénérés. Ce Mythras étoit aussi un médiateur. Quoique les docteurs chrétiens regardent le baptême comme indispensable au salut, nous voyons cependant que S. Paul ne voulut point faire baptiser les Corinthiens. On voit aussi qu'il circoncit Timothée.

firmé dans sa foi, et reçoit invisiblement une foule de graces du très-haut.

Ceux de tous les chrétiens, qui, par le renoncement le plus parfait à leur raison, entrent le plus dans l'esprit de leur religion inconcevable, non contens des mystères qui leur sont communs avec les autres sectes, en admettent un surtout, qui est propre à causer la plus étrange surprise, c'est celui de la *transubstantiation*. A la voix redoutable d'un prêtre, le Dieu de l'univers est forcé de descendre du séjour de sa gloire, pour se changer en pain; et ce pain, devenu Dieu, est l'objet des adorations d'un peuple qui se vante de détester l'idolâtrie (33).

(33) Les Brames de l'Indostan distribuent du riz dans leurs pagodes: cette distribution se nomme *Prajadam*, ou Eucharistie. Les Mexiquains croyent une sorte de transubstantiation. Le P. Acosta en fait mention, *l. V. chap. 25 de ses voyages.* Ainsi, les catholiques Romains ne sont point les seuls, qui aient donné dans cette extravagance. Cicéron croyoit l'esprit humain incapable de pousser le délire jusqu'à manger son Dieu. V. *de Divinatione lib. II.* Les protestans ont eu assez de courage pour rejetter ce mystère; quoiqu'il soit peut-être le plus formellement établi par Jésus-Christ, qui dit positivement: *Prenez et mangez, car ceci est mon corps.* Averroës disoit: *Anima mea sit cum philosophis, non verò cum Christianis, gente stolidissimâ, qui Deum faciunt et comedunt.* Les Péruviens avoient une pâque; dans la

Dans les cérémonies puériles, auxquelles l'enthousiasme des chrétiens attache le plus grand prix, l'on ne peut s'empêcher de voir des vestiges très-marqués de la *théurgie* pratiquée chez les peuples orientaux. La divinité, forcée par le pouvoir magique de quelques paroles, accompagnées de cérémonies, obéit à la voix de ses prêtres, ou de ceux qui savent le secret de la faire agir, et, sur leurs ordres, elle opère des merveilles. Cette sorte de *magie* est perpétuellement exercée par les prêtres du christianisme : ils persuadent à leurs disciples, que des formules reçues par tradition, que des actes arbitraires, que des mouvemens du corps, sont capables d'obliger ce Dieu de la nature à suspendre ses loix, à se rendre à leurs vœux, à répandre ses graces. Ainsi, dans cette religion, le prêtre acquiert le droit de commander à Dieu lui-même : c'est sur cet empire qu'il exerce sur son Dieu, c'est sur cette théurgie véritable, ou sur ce commerce mystérieux de la terre avec le ciel, que sont fondées les cérémonies puériles et ridicules, que les chrétiens appellent *sacremens*. Nous avons déja vu cette théurgie dans le baptême, dans la

quelle on immoloit un agneau, dont on mêloit le sang avec de la farine, pour distribuer au peuple. V. *Alnetæ quæst. lib. II. cap.* 10. §. 5.

confirmation, dans l'eucharistie; nous la retrouvons encore dans la *pénitence*, c'est-à-dire, dans le pouvoir que s'arrogent les prêtres de quelques sectes, de remettre, au nom du ciel, les péchés qu'on leur a confessés. Même théurgie dans l'ordre, c'est-à-dire, dans ces cérémonies qui impriment à quelques hommes un caractère sacré, qui les distingue des prophanes mortels. Même théurgie dans ces fonctions et dans ces rites qui fatiguent les derniers instans d'un mourant. Même théurgie dans le *mariage* où le chrétien suppose que cette union naturelle ne pourroit être approuvée du ciel, si les cérémonies d'un prêtre ne la rendoient valide, et ne lui procuroient la sanction du tout-puissant (34).

En un mot, nous voyons cette magie blanche, ou théurgie, dans les *prieres*, les formules, la lithurgie, et dans toutes les cérémonies des chrétiens; nous la trouvons dans l'opinion qu'ils ont, que des paroles, disposées de certaine manière, peuvent altérer les volontés de leur Dieu, et l'obliger à changer ses décrets immuables. Elle montre son efficacité dans ses *exorcismes*, c'est-à-dire, dans ces cérémonies par lesquelles, à

(34) Chez les catholiques Romains, les sacremens sont au nombre de sept, nombre cabaliste, magique, et mystérieux.

l'aide d'une eau magique et de quelques paroles, on croit expulser les esprits malins qui infestent le genre humain. L'*eau-benite*, qui, chez les chrétiens, a pris la place de l'*eau lustrale* des Romains, posséde, selon eux, les vertus les plus étonnantes; elle rend sacrés les lieux et les choses, qui étoient auparavant prophanes. Enfin, la théurgie chrétienne, employée par un pontife, dans le sacre des rois, contribue à rendre les chefs des nations plus respectables aux yeux des peuples, et leur imprime un caractère tout divin.

Ainsi, tout est mystère, tout est magie, tout est incompréhensible daus les dogmes ainsi que dans le culte d'une religion révélée par la divinité, qui vouloit tirer le genre humain de son aveuglement.

CHAPITRE X.

Des livres sacrés des Chrétiens.

LA religion chrétienne, pour montrer son origine céleste, fonde ses titres sur des livres qu'elle regarde comme sacrés, et comme inspirés par Dieu lui-même. Voyons donc si ses prétentions sont fondées; examinons si ces ouvrages

portent réellement le caractère de la sagesse, de l'omni-science, de la perfection, que nous attribuons à la divinité.

La bible, qui fait l'objet de la vénération des chrétiens, dans laquelle il n'y a pas un mot qui ne soit inspiré, est formée par l'assemblage peu compatible des livres sacrés des Hébreux, connus sous le nom de l'*Ancien Testament*, combinés avec des ouvrages plus récens, pareillement inspirés aux fondateurs du christianisme, connus sous le nom de *Nouveau Testament*. A la tête de ce recueil, qui sert de fondement et de code à la religion chrétienne, se trouvent cinq livres, attribués à Moyse, qui, en les écrivant, ne fut, dit-on, que le secrétaire de la divinité. Il y remonte à l'origine des choses; il veut nous initier au mystère de la création du monde, tandis qu'il n'en a lui-même que des idées vagues et confuses, qui décélent à chaque instant une ignorance profonde des loix de la physique. Dieu crée le soleil, qui est, pour notre systême planétaire, la source de la lumière, plusieurs jours après avoir créé la lumière. Dieu, qui ne peut être représenté par aucune image, crée l'homme à son image; il le crée *mâle* et *femelle*, et bientôt oubliant ce qu'il a fait, il crée la femme avec une des côtes de l'homme; en un mot, dès l'entrée de la bible, nous ne voyons que de l'ignorance et des contra-

dictions (35). Tout nous prouve que la cosmogonie des Hébreux n'est qu'un tissu de fables et d'allégories, incapables de nous donner aucune idée des choses, et qui n'est propre qu'à contenter un peuple sauvage, ignorant et grossier, étranger aux sciences, au raisonnement.

Dans le reste des ouvrages attribués à Moyse, nous voyons une foule d'histoires improbables et merveilleuses, un amas de loix ridicules et arbitraires; enfin, l'auteur conclut par y rapporter sa propre mort. Les livres postérieurs à Moyse ne sont pas moins remplis d'ignorance; Josué arrête le soleil, qui ne tourne point; Samson, l'Hercule des juifs, a la force de faire tomber un temple... On ne finiroit point, si on vouloit révéler toutes les bévues et les fables, que montrent tous les passages d'un ouvrage qu'on a le front d'attribuer à l'Esprit-saint. Toute l'histoire des Hébreux ne nous présente qu'un amas de contes, indignes de la gravité de l'histoire et de la majesté de la di-

(35) S. Augustin avoue qu'il n'y a pas moyen de conserver le vrai sens des trois premiers chapitres de la génèse, sans blesser la piété, sans attribuer à Dieu des choses indignes de lui, et qu'il faut recourir à l'allégorie. V. *S. Aug. de Genesi*, *contra Manichæos*, *liv. I. cap.* 2. Origène convient aussi, que, si l'on prend à la lettre l'histoire de la création, elle est absurde et contradictoire. V. *Philos. p. 12.*

vinité, ridicule aux yeux du bons sens, elle ne paroît inventée que pour amuser là crédulité d'un peuple enfant et stupide.

Cette compilation informe est entremêlée des oracles obscurs et décousus, dont différens inspirés, ou prophêtes, ont successivement repu la superstition des juifs. En un mot, dans l'ancien testament tout respire l'enthousiasme, le fanatisme, le délire, souvent ornés d'un langage pompeux; tout s'y trouve, à l'exception du bon sens, de la bonne logique, de la raison, qui semblent être exclus du livre qui sert de guide aux Hébreux et aux Chrétiens.

On a déja fait sentir les idées abjectes, et souvent absurdes, que ce livre nous donne de la divinité; elle y paroît ridicule dans toute sa conduite; elle y souffle le froid et le chaud; elle s'y contredit à chaque instant; elle agit avec imprudence; elle se repent de qu'elle a fait; elle édifie d'une main, pour détruire de l'autre; elle retracte par la voix d'un prophête, ce qu'elle a fait dire par un autre: si elle punit de mort toute la race humaine, pour le péché d'un seul homme, elle annonce, par Ezéchiel, qu'elle est juste, et qu'elle ne rend point les enfans responsables des iniquités de leurs pères. Elle ordonne aux Israëlites, par la voix de Moyse, de voler les Egyptiens; elle leur défend dans le décalogue, publié par la loi

de Moyse, le vol et l'assassinat : en un mot, toujours en contradiction avec lui-même, Jéhovah, dans le livre inspiré par son esprit, change avec les circonstances, ne tient jamais une conduite uniforme, et se peint souvent sous les traits d'un tyran, qui feroient rougir les méchans les plus décidés.

Si nous jettons les yeux sur le nouveau testament, nous ne verrons pareillement rien qui annonce cet esprit de vérité, que l'on suppose avoir dicté cet ouvrage. Quatre historiens, ou fabulistes, ont écrit l'histoire merveilleuse du Messie ; peu d'accord sur les circonstances de sa vie, ils se contredisent quelquefois de la façon la plus palpable. La généalogie du Christ, donnée par S. Matthieu, ne ressemble point à celle que donne S. Luc ; un des évangélistes le fait voyager en Egypte, un autre ne parle aucunement de cette fuite ; l'un fait durer sa mission trois ans, l'autre ne la suppose que de trois mois. Nous ne les voyons pas plus d'accord sur les circonstances des faits qu'ils rapportent. S. Marc dit que Jésus mourut à la troisiéme heure, c'est-à-dire, à neuf heures du matin ; S. Jean dit qu'il mourut à la sixiéme heure, c'est-à-dire à midi. Selon S. Matthieu et S. Marc, les femmes, qui après la mort de Jésus allèrent à son sépulchre, ne virent qu'un seul ange ; selon S. Luc et S. Jean, elles en virent

deux. Ces anges étoient, suivant les uns, en dehors ; et suivant d'autres, en dedans du tombeau. Plusieurs miracles de Jésus sont encore diversement rapportés par ces évangélistes, témoins ou inspirés. Il en est de même de ses apparitions après sa résurrection. Toutes ces choses ne semblent-elles pas devoir nous faire douter de l'infaillibilité des évangélistes, et de la réalité de leurs inspirations divines? Que dirons-nous des prophéties fausses, et non existantes appliquées, dans l'évangile, à Jesus? C'est ainsi que S. Matthieu prétend que Jérémie a prédit que le Christ *seroit trahi pour trente pièces d'argent*, tandis que cette prophétie ne se trouve point dans Jérémie. Rien de plus étrange que la façon dont les docteurs chrétiens se tirent de ces difficultés. Leurs solutions ne sont faites que pour contenter des hommes, qui se font un devoir de demeurer dans l'aveuglement (36). Tout homme raison-

(36) Théophilacte, dit que rien ne prouve plus sûrement la bonne foi des évangélistes, que de ne s'être pas accordés dans tous les points : car, » sans cela dit-il, » on auroit pu les soupçonner d'avoir écrit de concert ». V. *Théoph. proëmium in Mathæum.* S. Jérome dit lui-même que les citations de S. Matthieu ne s'accordent point avec la version grecque de la bible. *Quanta sit inter Matthæum et Septuaginta, verborum, ordinisque discordia sic admiraberis, si hebraïcum videas,*

nable sentira que toute l'industrie des sophismes ne pourra jamais concilier des contradictions si palpables, et les efforts des interprêtes ne lui prouveront que la foiblesse de leur cause. Est-ce par des subterfuges, des subtilités et des mensonges, que l'on peut servir la divinité ?

Nous retrouvons les mêmes contradictions, les mêmes erreurs, dans le pompeux galimathias attribué à S. Paul. Cet homme rempli de l'esprit de Dieu, ne montre dans ses discours et dans ses épitres, que l'enthousiasme d'un forcené. Les commentaires les plus étudiés ne peuvent mettre à portée d'entendre, ou de concilier les contradictions décousues, dont tous ses ouvrages sont remplis, ni les incertitudes de sa conduite, tantôt favorable, tantôt opposée au judaïsme (37). On

sensusque contrarius est. V. *Hier. de opt. gen. interpret.* Erasme est forcé de convenir, que l'Esprit divin permettoit aux apôtres de s'égarer, *Spiritus ille divinus, mentium apostolicarum moderator, passus est suos ignorare quadam, et labi,* &c *In Matthæum 2. cap. 6.* En général, il faut avoir une foi bien robuste, si la lecture de S. Jérôme ne suffit point pour détromper de l'écriture sainte.

(37) S. Paul nous apprend lui-même, qu'il a été ravi au troisiéme ciel. Comment? pourquoi? Et qu'y a-t-il appris? *Des choses ineffables, et que l'homme ne peut pas comprendre.* A quoi pouvoit donc servir son voyage merveilleux? Mais comment s'en rapporter à S. Paul,

ne pourroit tirer plus de lumières des autres ouvrages attribués aux apôtres. Il sembleroit que ces personnages, inspirés par la divinité, ne sont venus sur la terre, que pour empêcher leurs disciples de rien comprendre à la doctrine qu'ils leur vouloient enseigner.

Enfin, le recueil qui compose le nouveau testament est terminé par le livre mystique, connu sous le nom d'*Apocalypse S. Jean*, ouvrage inintelligible, dont l'auteur a voulu renchérir sur toutes les idées lugubres et funestes contenues dans la bible; il y montre au genre humain affligé la perspective

qui, dans les actes des apôtres, se rend coupable d'un mensonge lorsqu'il assure, devant le grand prêtre, qu'on le persécute, *parce qu'il est pharisien*, *et à cause de la résurrection des morts?* ce qui renferme deux faussetés. 1. Parce que S. Paul dans ce tems étoit l'apôtre le plus zélé du christianisme, et par conséquent chrétien. 2. Parce qu'il ne s'agissoit aucunement de la résurrection dans les griefs dont on l'accusoit. Voyez *les actes des apôtres*, *chap.* 25, *v.* 6. Si les apôtres mentent, comment s'en rapporter à leurs discours? D'un autre côté, nous voyons ce grand apôtre changer à chaque instant d'avis et de conduite. Au concile de Jérusalem il resiste en face à S. Pierre, dont l'avis favorisoit le judaïsme, tandis que, par la suite, il se conforme lui-même aux circonstances il se fait tout à tous. Il paroît avoir donné l'exemple aux jésuites, de la conduite qu'on leur reproche de tenir dans les Indes, vis-à-vis des idolâtres, dont ils allient le culte à celui de Jésus-Christ.

prochaine du monde prêt à périr ; il remplit l'imagination des chrétiens d'idées affreuses, très-propres à les faire trembler, à les dégoûter d'une vie périssable, à les rendre inutiles ou nuisibles à la société. C'est ainsi que le fanatisme termine dignement une compilation, révérée des chrétiens, mais ridicule et méprisable pour l'homme sensé ; indigne d'un Dieu plein de sagesse et de bonté ; détestable pour quiconque considérera les maux qu'elle a faits à la terre.

Enfin, les chrétiens ayant pris, pour régle de leur conduite et de leurs opinions, un livre tel que la bible, c'est-à-dire, un ouvrage rempli de fables effrayantes, d'idées affreuses de la divinité, de contradictions frappantes, n'ont jamais pu savoir à quoi s'en tenir ; n'ont jamais pu s'accorder sur la façon d'entendre les volontés d'un Dieu changeant et capricieux, et n'ont jamais su précisément ce que Dieu exigeoit d'eux : ainsi ce livre obscur fut pour eux une pomme de discorde, une source intarissable de querelles, un arsenal, dans lequel les partis les plus opposés se pourvurent également d'armes. Les géomêtres n'ont aucune dispute sur les principes fondamentaux de leur science ; par quelle fatalité, le livre révélé des chrétiens, qui renferme les fondemens de leur religion divine, d'où dépend leur félicité éternelle, est-il inintelligible, et sujet à des disputes,

putes, qui si souvent ont ensanglanté la terre ? A en juger par les effets, un tel livre ne devoit-il pas plutôt être regardé comme l'ouvrage d'un génie malfaisant, de l'esprit de mensonge et de ténébres, que d'un Dieu qui s'intéresse à la conservation et au bonheur des hommes, et qui veut les éclairer.

CHAPITRE XI.

De la morale chrétienne.

SI l'on s'en rapportoit aux docteurs des chrétiens, il sembleroit qu'avant la venue du fondateur de leur secte, il n'y ait point eu de vraie morale sur la terre ; ils nous dépeignent le monde entier comme plongé dans les ténébres et dans le crime ; cependant la morale fut toujours nécessaire aux hommes; une société sans morale ne peut subsister. Nous voyons, avant Jésus-Christ, des nations florissantes, des philosophes éclairés, qui ont sans cesse rappellé les hommes à leurs devoirs ; en un mot, nous trouvons dans Socrate, dans Confucius, dans les Gymnosophistes Indiens, des maximes qui ne le cédent en rien à celles du Messie des chrétiens. Nous trouvons dans le paganisme des exemples d'équité, d'humanité,

de patriotisme, de patience, de douceur, qui démentent hautement les prétentions du christianisme, et qui prouvent qu'avant son fondateur il existoit des vertus bien plus réelles que celles qu'il est venu nous enseigner.

Falloit-il une révélation surnaturelle aux hommes pour leur apprendre que la justice est nécessaire pour maintenir la société, que l'injustice ne rapprocheroit que des ennemis prêts à se nuire? Falloit-il qu'un Dieu parlât, pour leur montrer que des êtres rassemblés ont besoin de s'aimer et de se prêter des secours mutuels? Falloit-il des secours d'en haut, pour découvrir que la vengeance est un mal, est un outrage aux loix de son pays, qui, lorsqu'elles sont justes, se chargent de venger les citoyens? Le pardon des injures n'est-il pas une suite de ce principe, et les haines ne s'éternisent-elles point, lorsque l'on veut exercer une vengeance implacable? Pardonner à ses ennemis, n'est-il pas l'effet d'une grandeur d'ame qui nous donne de l'avantage sur celui qui nous offense? Faire du bien à nos ennemis, ne nous donne-t-il pas de la supériorité sur eux? Cette conduite n'est-elle pas propre à nous en faire des amis? Tout homme, qui veut se conserver, ne sent-il pas que les vices, l'intempérance, la volupté, mettent ses jours en danger? Enfin, l'expérience n'a-t-elle pas prouvé à tout

être pensant, que le crime est l'objet de la haine de ses semblables, que le vice est nuisible à ceux mêmes qui en sont infectés, que la vertu attire de l'estime et de l'amour à ceux qui la cultivent? Pour peu que les hommes réfléchissent sur ce qu'ils sont, sur leurs vrais intérêts, sur le but de la société, ils sentiront ce qu'ils se doivent les uns aux autres. De bonnes loix les forceront d'être bons, et ils n'auront pas besoin que l'on fasse descendre du ciel des régles nécessaires à leur conservation et à leur bonheur. La raison suffit pour nous enseigner nos devoirs envers les êtres de notre espèce. Quel secours peut-elle tirer de la religion, qui, sans cesse, la contredit et la dégrade?

On nous dira, sans doute, que la religion, loin de contredire la morale, lui sert d'appui, et rend ses obligations plus sacrées, en leur donnant la sanction de la divinité. Je réponds, que la religion chrétienne loin d'appuyer la morale, la rend chancelante et incertaine. Il est impossible de la fonder solidement sur les volontés positives d'un Dieu changeant, partial, capricieux, qui, de la même bouche, ordonne la justice et l'injustice, la concorde et le carnage, la tolérance et la persécution. Je dis qu'il est impossible de suivre les préceptes d'une morale raisonnable, sous l'empire d'une religion qui fait un mérite du

zèle, de l'enthousiasme, du fanatisme le plus destructeur. Je dis qu'une religion, qui nous ordonne d'imiter un despote qui se plaît à tendre des piéges à ses sujets, qui est implacable dans ses vengeances, qui veut qu'on extermine tous ceux qui ont le malheur de lui déplaire, est incompatible avec toute morale. Les crimes dont le christianisme, plus que toutes les autres religions, s'est souillé, n'ont eu pour prétexte que de plaire au Dieu farouche qu'il a reçu des juifs. Le caractère moral de ce Dieu doit nécessairement régler la conduite de ceux qui l'adorent (38). Si ce Dieu est changeant, ses adorateurs changeront, leur morale sera flottante, et leur conduite arbitraire suivra leur tempérament.

Cela peut nous montrer la source de l'incertitude où sont les chrétiens, quand il s'agit d'examiner s'il est plus conforme à l'esprit de leur religion, de *tolérer*, que de *persécuter* ceux qui diffèrent de leurs opinions. Les deux partis trouvent également, dans la bible, des ordres précis de

(38) Le bon roi S. Louis disoit à son ami Joinville que » quand un laïque entendoit médire de la religion » chrétienne, il devoit la défendre, non-seulement de » paroles, mais *à bonne épée tranchante*, et en frapper » les médisans et les mécréans à travers le corps, tant » qu'elle pût entrer ». Voyez *le Joinville publié par Ducange, pag. 2.*

la divinité, qui autorisent une conduite si opposée. Tantôt *Jehovah* déclare qu'il hait les peuples idolâtres, et qu'on doit les exterminer; tantôt Moyse défend de *maudire les dieux des nations*; tantôt le fils de Dieu défend la persécution, après avoir dit lui-même qu'il faut contraindre les hommes d'*entrer dans son royaume*. Cependant, l'idée d'un Dieu sévère et cruel faisant des impressions bien plus fortes et plus profondes dans l'esprit, que celles d'un Dieu débonnaire, les vrais chrétiens se sont presque toujours crus forcés de montrer du zèle contre ceux qu'ils ont supposés les ennemis de leur Dieu. Ils se sont imaginés qu'on ne pouvoit l'offenser, en mettant trop de chaleur dans sa cause: quelques fussent ses ordres d'ailleurs, ils ont presque toujours trouvé plus sûr pour eux de persécuter, de tourmenter, d'exterminer ceux qu'ils regardoient comme les objets du courroux céleste. La tolérance n'a été admise que par les chrétiens lâches et peu zèlés, d'un tempérament peu analogue au Dieu qu'ils servoient.

Un vrai chrétien ne doit-il pas sentir la nécessité d'être féroce et sanguinaire, quand on lui propose pour exemples les saints et les héros de l'ancien testament? Ne trouve-t-il pas des motifs pour être cruel, dans la conduite de Moyse, ce législateur qui fait couler par deux fois le sang

des Israëlites, et qui fait immoler à son Dieu plus de quarante mille victimes? Ne trouve-t-il pas, dans la perfide cruauté de *Phinées*, de *Jahel*, de *Judith*, de quoi justifier la sienne? Ne voit-il pas dans David, ce modèle achevé des rois, un monstre de barbarie, d'infamies, d'adultères, et de révoltes, qui ne l'empêchent point d'être un homme selon le cœur de Dieu? En un mot, tout dans la bible semble annoncer au chrétien, que c'est par un zèle furieux que l'on peut plaire à la divinité, et que ce zèle suffit pour couvrir tous les crimes à ses yeux.

Ne soyons donc point surpris de voir les chrétiens se persécutant sans relâche les uns les autres; s'ils furent tolérans, ce ne fut que lorsqu'ils furent eux-mêmes persécutés, ou trop foibles pour persécuter les autres; dès qu'ils eurent du pouvoir, ils le firent sentir à ceux qui n'avoient point les mêmes opinions qu'eux sur tous les points de leur religion. Depuis la fondation du christianisme, nous voyons différentes sectes aux prises; nous voyons les chrétiens se haïr, se diviser, se nuire, et se traiter réciproquement avec la cruauté la plus recherchée; nous voyons des souverains, imitateurs de David, se prêter aux fureurs de leurs prêtres en discorde, et servir la divinité par le fer et par le feu; nous voyons les rois eux-mêmes devenir les victimes d'un fanatisme reli-

gieux qui ne respecte rien, quand il croit obéir à son Dieu.

En un mot, la religion, qui se vantoit d'apporter la concorde et la paix, a depuis dix-huit siécles causé plus de ravages, et fait répandre plus de sang, que toutes les superstitions du paganisme. Il s'éleva un mur de division entre les citoyens de mêmes états; l'union et la tendresse furent bannies des familles; on se fit un devoir d'être injuste et inhumain. Sous un Dieu assez inique pour s'offenser des erreurs des hommes, chacun devint inique; sous un Dieu jaloux et vindicatif, chacun se crut obligé d'entrer dans ses querelles, et de venger ses injures; enfin, sous un Dieu sanguinaire, on se fit un mérite de verser le sang humain.

Tels sont les importans services que la religion chrétienne a rendus à la morale. Qu'on ne nous dise pas, que c'est par un honteux abus de cette religion que ces horreurs sont arrivées, l'esprit de persécution et d'intolérance est l'esprit d'une religion qui se croit émanée d'un Dieu jaloux de son pouvoir, qui a ordonné formellement le meurtre, dont les amis ont été des persécuteurs inhumains, et qui dans l'excès de sa colère n'a point épargné son propre fils. Quand on sert un Dieu de cet affreux caractère, on est bien plus sûr de lui plaire, en exterminant ses ennemis, qu'en les laissant en

paix offenser leur Créateur. Une pareille divinité doit servir de prétexte aux excès les plus nuisibles; le zèle de sa gloire sera un voile, qui couvrira les passions de tous les imposteurs, ou fanatiques, qui prétendront être les interprêtes des volontés du ciel; un souverain croira pouvoir se livrer aux plus grands crimes, lorsqu'il croira les laver dans le sang des ennemis de son Dieu.

Par une conséquence naturelle des mêmes principes, une religion intolérante ne peut être que conditionnellement soumise à l'autorité des souverains temporels. Un juif, un chrétien, ne peuvent obéir aux chefs de la société, que lorsque les ordres de ceux-ci seront conformes aux volontés arbitraires, et souvent insensées de ce Dieu. Mais qui est-ce qui décidera si les ordres des souverains, les plus avantageux à la société, seront conformes aux volontés de ce Dieu? Ce seront, sans doute, les ministres de la divinité, les interprêtes de ses oracles, les confidens de ses secrets. Ainsi, dans un état chretien, les sujets doivent être plus soumis aux prêtres, qu'aux souverains (39). Bien plus, si ce Souverain offense le

(39) Il n'est point de chrétien à qui l'on n'apprenne, dès l'enfance, qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*. Mais obéir à Dieu, n'est jamais qu'obéir aux prêtres. Dieu ne parle plus lui-même, c'est l'église qui

Seigneur, s'il néglige son culte, s'il refuse d'admettre ses dogmes, s'il n'est point soumis à ses prêtres, il doit perdre le droit de gouverner un peuple, dont il met la religion en danger. Que dis-je? si la vie d'un tel souverain est un obstacle au salut de ses sujets, au régne de Dieu, à la prospérité de l'église, il doit être retranché du nombre des vivans, dès que les prêtres l'ordonnent. Une foule d'exemples nous prouve que les chrétiens ont souvent suivi ces maximes détestables; cent fois le fanasisme a mis les armes aux mains des sujets contre leur légitime souverain, et porté le trouble dans la société. Sous le christianisme, les prêtres furent toujours les arbitres du sort des rois; il importa fort peu à ces prêtres que tout fût bouleversé sur la terre, pourvu que la religion fût respectée: les peuples furent rebelles à leurs souverains, toutes les fois qu'on leur persuada que les souverains étoient rebelles à leur Dieu. La sédition, le régicide sont faits pour paroître légitimes à des chrétiens zélés, qui doivent obéir à Dieu, plutôt qu'aux hommes, et qui ne peuvent, sans risquer leur salut éternel,

parle pour lui; et l'église est un corps de prêtres, qui trouve souvent, dans la bible, que les souverains ont tort, que les loix sont criminelles, que les établissemens les plus sensés sont impies, que la tolérance est un crime.

balancer entre le monarque éternel et les rois de la terre (40).

D'après ces maximes funestes, qui découlent des principes du christianisme, il ne faut point être étonné si, depuis son établissement en Europe, nous voyons si souvent des peuples révoltés, des souverains si honteusement avilis sous l'autorité sacerdotale, des monarques déposés par les prêtres, des fanatiques armés contre la puissance temporelle, enfin des princes égorgés. Les prêtres chrétiens ne trouvoient-ils pas dans l'ancien testament leurs discours séditieux autorisés par l'exemple? Les rébelles contre les rois ne furent-ils pas justifiés par l'exemple de David? Les usurpations, les violences, les perfidies, les violations les plus manifestes des droits de la nature et des gens, ne sont-elles pas légitimées par l'exemple du peuple de Dieu, et de ses chefs?

(40) Les ennemis des jésuites se sont prévalus contr'eux, de ce qu'ils ont imaginé que le meurtre d'un tyran étoit une action louable et légitime : un peu de réflexion suffisoit pour faire sentir que si Aod a bien fait, Jacques Clément n'a point été criminel, et que Ravaillac n'a fait que suivre les lumières de sa conscience. S. Thomas d'Aquin a formellement prêché le régicide. Voyez *les coups d'état, tom. II. p. 33*. Les princes chrétiens devroient trembler, s'ils réfléchissoient aux conséquences des principes de leur religion.

Voilà donc l'appui que donne à la morale une religion, dont le premier principe est d'admettre le Dieu des Juifs, c'est-à-dire un tyran, dont les volontés fantasques anéantissent à chaque instant les régles nécessaires au maintien des sociétés. Ce Dieu crée le juste et l'injuste ; sa volonté suprême change le mal en bien, et le crime en vertu; son caprice renverse les loix qu'il a lui-même données à la nature; il détruit quand il lui plaît, les rapports qui subsistent entre les hommes, et dispensé lui-même de tout devoir envers les créatures, il semble les autoriser à ne suivre aucunes loix certaines, sinon celles qu'il leur prescrit, en différentes circonstances, par la voix de ses interprétes et de ses inspirés. Ceux-ci, quand ils sont les maîtres, ne prêchent que la soumission; quand ils se croient lésés, ils ne prêchent que la révolte; sont-ils trop foibles? ils prêchent la tolérance, la patience, la douceur; sont-ils les plus forts? ils prêchent la persécution, la vengeance, la rapine, la cruauté. Ils trouvent continuellement, dans leurs livres sacrés, de quoi autoriser les maximes contradictoires qu'ils débitent; ils trouvent dans les oracles d'un Dieu peu moral et changeant, des ordres directement opposés les uns aux autres. Fonder la morale sur un Dieu semblable, ou sur des livres qui renferment à la fois des loix si

contradictoires c'est lui donner une base incertaine, c'est la fonder sur le caprice de ceux qui parlent au nom de Dieu, c'est la fonder sur le tempérament de chacun de ses adorateurs.

La morale doit être fondée sur des régles invariables; un Dieu qui détruit ces régles, détruit son ouvrage. Si ce Dieu est l'auteur de l'homme, s'il veut le bonheur de ses créatures, s'il s'intéresse à la conservation de notre espéce, il voulut que l'homme fût juste, humain, bienfaisant; jamais il n'a pu vouloir qu'il fût injuste, fanatique et cruel.

Ce qui vient d'être dit, peut nous faire connoître ce que nous devons penser de ces docteurs qui prétendent que, sans la religion chrétienne, nul homme ne peut avoir ni morale, ni vertu. La proposition contraire seroit certainement plus vraie, et l'on pourroit avancer que tout chrétien, qui se propose d'imiter son Dieu, et de mettre en pratique les ordres souvent injustes et destructeurs, émanés de sa bouche, doit être nécessairement un méchant. Si l'on nous dit que ces ordres ne sont pas toujours injustes, et que souvent les livres sacrés respirent la bonté, l'union, l'équité, je dirai que le chrétien doit avoir une morale inconstante; qu'il sera tantôt bon, tantôt méchant, suivant ses intérêts et ses dispositions particulières. D'où l'on

voit que le chrétien, conséquent à ses idées religieuses, ne peut avoir de vraie morale, ou doit sans cesse flotter entre le crime et la vertu.

D'un autre côté, n'y a-t-il pas du danger de lier la morale avec la religion? Au lieu d'étayer la morale, n'est-ce pas lui donner un appui foible et ruineux, que de vouloir la fonder sur la religion? En effet, la religion ne soutient point l'examen, et tout homme qui aura découvert la foiblesse ou la fausseté des preuves sur lesquelles est établie la religion sur laquelle on lui dit que la morale est fondée, sera tenté de croire que cette morale est une chimère, aussi bien que la religion qui lui sert de base. C'est ainsi que souvent, après avoir secoué le joug de la religion, nous voyons des hommes pervers se livrer à la débauche, à l'intempérance, au crime. Au sortir de l'esclavage de la superstition, ils tombent dans une anarchie complette, et se croient tout permis parce qu'ils ont découvert que la religion n'étoit qu'une fable. C'est ainsi que malheureusement les mots d'incrédule et de libertin sont devenus des synonimes. On ne tomberoit point dans ces inconvéniens si, au lieu d'une morale théologique on enseignoit une morale naturelle. Au lieu d'interdire la débauche, les crimes et les vices, parce que Dieu et la religion défendent ces fautes, on devroit dire que tout excès qui nuit

à la conservation de l'homme, le rend méprisable aux yeux de la société, est défendu par la raison, qui veut que l'homme se conserve; est interdit par la nature, qui veut qu'il travaille à son bonheur durable. En un mot, quelles que soient les volontés de Dieu, indépendamment des récompenses et des châtimens que la religion annonce pour l'autre vie, il est facile de prouver à tout homme, que son intérêt, dans ce monde, est de ménager sa santé, de respecter les mœurs, de s'attirer l'estime de ses semblables, enfin d'être chaste, tempérant, vertueux. Ceux que leurs passions empêcheront d'écouter ces principes si clairs, fondés sur la raison, ne seront pas plus dociles à la voix d'une religion, qu'ils cesseront de croire, dès qu'elle s'opposera à leurs penchans déréglés.

Que l'on cesse donc de nous vanter les avantages prétendus que la religion chrétienne procure à la morale; les principes, qu'elle puise dans ses livres sacrés, tendent à la détruire; son alliance avec elle ne sert qu'à l'affoiblir; d'ailleurs, l'expérience nous montre que les nations chrétiennes ont souvent des mœurs plus corrompues que celles qu'elles traitent d'infideles et de sauvages; au moins les premières sont-elles plus sujettes au fanatisme religieux, passion si propre à bannir des sociétés la justice et les vertus so-

ciales. Contre un mortel crédule que la religion chrétienne retient, elle en pousse des milliers au crime; contre un homme qu'elle rend chaste, elle fait cent fanatiques, cent persécuteurs, cent intolérans, qui sont bien plus nuisibles à la société, que les débauchés les plus impudents qui ne nuisent qu'à eux-mêmes. Au moins est-il certain que les nations les plus chrétiennes de l'Europe, ne sont point celles où la vraie morale soit la mieux connue et la mieux observée. Dans l'Espagne, le Portugal, l'Italie, où la secte la plus superstitieuse du christianisme a fixé son séjour, les peuples vivent dans l'ignorance la plus honteuse de leurs devoirs; le vol, l'assassinat, la persécution, la débauche, y sont portés à leur comble; tout y est plein de superstitieux; on n'y voit que très-peu d'hommes vertueux; et la religion elle-même, complice du crime, fournit des azyles aux criminels, et leur procure des moyens faciles de se réconcilier avec la divinité. Des prieres, des pratiques, des cérémonies, semblent dispenser les hommes de montrer des vertus. Dans les pays, qui se vantent de posséder le christianisme dans toute sa pureté, la religion a tellement absorbé l'attention de ses sectateurs, qu'ils méconnoissent entièrement la morale, et croyent avoir rempli tous leurs devoirs, des qu'ils montrent un attachement scrupuleux à des minu-

ties religieuses, totalement étrangères au bonheur de la société.

CHAPITRE XII.

Des vertus chrétiennes.

CE qui vient d'être dit, nous montre déjà ce que nous devons penser de la morale chrétienne. Si nous examinons les vertus que le christianisme recommande, nous y trouverons l'empreinte de l'enthousiasme; nous verrons qu'elles sont peu faites pour l'homme, qu'elles l'enlévent au-dessus de sa sphère, qu'elles sont inutiles à la société, que souvent elles sont pour elle de la plus dangereuse conséquence: enfin, dans les préceptes ou conseils si vantés que J. C. est venu donner, nous ne trouverons que des maximes outrées, dont la pratique est impossible; que des régles, qui, suivies à la lettre, nuiroient à la société: dans ceux de ces préceptes qui peuvent se pratiquer, nous ne trouverons rien qui ne fût mieux connu des sages de l'antiquité, sans le secours de la révélation.

Suivant le messie, toute sa loi consiste *à aimer Dieu par-dessus toutes choses, et le prochain comme soi-même.* Ce précepte est-il possible?

Aimer

Aimer un Dieu colère, capricieux, injuste, aimer le Dieu des juifs ! Aimer un Dieu injuste, implacable, qui est assez cruel pour damner éternellement ses créatures ! Aimer l'objet le plus redoutable que l'esprit humain ait pu jamais enfanter ! Un pareil objet est-il donc fait pour exciter, dans le cœur de l'homme, un sentiment d'amour ? Comment aimer ce que l'on craint ? Comment chérir un Dieu sous la verge duquel on est forcé de trembler ? N'est-ce pas se mentir à soi-même que de se persuader que l'on aime un être si terrible et si propre à révolter (41) ?

Aimer son prochain comme soi-même, est-il bien plus possible ? Tout homme, par sa nature, s'aime par préférence à tous les autres ; il n'aime ceux-ci qu'en raison de ce qu'ils contribuent à son propre bonheur ; il a de la vertu dès qu'il fait du bien à son prochain ; il a de la générosité, lorsqu'il lui sacrifie l'amour qu'il a pour lui-même ; mais jamais il ne l'aime que pour les qualités utiles qu'il trouve en lui ; il ne

(41) Séneque dit, avec raison, qu'un homme sensé ne peut craindre les dieux, vu que personne ne peut aimer ce qu'il craint... *Deos nemo sanus timet, furor enim est metuere salutaria, nec quisquam amat quos timet.* De benef. 4. La bible nous dit : *Initium sapientiæ, timor Domini.* Ne seroit-ce pas plutôt le commencement de la folie ?

peut l'aimer que lorsqu'il le connoît, et son amour pour lui est forcé de se régler sur les avantages qu'il en reçoit.

Aimer ses ennemis, est donc un précepte impossible. On peut s'abstenir de faire du mal à celui qui nous nuit; mais l'amour est un mouvement du cœur, qui ne s'excite en nous qu'à la vue d'un objet que nous jugeons favorable pour nous. Les loix justes, chez les peuples policés, ont toujours défendu de se venger, ou de se faire justice à soi-même ; un sentiment de générosité, de grandeur d'ame, de courage, peut nous porter à faire du bien à qui nous offense; nous devenons pour lors plus grands que lui, et même nous pouvons changer la disposition de son cœur. Ainsi, sans recourir à une morale surnaturelle, nous sentons que notre intérêt exige que nous étouffions dans nos cœurs la vengeance. Que les chrétiens cessent donc de nous vanter le pardon des injures, comme un précepte qu'un Dieu seul pouvoit donner, et qui prouve la divinité de sa morale. Pythagore, longtems avant le Messie, avoit dit : *Qu'on ne se vengeât de ses ennemis qu'en travaillant à en faire des amis* ; et Socrate dit dans Criton : *Qu'il n'est pas permis à un homme, qui a reçu une injure, de se venger par une autre injure.*

Jésus oublioit, sans doute, qu'il parloit à des

hommes, lorsque, pour les conduire à la perfection, il leur dit d'abandonner leurs possessions à l'avidité du premier ravisseur; de tendre l'autre joue pour recevoir un nouvel outrage; de ne point résister à la violence la plus injuste; de renoncer aux richesses périssables de ce monde; de quitter maison, biens, parens, amis, pour le suivre; de se refuser aux plaisirs, même les plus innocens. Qui ne voit, dans ces conseils sublimes, le langage de l'enthousiasme, de l'hyperbole? Ces conseils merveilleux ne sont-ils pas faits pour décourager l'homme, et le jetter dans le désespoir? La pratique littérale de ces choses ne seroit-elle pas destructive pour la société?

Que dirons-nous de cette morale, qui ordonne que le cœur se détache des objets que la raison lui ordonne d'aimer? Refuser le bien-être que la nature nous présente, n'est-ce pas dédaigner les bienfaits de la divinité? Quel bien réel peut-il résulter, pour la société, de ces vertus farouches et mélancoliques, que les chrétiens regardent comme des perfections? Un homme devient-il bien utile à la société, quand son esprit est perpétuellement troublé par des terreurs imaginaires, par des idées lugubres, par de noires inquiétudes, qui l'empêchent de vaquer à ce qu'il doit à sa famille, à son propre pays, à ceux qui l'entourent? S'il est conséquent à ces tristes principes, ne

doit-il pas se rendre aussi insupportable à lui-même qu'aux autres ?

On peut dire, en général, que le fanatisme et l'enthousiasme sont la base de la morale du Christ; les vertus qu'il recommande, tendent à isoler les hommes, à les plonger dans l'humeur sombre, et souvent à les rendre nuisibles à leurs semblables. Il faut ici-bas des vertus humaines, le chrétien ne voit jamais les siennes qu'au-delà du vrai ; il faut à la société des vertus réelles, qui la maintiennent, qui lui donnent de l'énergie, de l'activité ; il faut aux familles, de la vigilance, de l'affection, du travail ; il faut à tous les êtres de l'espèce humaine, le désir de se procurer des plaisirs légitimes, et d'augmenter la somme de leur bonheur. Le christianisme est perpétuellement occupé, soit à dégrader les hommes, par des terreurs accablantes, soit à les enivrer par des espérances frivoles, sentimens également propres à les détourner de leurs vrais devoirs. Si le chrétien suit à la lettre les principes de son législateur, il sera toujours un membre inutile ou nuisible à la société (42).

(42) Malgré les éloges que les chrétiens donnent aux préceptes de leur divin maître, nous en trouvons qui sont totalement contraires à l'équité et à la droite raison. En effet lorsque Jésus dit : *Faites-vous des amis dans le ciel avec les richesses acquises injustement*, n'insinue,

Quels avantages, en effet, le genre humain peut-il tirer de ces vertus idéales, que les chrétiens nomment *évangéliques*, *divines*, *théologales*, qu'ils préferent aux vertus sociales, humaines et réelles, et sans lesquelles ils prétendent qu'on ne peut plaire à Dieu, ni entrer dans sa gloire? Examinons en détail ces vertus si vantées; voyons de quelle utilité elles sont pour la société, et si elles méritent vraiment la préférence qu'on leur donne sur celles que la raison nous inspire, comme nécessaires au bien-être du genre humain.

La première de vertus chrétiennes, celle qui sert de base à toutes les autres, est la *Foi*; elle consiste dans une conviction impossible de dogmes révélés, de fables absurdes, que le christianisme ordonne à ses disciples de croire. D'où l'on voit

t-il pas visiblement, qu'on fait bien de voler, pour faire l'aumône aux pauvres? Les interprêtes nous diront, sans doute, qu'il parle en parabole; mais il est aisé d'en pénétrer le sens. Au reste, les chrétiens pratiquent très souvent le conseil de leur Dieu; beaucoup d'entr'eux volent pendant toute leur vie, pour avoir le plaisir de faire des donations, à la mort, à des monastères, et à des hôpitaux. Le Messie, dans un autre endroit, traite fort mal sa mère, qui le cherchoit. Il ordonne à ses disciples de s'emparer d'un âne. Il noye un troupeau de cochons, &c. En vérité, ces choses ne s'accordent point avec une bonne morale.

que cette vertu exige un renoncement total au bon sens, un assentiment impossible à des faits improbables, une soumission aveugle à l'autorité des prêtres, seuls garans de la vérité des dogmes et des merveilles que tout chrétien doit croire, sous peine d'etre damné.

Cette vertu, quoique nécessaire à tous les hommes, est pourtant un don du ciel, et l'effet d'une grace spéciale; elle interdit le doute et l'examen; elle prive l'homme de la faculté d'exercer sa raison, de la liberté de penser, elle le réduit à l'abrutissement des bêtes, sur des matières qu'on lui persuade néanmoins être les plus importantes à son bonheur éternel. D'où l'on voit, que la foi est une vertu inventée par des hommes, qui craignirent les lumières de la raison, qui voulurent tromper leurs semblables, pour les soumettre à leur propre autorité, qui cherchèrent à les dégrader, afin d'exercer sur eux leur empire (43). Si la foi est une vertu, elle n'est, assurément,

(43) S. Paul dit : *Fides ex auditu* : ce qui signifie que l'on ne croit que sur des *ouï-dire*. La foi n'est jamais que l'adhésion aux opinions des prêtres : la foi vive est un pieux entêtement, qui fait que nous ne pouvons imaginer que ces prêtres puissent se tromper eux mêmes, ni voulóir tromper les autres. La foi ne peut être fondée que sur la bonne opinion que nous avons des lumières des prêtres.

utile qu'aux guides spirituels des chrétiens, qui seuls en recueillent les fruits. Cette vertu ne peut qu'être funeste au reste des hommes, à qui elle apprend à mépriser la raison qui les distingue des bêtes, et qui seule peut les guider sûrement en ce monde. En effet, le christianisme nous représente cette raison comme pervertie, comme un guide infidele, en quoi il semble avouer n'être point fait pour des êtres raisonnables.

Cependant, ne pourroit-on pas demander aux docteurs chrétiens jusqu'où doit aller ce renoncement à la raison? eux-mêmes, dans certains cas, n'ont-ils pas recours à elle? n'est-ce pas à la raison qu'ils en appellent, quand il s'agit de prouver l'existence de Dieu? si la raison est pervertie, comment s'en rapporter à elle dans une matière aussi importante que l'existence de Dieu?

Quoi qu'il en soit, dire que l'on croit ce qu'on ne conçoit pas, c'est mentir évidemment; croire sans se rendre compte de ce que l'on croit, c'est une absurdité. Il faut donc peser les motifs de sa croyance. Mais quels sont les motifs du chrétien? C'est la confiance qu'il a dans les guides qui l'instruisent. Mais sur quoi cette confiance est-elle fondée? Sur la révélation. Mais sur quoi la révélation est-elle fondée elle-même? Sur l'autorité des guides spirituels. Telle est la ma-

nière dont les chrétiens raisonnent. Leurs argumens en faveur de la foi, se réduisent à dire : *Pour croire à la religion, il faut avoir de la foi, et pour avoir de la foi, il faut croire à la religion ;* ou bien, il faut avoir déjà de la foi, pour croire à la nécessité de la foi (44).

La foi disparoît dès qu'on raisonne ; cette vertu ne soutient jamais un examen tranquille ; voilà ce qui rend les prêtres du christianisme si ennemis de la science. Le fondateur de la religion a déclaré lui-même, que sa loi n'étoit faite que pour les simples et pour les enfans. La foi est l'effet d'une grace que Dieu n'accorde guères aux personnes éclairées et accoutumées à consulter le bon-sens, elle n'est faite que pour les hommes qui sont incapables de réflexions, ou pour des ames enivrées d'enthousiasme, ou

(44) Plusieurs théologiens ont soutenu que la foi, sans les œuvres, suffisoit pour se sauver. En général, c'est la vertu dont les prêtres font plus de cas. Elle est, sans doute, la plus nécessaire à leur existence : il n'est donc pas surprenant qu'ils aient cherché à l'établir par le fer et le feu. C'est pour maintenir la foi, que l'inquisition brûle des hérétiques et des juifs ; c'est pour ramener à la foi, que les rois et les prêtres persécutent ; c'est pour convaincre sûrement ceux qui n'ont point de foi, que les chrétiens les exterminent. O vertu merveilleuse, et digne du Dieu de la bonté ! ses ministres punissent les hommes, lorsqu'il leur refuse ses graces.

pour des êtres invinciblement attachés aux préjugés de l'enfance. La science fut et sera toujours l'objet de la haine des docteurs chrétiens; ils seroient les ennemis d'eux-mêmes, s'ils aimoient les savans.

Une seconde vertu chrétienne, qui découle de la première, est l'*Espérance*, fondée sur les promesses flatteuses que le christianisme fait à ceux qui se rendent malheureux dans cette vie : elle nourrit leur enthousiasme ; elle leur fait perdre de vue le bonheur présent; elle les rend inutiles à la société; elle leur fait croire fermement que Dieu récompensera dans le ciel leur inutilité, leur humeur noire, leur haine des plaisirs, leurs mortifications insensées, leurs prières, leur oisiveté. Comment un homme enivré de ces pompeuses espérances, s'occuperoit-il du bonheur actuel de ceux qui l'environnent, tandis qu'il est indifférent sur le sien même ? Ne sait-il pas que c'est en se rendant misérable en ce monde qu'il peut espérer de plaire à son Dieu ? En effet, quelques flatteuses que soient les idées que le chrétien se fait de l'avenir, sa religion les empoisonne, par les terreurs d'un Dieu jaloux qui veut que l'on opère son salut avec *crainte et tremblement* ; qui puniroit sa présomption et qui le damneroit impitoyablement s'il avoit eu la foiblesse d'être homme un instant de sa vie.

La troisiéme des vertus chrétiennes est la *Charité*; elle consiste à aimer Dieu et son prochain. Nous avons déjà vu combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'éprouver des sentimens de tendresse pour tout être que l'on craint. On dira sans doute que la crainte des chrétiens est une *crainte filiale*; mais les mots ne changent rien à l'essence des choses, la crainte est une passion totalement opposée à l'amour. Un fils, qui craint son père, qui a lieu de se défier de sa colère, qui redoute ses caprices, ne l'aimera jamais sincèrement. L'amour d'un chrétien pour son Dieu ne pourra donc jamais être véritable; c'est en vain qu'il voudra s'exciter à la tendresse pour un maître rigoureux qui doit effrayer son cœur, il ne l'aimera jamais que comme un tyran, à qui la bouche rend les hommages que le cœur lui refuse. Le dévôt n'est pas de bonne-foi avec lui-même quand il prétend chérir son Dieu; sa tendresse est un hommage simulé, semblable à celui que l'on se croit obligé de rendre à ces despotes inhumains qui, même en faisant le malheur de leurs sujets, exigent des marques extérieures de leur attachement. Si quelques ames tendres, à force d'illusions, parviennent à s'exciter à l'amour divin, c'est alors une passion mystique et romanesque, produite par un tempérament échauffé,

par une imagination ardente, qui fait qu'elles n'envisagent leur Dieu que du côté le plus riant, et qu'elles ferment les yeux sur ses véritables défauts (45). L'amour de Dieu n'est point le mystère le moins inconcevable de notre religion.

La *charité*, considérée comme l'amour de nos semblables, est une disposition vertueuse et nécessaire. Elle n'est plus alors que cette humanité tendre, qui nous intéresse aux êtres de notre espéce, qui nous dispose à leur prêter des secours qui nous attachent à eux. Mais comment concilier cet attachement pour les créatures, avec les ordres d'un Dieu jaloux qui veut qu'on n'aime que lui, qui est venu séparer le fils d'avec son père, l'ami d'avec son ami? Suivant les

(45) C'est un tempérament ardent et tendre, qui produit la dévotion mystique. Les femmes hystériques sont communément celles qui aiment Dieu avec le plus de vivacité; elles l'aiment avec emportement, comme elles aimeroient un homme. Les Ste. Thérèse, les Magdeleine de Pazzy, les Marie à-la-coque, et presque toutes les religieuses bien dévotes, sont dans ce cas. Leur imagination s'égare, et elles donnent à leur Dieu, qu'elles se peignent sous des traits charmans, la tendresse qu'il ne leur est point permis de donner à des êtres de notre espèce. Il faut de l'imagination, pour s'éprendre d'un objet inconnu. Il en faut bien plus encore, pour aimer un objet qui n'a rien d'aimable : il faut de la folie, pour aimer un objet haissable.

maximes de l'évangile, ce seroit un crime d'offrir à son Dieu un cœur partagé par quelqu'autre objet terrestre; ce seroit une idolâtrie de faire entrer la créature en concurrence avec le créateur. D'ailleurs, comment aimer des êtres qui offensent continuellement la Divinité, ou qui sont pour nous une occasion continuelle de l'offenser ? Comment aimer des pécheurs ? Aussi, l'expérience nous montre-t-elle que les dévots, obligés par principes de se haïr eux-mêmes, ne sont que très-peu disposés à mieux traiter les autres, à leur rendre la vie douce, à leur montrer de l'indulgence. Ceux qui en usent de la sorte ne sont point parvenus à la perfection de l'amour divin. En un mot, nous voyons que ceux qui passent pour aimer le créateur le plus ardemment ne sont pas ceux qui montrent le plus d'affection à ses chétives créatures; nous les voyons, au contraire, répandre communément l'amertume sur tout ce qui les environne, relever avec aigreur les défauts de leurs semblables, et se faire un crime de montrer de l'indulgence à la fragilité humaine (46).

(46) Dans les pays les plus chrétiens, les dévots sont ordinairement regardés comme les fléaux des sociétés; la bonne compagnie les craint comme des ennemis de la joie, comme des ennuyeux. Une femme dévote a ra-

En effet, un amour sincère pour la divinité doit être accompagné de zèle; un vrai chrétien doit s'irriter quand il voit offenser son Dieu; il doit s'armer d'une juste et sainte cruauté pour réprimer les coupables; il doit avoir un désir ardent de faire régner la religion. C'est ce zéle dérivé de l'amour divin, qui est la source des persécutions et des fureurs dont le christianisme s'est tant de fois rendu coupable; c'est ce zéle qui fait des bourreaux, ainsi que des martyrs; c'est ce zèle qui fait que l'intolérant arrache la foudre des mains du Très-Haut, sous prétexte de venger ses injures; c'est ce zèle qui fait que les membres d'une même famille, les citoyens d'un même état se détestent, se tourmentent pour des opinions, et souvent pour des cérémonies puériles, que le zèle fait regarder comme des choses de la dernière importance; c'est ce zèle, qui mille fois alluma dans notre Europe, ces guerres de religion si remarquables par leur atrocité; enfin, c'est ce zèle pour la religion, qui justifia la calomnie, la trahison, le carnage,

rement le talent de se concilier l'amour de son mari, de ses gens. Une religion lugubre et mélancolique ne peut avoir des sectateurs bien aimables. Sous un Dieu triste, il faut être triste comme lui. Les docteurs chrétiens ont très-judicieusement observé, que *J. C. a pleuré, mais n'a jamais ri.*

en un mot, les désordres les plus funestes aux sociétés. Il fut toujours permis d'employer la ruse, la fourberie, le mensonge, dès qu'il fut question de soutenir la cause de Dieu (47). Les hommes les plus bilieux, les plus colères, les plus corrompus, sont communément les plus zélés; ils espèrent qu'en faveur de leur zèle le ciel leur pardonnera la dépravation de leurs mœurs, et tous leurs autres déréglemens.

C'est par un effet de ce même zèle que nous voyons des chrétiens enthousiastes parcourir les terres et les mers, pour étendre l'empire de leur Dieu, pour lui faire des prosélytes, pour lui acquérir de nouveaux sujets. C'est ainsi que, par zèle, des missionnaires se croient obligés

(47) Le concile écuménique de Constance, fit brûler Jean Hus et Jérôme de Prague, malgré le sauf-conduit de l'Empereur. Plusieurs chrétiens ont enseigné qu'on ne devoit point garder la foi aux hérétiques. Les papes ont dispensé cent fois des sermens et des promesses faits aux hétérodoxes. L'histoire des guerres de religion entre les chrétiens, nous montre des trahisons, des cruautés, des perfidies, dont on n'a point d'exemples dans les autres guerres. Tout est justifié, quand c'est pour Dieu que l'on combat. Nous ne voyons, dans ces guerres, que des enfans écrasés contre les murailles, des femmes grosses éventrées, des filles violées et massacrées. Enfin, le zèle religieux rendit toujours les hommes ingénieux dans leur barbarie.

d'aller troubler le repos des états qu'ils regardent comme infidéles, tandis qu'ils trouveroient fort étrange, s'il venoit dans leur propre pays des missionnaires pour leur annoncer une autre foi(48). Lorsque ces propagateurs de la foi eurent la force en main, ils excitèrent dans leurs conquêtes les révoltes les plus affreuses, ou bien ils exercèrent sur les peuples soumis, des violences bien propres à leur rendre leur Divinité odieuse. Ils crurent, sans doute, que des hommes à qui leur Dieu étoit si long-tems demeuré inconnu, ne pouvoient être que des bêtes sur lesquelles il étoit permis d'exercer les plus grandes cruautés. Pour un chrétien, un infidéle ne fut jamais qu'un chien.

C'est apparemment en conséquence des idées judaïques que les nations chrétiennes ont été usurper les possessions des habitans du Nouveau-Monde. Les Castillans et les Portuguais avoient apparemment les mêmes droits, pour s'emparer

(47) Cambi, empereur de la Chine, demandoit aux jésuites, missionnaires à Pékin : *Que diriez-vous, si j'envoyois des missionnaires chez-vous ?* On sait les révoltes que les jésuites ont excitées au Japon et en Ethiopie, dont ils ont fait entièrement bannir le christianisme. Un saint missionnaire disoit, *que les missionnaires sans mousquets, n'étoient pas propres à faire des prosélytes.*

de l'Amérique et de l'Afrique, que les Hébreux avoient eus pour se rendre maîtres des terres des Chananéens, pour en exterminer les habitans, ou pour les réduire en esclavage. Un pontife du Dieu de la justice et de la paix ne s'arrogea-t-il pas le droit de distribuer des empires lointains aux monarques européens qu'il voulut favoriser? Ces violations manifestes du droit de la nature et des gens, parurent légitimes à des princes chrétiens, en faveur desquels la religion sanctifioit l'avarice, la cruauté, l'usurpation (49).

Enfin le christianisme regarde *l'humilité* comme une vertu sublime; il lui attache le plus grand prix. Il ne falloit pas, sans doute, des lumières divines et surnaturelles, pour sentir que l'orgueil blesse les hommes, et rend désagréables ceux qui le montrent aux autres. Pour peu que l'on réfléchisse, on sera convaincu que l'arro-

(49) S. Augustin nous apprend, que *de droit divin tout appartient aux justes* : maxime qui est elle même fondée sur un passage de pseaumes, qui dit que *les justes mangeront le fruit du travail des impies*. Voyez *S. Aug. ep. 93*. On sait que le pape, par une bulle donnée en faveur des rois de Castille, d'Arragon et de Portugal, fixe la ligne de *démarcation* qui régloit les conquêtes que chacun d'eux avoit faites sur les infideles. D'après de tels principes, l'univers n'est-il pas la proie du brigandage des chrétiens ?

gance, la présomption, la vanité, sont des qualités déplaisantes et méprisables; mais l'humilité du chrétien doit aller plus loin encore, il faut qu'il renonce à sa raison, qu'il se défie de ses vertus, qu'il refuse de rendre justice à ses bonnes actions, qu'il perde l'estime la plus méritée de lui-même. D'où l'on voit que cette prétendue vertu n'est propre qu'à dégrader l'homme, à l'avilir à ses propres yeux, à étouffer en lui toute énergie et tout desir de se rendre utile à la société. Défendre aux hommes de s'estimer eux-mêmes et de mériter l'estime des autres, c'est briser le ressort le plus puissant qui les porte aux grandes actions, à l'étude, à l'industrie. Il semble que le christianisme ne se propose que de faire des esclaves abjects, inutiles au monde, à qui la soumission aveugle à leurs prêtres tienne lieu de toute vertu.

N'en soyons point surpris, une religion qui se pique d'être surnaturelle, doit chercher à dénaturer l'homme: en effet, dans le délire de son enthousiasme, elle lui défend de s'aimer lui-même; elle lui ordonne de haïr les plaisirs, et de chérir la douleur; elle lui fait un mérite des maux volontaires qu'il se fait. De-là ces austérités, ces pénitences destructives de la santé, ces mortifications extravagantes, ces privations cruelles, ces pratiques insensées, enfin ces sui-

cides lents, par lesquels les plus fanatiques des chrétiens croient mériter le ciel. Il est vrai que tous les chrétiens ne se sentent pas capables de ces perfections merveilleuses; mais tous pour se sauver, se croient plus ou moins obligés de mortifier leurs sens, de renoncer aux bienfaits qu'un Dieu bon leur présente, parce qu'ils supposent que ce Dieu s'irriteroit s'ils en faisoient usage, et ne fait offre de ces biens que pour que l'on s'abstienne d'y toucher. Comment la raison pourroit-elle approuver des vertus destructives de nous-mêmes? Comment le bon-sens pourroit-il admettre un Dieu qui prétend que l'on se rende malheureux et qui se plaît à contempler les tourmens que s'infligent ses créatures? Quel fruit la société peut-elle recueillir de ces vertus qui rendent l'homme sombre, misérable et incapable d'être utile à la patrie? La raison et l'expérience sans le secours de la superstition, ne suffisent-elles donc pas pour nous prouver que les passions et les plaisirs, poussés à l'excès, se tournent contre nous-mêmes, et que l'abus des meilleures choses devient un mal véritable? Notre nature ne nous force-t-elle pas à la tempérance, à la privation des objets qui peuvent nous nuire? En un mot, un être, qui veut se conserver, ne doit-il pas modérer ses penchants,

et fuir ce qui tend à sa destruction (50) ? Il est évident que le christianisme autorise, au moins indirectement, le suicide.

Ce fut en conséquence de ces idées fanatiques, que, sur-tout dans les premiers tems du christianisme, les déserts et les forêts se sont peuplés de chrétiens parfaits, qui, en s'éloignant du monde, privèrent leurs familles d'appuis et leurs

(50) Les idées funestes, que les hommes ont eues de tout tems de la divinité, jointes au desir de se distinguer des autres, par des actions extraordinaires, sont les vraies sources des pénitences que nous voyons pratiquer dans toutes les parties du monde. Rien de plus étonnant que les pénitences des *Joguis* Indiens, auxquels les pénitens chrétiens peuvent à peine se comparer. Les prêtres d'Astarté en Syrie, et de Cybèle en Phrygie, se faisoient eunuques; les Pythagoriciens furent ennemis des plaisirs; les Romains eurent des Vestales semblables à nos religieuse. Peut-être que les idées de la nécessité de faire pénitence, pour appaiser la divinité, sont dérivées de celles qui persuadoient autrefois que Dieu vouloit le sang humain. C'est sans doute, là-dessus que s'est fondé le sacrifice de Jésus-Christ, qui fut, à proprement parler, un *suicide*. La religion chrétienne, en admettant un pareil Dieu pour modele, annonce à ses sectateurs, qu'ils doivent se détruire eux-mêmes, pour sortir promptement de ce monde pervers. Les martyrs, pour la plupart, furent des vrais suicides. Les moines de la Trappe, ou de Sept-fonds, s'en rendent également coupables.

patries de citoyens, pour se livrer à une vie oiseuse et contemplative. De-là ces légions de moines et de cénobites qui, sous les étendarts de différens enthousiastes, se sont enrôlés dans une milice inutile ou nuisible à l'état. Ils crurent mériter le ciel en enfouissant des talens nécessaires à leurs concitoyens, en se vouant à l'inaction et au célibat. C'est ainsi que, dans les pays où les chrétiens sont les plus fidèles à leur religion, une foule d'hommes, par piété, s'obligent à demeurer toute leur vie inutiles et misérables. Quel cœur assez barbare pour refuser des larmes au sort de ces victimes, tirées d'un sexe enchanteur que la nature destinoit à faire le bonheur du nôtre ! Dupes infortunées de l'enthousiasme du jeune âge, ou forcées par les vues intéressées d'une famille impérieuse, elles sont pour toujours bannies du monde ; des sermens téméraires les lient pour jamais à l'ennui, à la solitude, à l'esclavage, à la misère ; des engagemens, contredits par la nature, les forcent à la virginité. C'est en vain qu'un tempérament plus mûr reclame tôt ou tard en elles, et les fait gémir sur des vœux imprudens, la société les punit par l'oubli de leur inutilité, de leur stérilité volontaire ; retranchées des familles, elles passent dans l'ennui, l'amertume et les larmes, une vie perpétuellement gênée par

des geolières incommodes et despotiques : enfin, isolées, sans secours et sans liens, il ne leur reste que l'affreuse consolation de séduire d'autres victimes, qui partagent avec elles les ennuis de la solitude, et leur supplice devenu sans remède.

En un mot, le christianisme semble avoir pris à tâche de combattre en tout la nature et la raison : s'il admet quelques vertus approuvées par le bon-sens, il veut toujours les outrer ; il ne conserve jamais ce juste milieu qui est le point de la perfection. La volupté, la dissolution, l'adultère, en un mot, les plaisirs illicites et honteux sont évidemment des choses auxquelles tout homme, jaloux de se conserver et de mériter l'estime de ses concitoyens, doit résister. Les payens ont senti et enseigné cette vérité, malgré le débordement de mœurs que le christianisme leur reproche (51). La religion chré-

(51) Aristote et Epictete ont recommandé *la pureté dans les discours.* Ménandre dit, que l'homme de bien ne peut consentir à corrompre des vierges, ni à commettre l'adultère. Tibulle dit, *casta placent superis.* Marc-Antonin rend graces aux dieux d'avoir conservé sa chasteté dans sa jeunesse. Les Romains avoient des loix contre l'adultère. Le père Tachard dit, que les Siamois ont une morale, qui leur défend non-seulement les actions déshonnêtes, mais encore les pensées et les desirs

tienne, peu contente de ces maximes raisonnables recommande *le celibat*, comme un état de perfection; le nœud si légitime du mariage est une imperfection à ses yeux. Le pere du Dieu des chrétiens avoit dit dans la Genèse: *Il n'est pas bon que l'homme demeure sans compagne.* Il avoit formellement ordonné à tous les êtres, de *croître et de multiplier.* Son fils, dans l'évangile, vient annuller ces loix; il prétend que pour être parfait il faut se priver du mariage, résister à l'un des plus pressans besoins que la nature inspire à l'homme, mourir sans postérité, refuser des citoyens à l'état et des supports à sa vieillesse.

Si nous consultons la raison, nous trouverons que les plaisirs de l'amour nuisent à nous-mêmes, quand nous les prenons avec excès; qu'ils sont des crimes, lorsqu'ils nuisent à d'autres; nous sentirons que corrompre une fille, c'est la condamner à la honte et à l'infamie, c'est anéantir pour elle les avantages de la société; nous trouverons que l'adultère est une invasion des droits d'un autre, qui détruit l'union des époux, qui sépare au moins des cœurs faits pour s'aimer; nous conclurons de ces choses, que le mariage

impurs; d'où l'on voit que la chasteté et la pureté des mœurs furent estimées, même avant le christianisme, et par des nations qui n'en avoient jamais ouï parler.

étant le seul moyen de satisfaire honnêtement et légitimement le besoin de la nature, de peupler la société, de se procurer des appuis, est un état bien respectable et bien plus sacré que ce célibat destructeur, que cette castration volontaire, que le christianisme a le front de transformer en vertu. La nature, ou l'auteur de la nature, invite les hommes à se multiplier par l'attrait du plaisir; il a déclaré hautement que la femme étoit nécessaire à l'homme; l'expérience a fait connoître qu'ils devoient former une société, non-seulement pour jouir des plaisirs passagers, mais encore pour s'aider à supporter les amertumes de la vie, pour élever des enfans, pour en faire des citoyens, pour trouver en eux des supports de leur vieillesse. En donnant à l'homme des forces supérieures à celles de sa compagne, la nature voulut qu'il travaillât à faire subsister sa famille; en donnant à cette compagne des organes plus foibles, elle l'a destiné à des travaux moins pénibles, mais non moins nécessaires; en lui donnant une ame plus sensible et plus douce, elle voulut qu'un sentiment tendre l'attachât plus particulièrement à ses foibles enfans. Voilà les liens heureux que le christianisme voudroit empêcher de se former (52).

(52) Il est évident que, dans la religion chrétienne,

voilà les vues qu'il s'efforce de traverser, en proposant, comme un état de perfection, un célibat qui dépeuple la société, qui contredit la nature, qui invite à la débauche, qui rend

le mariage est regardé comme un état d'imperfection. Cela vient peut-être de ce que Jésus-Christ étoit de la secte des Esséniens, qui, semblables aux moines modernes, renonçoient au mariage, et se vouoient au célibat. Ces idées ont vraisemblablement été adoptées par les premiers chrétiens, qui attendant, d'après les prophéties du Christ, la fin du monde à chaque instant, regardoient comme inutile d'avoir des enfans et de multiplier les liens qui les attachoient a un monde prêt à périr. Quoi qu'il en soit, S. Paul dit *qu'il vaut mieux se marier que de brûler.* Jesus avoit parlé lui-même avec éloge de ceux qui se sont *faits eunuques pour le royaume des cieux.* Origène prit à la lettre ce conseil ou ce précepte. S. Justin martyr dit que Dieu *voulut naître d'une vierge, afin d'abolir la génération ordinaire, qui est le fruit d'un desir illégitime.* La perfection, que le christianisme attache au célibat, fut une des principales causes qui le fit bannir de la Chine. S. Edouard le confesseur s'abstint de femme toute sa vie. L'idée de la perfection, attachée à la chasteté, fut cause de l'extinction successive de toutes les familles royales des Saxons en Angleterre. Le moine S. Augustin, l'apôtre des Anglois, consulta S. Grégoire pape, pour savoir *combien il faut de tems pour qu'un homme, qui a eu commerce avec sa femme, puisse entrer à l'église, et être admis à la communion des fideles.*

les hommes isolés, et qui ne peut être avantageux qu'à la politique odieuse des prêtres de quelques sectes chrétiennes, qui se font un devoir de se séparer de leurs concitoyens, pour former un corps fatal, qui s'éternise sans postérité. *Gens æterna, in quâ nemo nascitur* (53).

(53) Le célibat, prescrit aux prêtres de l'église romaine, paroît être l'effet de la politique la plus raffinée, dans les pontifes qui les soumirent à cette loi. D'abord il dut augmenter la vénération des peuples, qui crurent que leurs prêtres n'étoient pas des hommes, composés de chair et d'os comme les autres. En second lieu, en interdisant le mariage aux prêtres, on rompit les liens qui les attachoient à des familles et à l'état, pour les attacher uniquement à l'église, dont les biens, par ce moyen, ne furent point partagés, et demeurèrent en entier. C'est par le célibat que les prêtres de l'église romaine sont devenus si puissans et si mauvais citoyens. Le célibat les rend, en quelque sorte, indépendans; ils ne sont point obligés de songer à leur postérité. Un homme, qui a famille, a des besoins inconnus au célibataire qui voit tout finir avec lui. Les papes les plus ambitieux ont été les plus grands promoteurs du célibat des prêtres. Ce fut Grégoire VII qui travailla à l'établir avec le plus de chaleur. Si les prêtres pouvoient se marier, les rois et les princes seroient bientôt prêtres, et le souverain pontife ne trouveroit point en eux des sujets assez dociles. C'est au celibat que paroissent dus la dureté, l'inhumanité, l'obstination, et l'esprit

Si le christianisme eut l'indulgence de permettre le mariage à ceux de ses sectateurs, qui n'osèrent ou ne purent tendre à la perfection, il semble qu'il les en a punis par les entraves incommodes qu'il mit à ce nœud; c'est ainsi que nous voyons le divorce défendu par la religion chrétienne, les nœuds les plus mal assortis sont devenus indissolubles; les personnes, mariées une fois, sont forcées de gémir pour toujours de leur imprudence, quand même le mariage, qui ne peut avoir que le bien-être, la tendresse, l'affection, pour objet et pour base, deviendroit pour elles une source de discorde, d'amertumes et de peines. C'est ainsi que la loi, d'accord avec la religion cruelle, consentent à empêcher les malheureux de briser leurs chaînes. Il paroît que le christianisme a mis tout en œuvre pour détourner du mariage, et pour lui faire préférer un célibat qui conduit nécessairement à la débauche, à l'adultère, à la dissolution (54).

remuant, que l'on a toujours reprochés au clergé catholique.

(54) La nature ne perd jamais ses droits; les célibataires sentent des besoins comme les autres hommes, ils ne trouvent de ressource que dans la prostitution et dans l'adultère, ou dans les moyens que la décence ne permet pas de nommer. En Espagne, en Portugal, en Italie, les moines et les prêtres sont des monstres de

Cependant, le Dieu des juifs avoit permis le divorce, et nous ne voyons point de quel droit son fils, qui venoit accomplir la loi de Moyse, a révoqué une permission si sensée.

Nous ne parlons point ici des autres entraves que, depuis son fondateur, l'église a mises au mariage (55). En proscrivant les mariages entre parens, ne semble-t-elle pas avoir défendu que

luxure; la débauche, la pédérastie, les adultères, sont si communs dans ces pays, à cause des célibataires. Les vices des laïques deviendroient plus rares, si le mariage n'étoit pas indissoluble.

(55) Les souverains pontifes de Rome doivent bien rire, quand ils voyent des rois les supplier de leur accorder des dispenses de mariage. Il est évident que dans l'origine, les mariages entre parens furent défendus par la loi civile; des Princes et des Empereurs, même chrétiens, ont seuls, au commencement, défendu et permis ces sortes de mariages. Voyez *le code de Théod. tit.* 12. *loi* 3. *et dans le code*, *loi* 5. *tit.* 8. §. 10 *et* Ibid. *tit.* 8. 9. 57. Les rois de France ont exercé le même droit. M. de Marca dit formellement : *Pars illa juris tunc erat penè Principes, sine ullâ controversiâ.* Voyez son livre *de concordiâ sacerdotii et imperii.* Peu à peu l'église a pourtant usurpé ce droit sur les Princes, et les Papes se sont tellement rendus les maîtres du lien conjugal, qu'il fut un tems qu'il étoit presque impossible de savoir si l'on étoit bien ou mal marié; l'église défendoit les mariages jusqu'où la parenté ne pouvoit plus se connoître. *L'affinité* devint un empêchement;

ceux qui vouloient s'unir, se connussent parfaitement et s'aimassent trop tendrement?

Telles sont les perfections que le christianisme propose à ses enfans, telles sont les vertus qu'il préfère à celles qu'il nomme par mépris, *vertus humaines.* Bien plus, il rejette et désavoue ces dernières, il les appelle fausses, illégitimes, parce que ceux qui les possédoient, n'avoient point la foi. Quoi! ces vertus si aimables, si héroïques de la Grèce et de Rome, n'étoient point de vraies vertus! Si l'équité, la patience d'un payen, ne sont pas des vertus, à quoi peut-on donner ce nom? N'est-ce pas confondre toutes les idées de la morale, que de prétendre que la justice d'un payen n'est pas justice, que sa bonté n'est pas bonté, que sa bienfaisance

les affinités spirituelles furent inventées; les parrains et les marraines ne purent plus s'épouser, et le Pape devint ainsi l'arbitre du sort des Rois et de leurs Sujets; et sous prétexte de *mariage incestueux*, il troubla cent fois l'ordre des états; il excommunia les souverains; il déclara leurs enfans illégitimes; il décida de l'ordre de la succession aux couronnes. Cependant, suivant la bible, il est indubitable que les enfans d'Adam durent épouser leurs sœurs. Ces mariages disent-ils, sont criminels parce que, si à l'union, qui subsiste déjà entre parens, se joignoit encore la tendresse conjugale, il seroit à craindre que l'amour des époux ne fût trop grand.

est un crime? Les vertus réelles des Socrate, des Caton, des Epictète, des Antonin, ne sont-elles donc pas préférables au zéle des Cyrille, à l'opiniâtreté des Athanase, à l'inutilité des Antoine, aux révoltes des Chrysostôme, à la férocité des Dominique, à l'abjection d'ame des François (56)?

Toutes les vertus que le christianisme admire, ou sont outrées et fanatiques, ou elles ne tendent qu'à rendre l'homme timide, abject et malheureux: si elles lui donnent du courage, il devient bientôt opiniâtre, altier, cruel et nuisible à la société. C'est ainsi qu'il faut qu'il soit, pour répondre aux vues d'une religion qui dédaigne la terre, et qui ne s'embarasse pas d'y porter le trouble, pourvu que son Dieu jaloux triomphe de ses ennemis. Nulle morale véritable ne peut être compatible avec une telle religion.

(56) On sait que S. Cyrille, à l'aide d'une troupe de moines, tenta de faire assassiner Oreste, gouverneur d'Alexandrie, et réussit à faire assassiner, de la façon la plus barbare, la belle, la savante, la vertueuse Hypatie. Tous les saints, que l'église Romaine révère, ont été, ou des rébelles, qui ont combattu pour la cause de son ambition, ou des imbécilles, qui l'ont richement dotée, ou des visionnaires, qui se sont détruits eux-mêmes.

CHAPITRE XIII.

Des pratiques et des devoirs de la religion chrétienne.

SI les vertus du christianisme n'ont rien de solide et de réel, ou ne produisent aucun effet que la raison puisse approuver, elle ne verra rien de plus estimable dans une foule de pratiques gênantes, inutiles et souvent dangereuses, dont il fait des devoirs à ses dévots sectateurs, et qu'il leur montre comme des moyens assurés d'appaiser la Divinité, d'obtenir ses graces, de mériter ses récompenses ineffables.

Le premier et le plus essentiel des devoirs du christianisme est de *prier*. C'est à la prière continuelle que le christianisme attache sa félicité; son Dieu, que l'on suppose rempli de bontés, veut être sollicité pour répandre ses graces; il ne les accorde qu'à l'importunité; sensible à la flatterie, comme les rois de la terre, il exige une étiquette, il n'écoute favorablement que des vœux présentés suivant une certaine forme. Que dirions-nous d'un père, qui connoissant les besoins de ses enfans, ne consentiroit point à leur donner la nourriture nécessaire, à moins qu'ils

ne l'arrachassent par des supplications ferventes, et souvent inutiles ? Mais n'est-ce pas se défier de la sagesse de Dieu que de prescrire des règles à sa conduite? Nest-çe pas révoquer en doute son immutabilité que de croire que sa créature peut l'obliger à changer ses décrets ? S'il sait tout, qu'a-t-il besoin d'être averti sans cesse des dispositions du cœur et des désirs de ses sujets? S'il est tout puissant, comment seroit-il flatté de leurs hommages, de leurs soumissions réitérées, de l'anéantissement où ils se mettent à ses pieds?

En un mot, la prière suppose un Dieu capricieux, qui manque de mémoire, qui est sensible à la louange, qui est flatté de voir ses sujets humiliés devant lui, qui est jaloux de recevoir à chaque instant des marques réitérées de leur soumission.

Ces idées, empruntées des princes de la terre, peuvent-elles bien s'appliquer à un être tout-puissant, qui n'a créé l'univers que pour l'homme, et qui ne veut que son bonheur? Peut-on supposer qu'un étre tout-puissant, sans égal et sans rivaux, soit jaloux de sa gloire? Est-il une gloire pour un être à qui rien ne peut être comparé? Les chrétiens ne voient-ils pas qu'en voulant exalter et honorer leur Dieu, ils ne font réellement que l'abaisser et l'avilir?

Il entre encore dans le système de la religion chrétienne, que les prières des uns peuvent être applicables à d'autres; son Dieu, partial pour ses favoris, ne reçoit son peuple que lorsque ses vœux lui sont offerts par ses ministres. Dieu devient un sultan, qui n'est accessible que pour ses ministres, ses visirs, ses eunuques et les femmes de son sérail. De-là cette foule innombrable de prêtres, de cénobites, de moines et de religieuses, qui n'ont d'autres fonctions que d'élever leurs mains oisives au ciel, et de prier nuit et jour, pour obtenir ses faveurs pour la société. Les nations paient chèrement ces importans services, et de pieux fainéans vivent dans la splendeur, tandis que le mérite réel, le travail et l'industrie languissent dans la misère(57).

Sous prétexte de vaquer à la prière et aux cérémonies de son culte, le chrétien, sur-tout dans quelques sectes plus superstitieuses, est obligé de demeurer oisif, de rester les bras croisés pendant une grande partie de l'année on lui persuade qu'il honore son Dieu par son inutilité; des fêtes, multipliées par l'intérêt des

(57) Un empereur (c'étoit Justin, si je ne me trompe) demandoit pardon à Dieu, et se faisoit un scrupule du tems qu'il donnoit à l'administration de l'état, et qu'il ôtoit à ses prières.

prêtres

prêtres et la crédulité des peuples, suspendent les travaux nécessaires de plusieurs millions de bras; l'homme du peuple va prier dans un temple, au lieu de cultiver son champ; là, il repaît ses yeux de cérémonies puériles, et ses oreilles de fables et de dogmes auxquels il ne peut rien comprendre. Une religion tyrannique fait un crime à l'artisan ou au cultivateur qui, pendant ces journées consacrées au désœuvrement, oseroit s'occuper du soin de faire subsister une famille nombreuse et indigente; et de concert avec la religion, le gouvernement puniroit ceux qui auroient l'audace de gagner du pain au lieu de faire des prières ou de rester les bras croisés (58).

La raison peut-elle souscrire à cette obligation bisarre de s'abstenir de viandes et de quelques alimens, que certaines sectes chrétiennes im-

(58) Constantin, comme empereur, ordonna en l'an 321, de cesser le dimanche toutes les fonctions de la justice, les métiers et les occupations ordinaires des villes. Celles de la campagne et de l'agriculture furent exemptées de cette loi. Ces dispositions étoient au moins plus raisonnables que celles qui subsistent aujourd'hui, surtout chez les catholiques Romains. C'est maintenant le Pape et les Evêques qui prescrivent les fêtes, et qui forcent le peuple à être oisif. Voyez *Tillemont*, *vie de Constantin*, *art.* 15. *p.* 180.

posent ? Le peuple qui vit de son travail, est en conséquence de cette loi, forcé de se contenter, pendant des intervalles très-longs, d'une nourriture chère, mal-saine, et peu propre à réparer les forces.

Quelles idées abjectes et ridicules doivent avoir de leur Dieu, des insensés qui croient qu'il s'irrite de la qualité des mets qui entrent dans l'estomac de ses créatures ! cependant à prix d'argent, le ciel devient accommodant. Les prêtres des chrétiens ont été sans cesse occupés à gêner leurs crédules sectateurs, afin de les obliger à transgresser; le tout, pour avoir occasion de leur faire expier chèrement leurs prétendues transgressions. Tout dans le christianisme, jusqu'aux péchés, tourne au profit des prêtres (59).

(59) Les Grecs et les Chrétiens orientaux observent plusieurs carêmes, et jeûnent avec rigueur. En Espagne, en Portugal, on achete la permission de faire gras les jours défendus : on est forcé de payer la taxe, ou *la bulle de la croisade*, même quand on se conformeroit aux commandemens de l'église, sans cela point d'absolution. L'usage de jeûner, et de s'abstenir de certains alimens, est venu des Egyptiens aux Juifs, et de ceux-ci aux Chrétiens et aux Mahométans. Les puissances, que les catholiques Romains regardent comme hérétiques, sont presque les seules qui profitent de l'abstinence de la viande; les Anglois leur vendent de la morue,

Aucun culte ne mit jamais ses sectateurs dans une dépendance plus entière et plus continuelle de leurs prêtres, que le christianisme ; ils ne perdirent jamais de vue leur proie ; ils prirent les mesures les plus justes pour asservir les hommes et les faire contribuer à leur puissance, à leur richesse, à leur empire. Médiateurs entre le monarque céleste et ses sujets, ces prêtres furent regardés comme des courtisans en crédit, comme des ministres chargés d'exercer la puissance en son nom, comme des favoris auxquels la divinité ne pouvoit rien refuser. Ainsi, les ministres du Très-Haut devinrent les maîtres absolus du sort des chrétiens ; ils s'emparèrent pour la vie des esclaves que la crainte et les préjugés leur soumirent ; ils se les attachèrent et se rendirent nécessaires à eux par une foule de pratiques et de devoirs aussi puériles que bizarres, qu'ils eurent soin de leur faire regarder comme indispensablement nécessaires au salut. Ils leur firent, de l'omission de ces devoirs,

et les Hollandois des harengs. N'est-il pas bien singulier, que les chrétiens s'abstiennent de viande, abstinence qui n'est ordonnée nulle part dans le Nouveau-Testament, tandis qu'ils ne s'abstiennent point du sang, du boudin, et de la chair des animaux étouffés qui sont absolument défendus par les apôtres, et aussi sévèrement que la fornication? Voyez *les actes des ap. chap. 15, v. 8.*

des crimes bien plus graves, que de la violation manifeste des règles de la morale et de la raison.

Ne soyons donc point étonnés si dans les sectes les plus chrétiennes, c'est-à-dire les plus superstitieuses, nous voyons l'homme perpétuellement infesté par des prêtres. A peine est-il sorti du sein de sa mère, que, sous prétexte de le lauer d'une prétendue *tache originelle*, son prêtre le baptise pour de l'argent, le réconcilie avec un Dieu qu'il n'a point encore pu offenser; à l'aide de paroles et d'enchantemens il l'arrache au domaine du démon. Dès l'enfance la plus tendre, son éducation est ordinairement confiée à des prêtres, dont le principal objet est de lui inculquer de bonne heure les préjugés nécessaires à leurs vues; ils lui inspirent des terreurs qui se multiplieront en lui pendant toute sa vie; ils l'instruisent dans les fables d'une religion merveilleuse, dans ses dogmes insensés, dans ses mystères incompréhensibles; en un mot, ils en font un chrétien superstitieux et jamais ils n'en font un citoyen utile, un homme éclairé (60). Il n'est qu'une chose qu'on lui montre

(60) Dans presque tout l'univers, l'éducation des hommes est confiée à des prêtres. Il ne faut point être surpris, après cela, si l'ignorance, la superstition et le

comme nécessaire, c'est d'être dévotement soumis à sa religion. Sois dévôt, lui dit-on, sois aveugle, méprises ta condition, occupes-toi du ciel et néglige la terre, c'est tout ce que Dieu te demande pour te conduire au bonheur.

Pour entretenir le chrétien dans les idées abjectes et fanatiques dont sa jeunesse fut imbue, ses prêtres, dans quelques sectes, lui ordonnent de venir souvent déposer dans leur sein ses fautes les plus cachées, ses actions les plus ignorées, ses pensées les plus secrettes ; ils le forcent de venir s'humilier à leurs pieds, et rendre hommage à leur pouvoir ; ils effraient le coupable, et s'ils l'en jugent digne, ils le reconcilient ensuite avec la divinité, qui, sur l'ordre de son ministre, lui remet les péchés dont il s'étoit souillé. Les sectes chrétiennes, qui admettent cette pratique, nous la vantent comme un frein très-utile aux mœurs et très-propre à contenir les passions des hommes ; mais l'expérience nous prouve que les pays où cet usage est le plus fidélement observé, loin d'avoir des mœurs plus pures que les autres, en ont de plus dissolues.

fanatisme s'éternisent. Chez les protestans, ainsi que chez les catholiques, les universités sont des établissemens purement sacerdotaux. Il sembleroit que les Européens ne veulent former que des moines.

Ces expiations si faciles ne font qu'enhardir le crime. La vie des chrétiens est un cercle de déréglemens et de *confessions* périodiques ; le sacerdoce profite seul de cet usage, qui le met à portée d'exercer un empire absolu sur les consciences des hommes. Quelle doit être la puissance d'un ordre d'hommes qui ouvrent et ferment à leur gré les portes du ciel, qui ont les secrets des familles, qui peuvent à volonté allumer le fanatisme dans les esprits!

Sans l'aveu du sacerdoce, le chrétien ne peut participer à ses mystères sacrés: les prêtres ont le droit de l'en exclure. Il pourroit se consoler de cette privation prétendue ; mais les anathêmes ou *excommunications* des prêtres, font par-tout un mal réel à l'homme ; les peines spirituelles produisent des effets temporels, et tout citoyen qui encourt la disgrace de l'église, est en danger d'encourir celle du gouvernement, et devient un objet odieux pour ses concitoyens.

Nous avons déjà vu que les ministres de la religion se sont ingérés des affaires du mariage; sans leur aveu un chrétien ne peut devenir père ; il faut qu'il se soumette aux formes capricieuses de la religion ; sans cela, la politique, d'accord avec la religion , excluroit ses enfans du rang des citoyens (61).

(61) Pour peu qu'on lise l'histoire, on trouvera que

Durant tout le cours de sa vie, le chrétien, sous peine de se rendre coupable, est obligé d'assister aux cérémonies de son culte, aux instructions de ses prêtres; dès qu'il remplit fidélement cet important devoir, il se croit le favori de son Dieu, et se persuade qu'il ne doit plus rien à la société. C'est ainsi que des pratiques inutiles prennent la place de la morale, qui partout est subordonnée à la religion, à qui elle devroit commander.

Lorsque le terme de sa vie est venu, étendu sur son lit, le chrétien est encore assailli par ses prêtres dans ses derniers instans. Dans quelques sectes chrétiennes, la religion semble s'être étudiée à rendre à l'homme sa mort mille fois plus amère. Un prêtre tranquille vient porter l'alarme auprès du grabat d'un mourant; sous prétexte de le reconcilier avec son Dieu, il vient lui faire savourer le spectacle de sa fin (62).

les prêtres chrétiens ont voulu se mêler de tout : l'église, en bonne mère, s'est mêlée de la coëffure, de l'habillement, de la chaussure de ses enfans. Dans le quinziéme siécle, elle étoit irritée contre les souliers pointus que l'on portoit alors sous le nom de *souliers à la poulaine*. S. Paul, de son tems, avoit décrié la frisure.

(62) Rien de plus barbare que les usages de l'église Romaine, relativement aux mourans; les sacremens font

Si cet usage est destructeur pour les citoyens il est au moins très-utile au sacerdoce qui doit une grande partie de ses richesses aux terreurs salutaires qu'il inspire à propos aux chrétiens riches et moribonds. La morale n'en retire pas les mêmes fruits : l'expérience nous montre que la plûpart des chrétiens, vivant avec sécurité dans le débordement ou le crime, remettent à la mort le soin de se reconcilier avec Dieu : à l'aide d'un repentir tardif et des largesses qu'ils font au sacerdoce, celui ci expie leurs fautes, et leur permet d'espérer que le ciel met en oubli les rapines, les injustices et les crimes qu'ils ont commis pendant tout le cours d'une vie nuisible à leurs semblables.

La mort même ne termine point l'empire du sacerdoce sur les chrétiens de quelques sectes : les prêtres mettent à profit son cadavre ; à prix d'argent, on acquiert pour sa dépouille mortelle, le droit d'être déposée dans un temple, et de répandre dans les villes l'infection et la maladie. Que dis-je ? le pouvoir sacerdotal s'é-

mourir plus de monde que les maladies et les médecins ; la frayeur ne peut que causer des révolutions fâcheuses dans un corps affoibli : cependant, la politique s'accorde avec la religion, pour maintenir ces usages cruels. A Paris, lorsqu'un médecin a rendu trois visites à un malade, l'ordonnance veut qu'on lui fasse administrer les sacremens.

tend même au-delà des bornes du trépas. On achéte cherement les prières de l'Eglise pour délivrer les ames des morts des supplices que l'on prétend destinés dans l'autre monde à les purifier. Heureux les riches, dans une religion où, à l'aide de l'argent, on peut intéresser les favoris de Dieu à le prier de remettre les peines que sa justice immuable leur avoit fait infliger (63)!

Tels sont les principaux devoirs que le christianisme recommande comme nécessaires, et de l'observation desquels il fait dépendre le salut. Telles sont les pratiques arbitraires, ridicules et nuisibles qu'il ose souvent substituer aux devoirs de la société. Nous ne combattrons pas les dif-

(63) A l'aide du dogme du purgatoire, et de l'efficacité des prieres de l'église pour en tirer, l'église Romaine est souvent parvenue à dépouiller les familles des plus riches successions. Souvent les bons chrétiens déshéritent leurs parens, pour donner à l'église, cela s'appelle *faire son ame héritière*. Au concile de Basle, tenu en 1443, les Franciscains tâchèrent de faire passer en dogmes cette proposition : *Beatus Franciscus, ex divino privilegio, quotannis in purgatorium descendit, suosque omnes in cœlum deducit.* Mais ce dogme trop favorable aux Cordeliers, fut rejetté par les évêques. L'opinion de l'église catholique est, que les prieres pour les trépassés sont mises en *masse commune.* Dans ce cas, comme de raison, les plus riches font les frais.

férentes pratiques superstitieuses admises avec respect par quelques sectes, et rejettées par d'autres, telles que les honneurs rendus à la mémoire de ces pieux fanatiques, de ces contemplateurs obscurs, que le pontife romain met au nombre des saints (64). Nous ne parlerons pas de ces pélerinages dont la superstition des peuples fait tant de cas, ni de ces indulgences, à l'aide desquelles les péchés sont remis. Nous nous contenterons de dire que ces choses sont communément plus respectées du peuple qui les admet, que les régles de la morale, qui souvent sont totalement ignorées. Il en coûte bien moins aux hommes de se conformer à des rites, à des cérémonies, à des pratiques, que d'être vertueux. Un bon chrétien est un homme qui se conforme exactement à ce que ses prêtres exigent de lui; ceux-ci, pour toutes vertus, lui demandent d'être aveugle, libéral et soumis.

(64) On sait que le *Dairy*, ou pape des Japonnois a, comme celui des Romains, le droit de canoniser ou de faire des saints. Ces saints se nomment *Camis* au Japon.

CHAPITRE XIV.

Des effets politiques de la religion chrétienne.

APRÈS avoir vu l'inutilité et même le danger des perfections, des vertus et des devoirs que la religion chrétienne nous propose, voyons si elle a de plus heureuses influences sur la politique, ou si elle procure un bien-être réel aux nations chez qui cette religion est établie, et s'est fidélement observée. D'abord, nous trouvons que partout où le christianisme est admis, il s'établit deux législations opposées l'une à l'autre et qui se combattent réciproquement. La politique est faite pour maintenir l'union et la concorde entre les citoyens. La religion chrétienne, quoiqu'elle leur prêche de s'aimer et de vivre en paix, anéantit bientôt ce précepte, par les divisions nécessaires qui doivent s'élever parmi ses sectateurs, qui sont forcés d'entendre diversement les oracles ambigus que les livres saints leur annoncent. Dès le commencement du christianisme, nous voyons des disputes très-vives entre ses docteurs (65). Depuis nous ne trouvons dans

(65) Dès la première fois que les apôtres s'assemblent dans le concile de Jerusalem, nous voyons S. Paul en

tous les siécles, que des schismes, des hérésies, suivis de persécutions et de combats, très propres à détruire cette concorde si vantée, qui devient impossible dans une religion où tout est obscurité. Dans toutes les disputes religieuses les deux partis croient avoir Dieu de leur côté, par conséquent ils sont opiniâtres. Comment ne le seroient-ils pas, puisqu'ils confondent *la cause de Dieu* avec celle de leur vanité? Ainsi, peu disposés à céder de part et d'autre, ils se combattent, se tourmentent, se déchirent, jusqu'à ce que la force ait décidé des querelles qui jamais ne sont du ressort du bon-sens. En effet, dans toutes les dissentions qui se sont élevées parmi les chrétiens, l'autorité politique fut toujours obligée d'intervenir, les souverains prirent parti dans les disputes frivoles des prêtres, qu'ils regardèrent comme des objets de la dernière importance. Dans une religion établie par Dieu lui-même, il n'est point de minutie; en conséquence les princes s'armèrent contre une partie de leurs sujets; la façon de penser de la cour décida de la croyance et de la foi des sujets;

querelle avec S. Pierre, pour savoir s'il falloit observer les rites judaïques, ou bien y renoncer. Les hommes, qui tenoient la foi de la première main, ne purent être d'accord, ils ne l'ont pas été davantage depuis.

les opinions qu'elle appuya furent les seules véritables; les satellites furent les gardiens de l'*orthodoxie*, les autres devinrent des hérétiques et des rébelles, que les premiers se firent un devoir d'exterminer (66).

Les préjugés des princes ou leur fausse politique, leur ont toujours fait regarder ceux de leurs sujets qui n'avoient point les mêmes opinions qu'eux sur la religion, comme de mauvais citoyens, dangereux pour l'état, comme ennemis de leur pouvoir. Si, laissant aux prêtres le soin de vuider leurs querelles impertinentes, ils n'eussent point persécuté, pour leur donner du pied, ces querelles se seroient assoupies d'elles-mêmes, et n'eussent point intéressé la tranquillité publique. Si ces Rois, impartiaux, eussent récompensé les bons et puni les méchans, sans avoir égard à leurs spéculations, à leur culte, à des cérémonies, ils n'eussent pas forcé un grand nombre de leurs sujets, à devenir les ennemis nés du pouvoir qui les oppri-

(66) Un homme d'esprit disoit, que la religion orthodoxe étoit, dans chaque état, celle dont étoit le bourreau. En effet, si l'on y fait attention, on conviendra que ce sont les rois et les soldats qui ont établi tous les dogmes de la religion chrétienne. Si Louis XIV eût vécu, la constitution *Unigenitus* seroit devenue un article de foi parmi nous.

moit. C'est à force d'injustices, de violences et de persécutions, que les princes chrétiens ont cherché de tous tems à ramener les hérétiques. Le bon-sens n'eût-il pas dû leur montrer que cette conduite n'étoit propre qu'à faire des hypocrites, des ennemis cachés, ou même à produire des révoltes (67)?

Mais ces réflexions ne sont point faites pour des princes que le christianisme travaille dès l'enfance à remplir de fanatisme et de préjugés. Il leur inspire, pour toute vertu, un attachement opiniâtre à des frivolités, une ardeur impétueuse pour des dogmes étrangers au bien de l'état, une colère emportée contre tous ceux qui refusent de plier sous leurs opinions despotiques. Des-lors, les souverains trouvent plus court de détruire que de ramener par la douceur : leur despotisme altier ne s'abbaisse point à raisonner. La religion leur persuade que la tyrannie est légitime, que la cruauté est méritoire, quand il s'agit de la cause du ciel.

(67) Louis XIV, après la révocation de l'édit de Nantes fit, comme l'on sait, tourmenter les *Huguenots*, et leur défendit en même tems de sortir de la France. Cette conduite paroît aussi sensée que celle de ces enfans, qui tourmentent des oiseaux qu'ils ont renfermés dans une cage, et qui pleurent ensuite, quand ils les ont tués.

En effet le christianisme changea toujours en despotes et en tyrans les souverains qui le favorisèrent; il les représenta comme des divinités sur la terre; il fit respecter leurs caprices comme les volontés du ciel même; il leur livra les peuples comme des troupeaux d'esclaves dont ils pouvoient disposer à leur gré. En faveur de leur zéle pour la religion, il pardonna souvent aux monarques les plus pervers, les injustices, les violences, les crimes; et sous peine d'irriter le très haut, il commanda aux nations de gémir, sans murmurer, sous le glaive qui les frappoit au lieu de les protéger. Ne soyons donc point surpris si, depuis que la religion chrétienne s'est établie, nous voyons tant de nations gémir sous des tyrans dévots, qui n'eurent d'autre mérite qu'un attachement aveugle pour la religion, et qui d'ailleurs se permirent les crimes les plus révoltans, la tyrannie la plus affreuse, les débordemens les plus honteux, la licence la plus effrénée. Quelles que fussent les injustices, les oppressions, les rapines des souverains, ou religieux ou hypocrites, les prêtres eurent soin de contenir leurs sujets. Ne soyons point non plus étonnés de voir tant de princes, incapables ou méchans, soutenir à leur tour les intérêts d'une religion, dont leur fausse politique avoit besoin pour soutenir leur autorité. Les rois n'auroient

aucun besoin de la superstition pour gouverner les peuples, s'ils avoient de l'équité, des lumières et des vertus, s'ils connoissoient et pratiquoient leurs vrais devoirs, s'ils s'occupoient véritablement du bonheur de leurs sujets; mais comme il est plus aisé de se conformer à des rites que d'avoir des talens ou de pratiquer la vertu, le christianisme trouva trop souvent dans les princes des appuis disposés à le soutenir, et même des bourreaux prêts à le servir.

Les ministres de la religion n'eurent pas la même complaisance pour les souverains qui refusèrent de faire cause commune avec eux, d'embrasser leurs querelles, de servir leurs passions; ils se soulevèrent contre ceux qui voulurent leur résister, les punir de leurs excès, les ramener à la raison, modérer leurs prétentions ambitieuses, toucher à leurs *immunités*. Les prêtres crièrent alors *à l'impiété*, *au sacrilège*; ils prétendirent que le souverain *mettoit la main à l'encensoir*, usurpoit des droits accordés par Dieu lui-même; en un mot, ils chercherent à soulever les peuples contre l'autorité la plus légitime; ils armèrent des fanatiques contre les souverains, travestis en tyrans, pour n'avoir point été soumis à l'Eglise. Le ciel fut toujours prêt à venger les injustices faites à ses ministres; ceux-ci ne furent soumis eux-mêmes, et ne prêchèrent

la

la soumission aux autres que quand il leur fut permis de partager l'autorité, ou quand ils furent trop foibles pour lui résister. Voilà pourquoi, dans la naissance du christianisme, nous voyons les apôtres, sans pouvoir, prêcher la subordination; dès qu'il se vit soutenu, il prêcha la persécution; dès qu'il se vit puissant, il prêcha la révolte, il déposa les rois, il les fit égorger.

Dans toutes les sociétés politiques où le christianisme est établi, il subsiste deux puissances rivales, qui luttent continuellement l'une contre l'autre, et par le combat desquelles l'état est ordinairement déchiré. Les sujets se partagent, les uns combattent pour leur souverain, les autres combattent, ou croient combattre, pour leur Dieu. Ces derniers doivent toujours, à la fin, l'emporter, tant qu'il sera permis au sacerdoce d'empoisonner l'esprit des peuples, de fanatisme et de préjugés. C'est en éclairant les sujets qu'on les empêchera de se livrer au fanatisme; c'est en les affranchissant peu-à-peu du joug de la superstition, qu'on diminuera le pouvoir sacerdotal, qui sera toujours sans bornes et plus fort que celui des rois, dans un pays ignorant et couvert de ténébres.

Mais la plûpart des souverains craignent qu'on n'éclaire les hommes; complices du sacerdoce, ils se liguent avec lui pour étouffer la raison, et

pour persécuter tous ceux qui ont le courage de l'annoncer. Aveugles sur leurs propres intérêts, et sur ceux de leurs nations, ils ne cherchent à commander qu'à des esclaves, que les prêtres rendront déraisonnables à volonté. Aussi voyons-nous une honteuse ignorance, un découragement total régner dans les pays où le christianisme domine de la façon la plus absolue : les souverains, ligués avec leurs prêtres, semblent y conjurer la ruine de la science, des arts, de l'industrie, qui ne peuvent être que les enfans de la liberté de penser. Parmi les nations chrétiennes, les moins superstitieuses sont les plus libres, les plus puissantes, les plus heureuses. Dans les pays où le despotisme spirituel est d'intelligence avec le despotisme temporel, les peuples croupissent dans l'inaction, dans la paresse, dans l'engourdissement. Les peuples de l'Europe, qui se vantent de posséder la foi la plus pure, ne sont pas assurément les plus florissans et les plus puissans; les souverains, esclaves eux-mêmes de la religion, ne commandent qu'à d'autres esclaves, qui n'ont point assez d'énergie et de courage pour s'enrichir eux-mêmes, et pour travailler au bonheur de l'état. Dans ces sortes de contrées le prêtre seul est opulent, le reste languit dans la plus profonde indigence. Mais qu'importent la puissance et le bonheur des nations à une reli-

gion qui veut que ses sectateurs ne s'occupent point de leur bonheur en ce monde, qui regarde les richesses comme nuisibles, qui prêche un Dieu pauvre, qui recommande l'abjection d'ame et la mortification des sens? C'est, sans doute, pour obliger les peuples à pratiquer ces maximes, que le sacerdoce, dans plusieurs états chrétiens, s'est emparé de la plus grande partie des richessses, et vit dans la splendeur, tandis que le reste des citoyens fait son salut dans la misère (68).

(68) Pour peu qu'on veuille calculer, on verra qu'en Italie, en Espagne, en Portugal en Allemagne, les revenus ecclésiastiques doivent excéder, non-seulement ceux des souverains, mais encore ceux du reste des citoyens. On prétend que l'Espagne seule renferme plus de qinq cent mille prêtres, qui jouissent de revenus immenses.

Assurément, le roi d'Espagne n'a pas le sixiéme de ces revenus pour défendre l'état. Si les moines et les prêtres sont nécessaires à un pays, il faut convenir que le ciel lui fait payer bien cherement des prieres. L'expulsion des Maures a ruiné l'Espagne; il n'y a que l'extinction des moines qui puisse la rétablir. Mais cette opération demande beaucoup d'adresse; un roi, qui la tenteroit trop brusquement, seroit à coup-sûr détrôné par des peuples qui ne sentiroient point le bien qu'il voudroit leur faire. Il faut, avant toutes choses, que

Tels sont les avantages que la religion chrétienne procure aux sociétés politiques; elle forme un état indépendant dans l'état ; elle rend les peuples esclaves ; elle favorise la tyrannie des souverains quand ils sont complaisans pour elle ; elle rend leurs sujets rébelles et fanatiques quand ces souverains manquent de complaisance. Quand elle s'accorde avec la politique, elle écrase, elle avilit, elle appauvrit les nations, et les prive de science et d'industrie ; quand elle se sépare d'elle, elle rend les citoyens insociables, turbulens, intolérans et rébelles.

Si nous examinons en détail les préceptes de cette religion, et les maximes qui découlent de ses principes, nous verrons qu'elle interdit tout ce qui peut rendre un état florissant. Nous avons déjà vu les idées d'imperfection que le christianisme attache au mariage et l'estime qu'il fait du célibat : ces idées ne sont point faites pour favoriser la population, qui est sans contredit la première source de la puissance pour un état.

Le commerce n'est pas moins contraire aux vues d'une religion dont le fondateur prononce l'anathême contre les riches, et les exclut du royaume des cieux. Toute industrie est égale-

l'Espagne soit instruite, et que le peuple soit content de son maître.

ment interdite à des chrétiens parfaits qui mènent une vie provisoire sur la terre, et qui ne doivent jamais s'occuper du lendemain (69).

Ne faut-il pas qu'un chrétien soit aussi téméraire qu'inconséquent, lorsqu'il consent à servir dans les armées? Un homme qui n'est jamais en droit de présumer qu'il soit agréable à son Dieu, ou *en état de grace*, n'est-il pas un extravagant de s'exposer à la damnation éternelle? Un chrétien qui a de la charité pour son prochain, et qui doit aimer ses ennemis, ne devient-il pas coupable du plus grand des crimes, lorsqu'il donne la mort à un homme dont il ignore les dispositions, et qu'il peut tout d'un coup précipiter dans l'enfer (70). Un soldat est un monstre dans le christianisme, à moins qu'il ne combatte pour la cause de Dieu. S'il meurt alors, il devient un martyr.

Le christianisme déclara toujours la guerre

(69) S. Jean Chrysostôme dit, *qu'un marchand ne peut jamais plaire à son Dieu, qu'un chrétien ne peut être marchand*, et *qu'il faut le chasser de l'église.* Il se fonde sur un passage du pseaume 70. *Je n'ai point connu le négoce.*

(70) Lactance dit qu'*un chrétien ne peut être, ni soldat, ni accusateur.* Voyez *tom. I. pag.* 137. Les Quakers et les Mennonites ne portent point les armes, ils sont plus conséquens que les autres chrétiens.

aux sciences et aux connoissances humaines ; elles furent regardées comme un obstacle au salut ; *la science enfle*, dit un apôtre. Il ne faut ni raison, ni étude, à des hommes qui doivent soumettre leur raison au joug de la foi. De l'aveu des chrétiens, les fondateurs de leur religion furent des hommes grossiers et ignorans; il faut que leurs disciples ne soient pas plus éclairés qu'eux, pour admettre les fables et les rêveries que ces ignorans révérés leur ont transmises. On a toujours remarqué que les hommes les plus éclairés ne sont communément que de mauvais chrétiens. Indépendamment de la foi que la science peut ébranler, elle détourne le chrétien de *l'œuvre du salut*, qui est la seule véritablement nécessaire. Si la science est utile à la société politique, l'ignorance est utile à la religion et à ses ministres. Les siécles, dépourvus de science et d'industrie, furent des *siécles d'or* pour l'église de Jésus-Christ. Ce fut alors que les rois lui furent le plus soumis ; ce fut alors que ses ministres attirèrent dans leurs mains toutes les richesses de la société. Les prêtres d'une secte très-nombreuse veulent que les hommes qui leur sont soumis, ignorent même les livres saints, qui contiennent les régles qu'ils doivent suivre. Leur conduite est sans doute très-sage ; la lecture de la bible est la plus propre de toutes à

désabuser un chrétien de son respect pour la bible (71).

En un mot, en suivant à la rigueur les maximes du christianisme, nulle société politique ne pourroit subsister. Si l'on doutoit de cette assertion, que l'on écoute ce que disent les premiers docteurs de l'église, on verra que leur morale est totalement incompatible avec la conservation et la puissance d'un état. On verra que, selon Lactance, nul homme ne peut être soldat; que, selon S. Justin, nul homme ne peut

(71) Le pape S. Grégoire fit détruire, de son tems, un grand nombre de livres des payens. Dès le commencement du christianisme, nous voyons que S. Paul se fit apporter des livres, pour les faire brûler; méthode qui s'est toujours depuis pratiquée dans l'église. Les fondateurs du christianisme auroient dû défendre, sous peine de damnation, de jamais apprendre à lire. L'église Romaine a fait très-sagement d'ôter les livres saints des mains du vulgaire. Dès qu'on eut commencé à les lire, dans le seiziéme siécle, tout se remplit d'hérésies et de révoltes contre les prêtres. L'heureux tems pour l'église, où les moines seuls savoient lire et écrire, et où ils se faisoient des titres de possession! Si l'on doutoit de la haine ou du mépris des pères de l'église pour les sciences, on en trouvera les preuves dans les passages suivans. S. Jérôme dit: *Geometria, arithmetica, musica, habent in suâ scientiâ veritatem, sed non ex scientiâ illâ, scientia pietatis. Scientia*

être magistrat ; que, selon S. Chrisostôme, nul homme ne doit faire le commerce ; que, suivant un très-grand nombre, nul homme ne doit étudier. Enfin en joignant ces maximes à celles du Sauveur du monde, il en résultera qu'un chrétien qui, comme il le doit, tend à sa perfection, est le membre le plus inutile à son pays, à sa famille, à tous ceux qui l'entourent ; c'est un contemplateur oisif, qui ne pense qu'à l'autre vie, qui n'a rien de commun avec les intérêts de ce monde, et n'a rien de plus pressé que d'en sortir promptement (72).

Ecoutons Eusebe de Césarée, et voyons si le

pietatis est noscere scripturas, et intelligere prophetas, evangelia credere, prophetas non ignorare. Vide *Hier. Ep. ad Titum.* S. Ambroise dit : *Quid tàm absurdum quàm de astronomiâ et geometriâ tractare, et profunda aeris spatia metiri, relinquere causas salutis, errores quærere.* Vide *S. Ambr. de Officiis, lib. S.* Augustin dit : *Astrologia et geometria, et alia ejusmodi, ideò despectu sunt à nostris, quia nihil ad salutem pertinent.* Vide *S. August. de ordinis disciplinâ.* La géométrie, pour la justesse qu'elle donne à l'esprit, devroit être défendue dans tout état chrétien.

(72) Tertulien dit : *Nil nostra refert in hoc ævo, nisi de eo celeriter recedere.* Lactance fait voir, que l'idée de la fin prochaine du monde fut une des principales causes de la propagation du christianisme.

chrétien n'est pas un vrai fanatique, dont la société ne peut tirer aucun fruit. » Le genre de vie, dit-il, de l'église chrétienne surpasse notre nature présente et la vie commune des hommes; on n'y cherche, ni noces, ni enfans, ni richesses; enfin elle est totalement étrangère à la façon humaine de vivre; elle n'est livrée qu'à un amour immense des choses célestes. Ceux qui la suivent ainsi, presque détachés de la vie mortelle, et n'ayant que leurs corps sur la terre, sont tout en esprit dans le ciel, et l'habitent déjà comme des intelligences pures et célestes; elles méprisent la vie des autres hommes (73) ». Un homme, fortement persuadé des vérités du christianisme, ne peut, en effet, s'attacher à rien ici-bas; tout est pour lui une occasion de chûte; tout au moins le détourneroit de penser à son salut. Si les chrétiens, par bonheur, n'étoient inconséquens, et ne s'écartoient sans cesse de leurs spéculations sublimes, ne renonçoient à leur perfection fanatique, nulle société chrétienne ne pourroit subsister, et les nations, éclairées par l'évangile, rentreroient dans l'état sauvage. On ne verroit que des êtres farouches, pour qui le lien social seroit entièrement brisé, qui ne feroient que prier et gémir dans cette vallée de larmes, et qui s'oc-

(73) Voyez *Eusebe, démonst. evang. t. II. p. 29.*

cuperoient de se rendre eux-mêmes, et les autres, malheureux, afin de mériter le ciel.

Enfin, une religion, dont les maximes tendent à rendre les hommes intolérans, les souverains persécuteurs, les sujets, ou esclaves, ou rebelles; une religion, dont les dogmes obscurs sont des sujets éternels de disputes; une religion dont les principes découragent les hommes, et les détournent de songer à leurs vrais intérêts, une telle religion, dis-je, est destructive pour toute société.

CHAPITRE XV.

De l'église ou du sacerdoce des chrétiens.

Il y eut de tout tems des hommes qui surent mettre à profit les erreurs de la terre. Les prêtres de toutes les religions ont trouvé le moyen de fonder leur propre pouvoir, leurs richesses et leur grandeur, sur les craintes du vulgaire; mais nulle religion n'eut autant de raisons que le christianisme, pour asservir les peuples au sacerdoce. Les premiers prédicateurs de l'évangile, les apôtres, les premiers prêtres chrétiens, leur sont représentés comme des hommes tout divins, inspirés par l'esprit de Dieu, partageant sà toute-puissance. Si chacun de leurs successeurs ne jouit

pas des mêmes prérogatives, dans l'opinion de quelques chrétiens, le corps de leurs prêtres, ou l'église est continuellement illuminée par l'Esprit-Saint, qui ne l'abandonne jamais; elle jouit collectivement de l'infaillibilité, et par conséquent ses décisions deviennent aussi sacrées que celles de la divinité même, ou ne sont qu'une révélation perpétuée.

D'après ces notions si grandes, que le christianisme nous donne du sacerdoce, il doit, en vertu des droits qu'il tient de Jésus-Christ lui-même, commander aux nations, ne trouver aucun obstacle à ses volontés, faire plier les rois mêmes sous son autorité. Ne soyons donc point surpris du pouvoir immense que les prêtres chrétiens ont si long-tems exercé dans le monde; il dut être illimité, puisqu'il se fondoit sur l'autorité du tout-puissant; il dut être despotique, parce que les hommes ne sont point en droit de restreindre le pouvoir divin; il dut dégénérer en abus, parce que les prêtres, qui l'exercèrent, furent des hommes enivrés et corrompus par l'impunité.

Dans l'origine du christianisme, les apôtres, en vertu de la mission de J. C. prêchèrent l'évangile aux Juifs et aux Gentils; la nouveauté de leur doctrine leur attira, comme on a vu, des prosélytes dans le peuple; les nouveaux chrétiens, remplis de ferveur pour leurs nouvelles opinions,

formèrent dans chaque ville des congrégations particulières, qui furent gouvernées par des hommes établis par les apôtres ; ceux ci ayant reçu la foi de la première main, conservèrent toujours l'inspection sur différentes sociétés chrétiennes qu'ils avoient formées. Telle paroît être l'origine des *évêques* ou *inspecteurs*, qui, dans l'église, se sont perpétués jusqu'à nous ; origine dont se glorifient les princes des prêtres du christianisme moderne (74). Dans cette secte naissante, on sait que les associés mirent leurs biens en commun ; il paroît que ce fut un devoir qui s'exigeoit avec rigueur ; puisque, sur l'ordre de S. Pierre, des nouveaux chrétiens furent frappés de mort, pour avoir retenu quelque chose de leur propre bien. Les fonds résultans de cette communauté étoient à la disposition des apôtres, et après eux, des *inspecteurs*, ou *évêques* ou *prêtres*, qui les remplacèrent ; et comme il faut que le prêtre *vive de l'autel*, on peut croire que ces

(74) S. Jérôme désapprouve hautement la distinction des évêques et des prêtres, ou curés. Il prétend, que *prêtre* et *évêque*, suivant S Paul, sont la même chose, *avant*, dit-il, *que*, *par l'instigation de Satan*, *il y eût des distinctions dans la religion*. Aujourd'hui, les évêques, qui ne sont bons à rien, jouissent de gros revenus ; et un grand nombre de curés, qui travaillent, meurent de faim.

évêques se payerent, par leurs propres mains, de leurs instructions, et furent à portée de puiser dans le trésor public. Ceux qui tentèrent de nouvelles conquêtes spirituelles, furent obligés sans doute, de se contenter des contributions volontaires de ceux qu'ils convertissoient. Quoi qu'il en soit, les trésors amassés par la crédule piété des fidèles, devinrent l'objet de la cupidité des prêtres, et mirent la discorde entr'eux; chacun d'eux voulut gouverner, et disposer des deniers de la communauté : de là des brigues, des factions, que nous voyons commencer avec l'église de Dieu (75). Les prêtres furent toujours ceux qui revinrent les premiers de la ferveur religieuse; l'ambition et l'avarice durent bientôt les détromper des maximes désintéressées qu'ils enseignoient aux autres.

Tant que le christianisme demeura dans l'abjection, et fut persécuté, ses évêques et ses prêtres, en discorde, combattirent sourdement, et leurs querelles n'éclatèrent point au-dehors; mais lorsque Constantin voulut se fortifier des secours d'un parti devenu très-nombreux, et à qui son obscurité avoit permis de

(75) Il y avoit souvent du sang répandu aux élections des évêques. Prétextat disoit : *Qu'on me fasse évêque de Rome, et je me fais chrétien.*

s'étendre, tout changea de face dans l'église; les chefs des chrétiens, séduits par l'autorité, et devenus courtisans, se combattirent ouvertement : ils engagèrent les souverains dans leurs querelles; ils persécutèrent leurs rivaux; et peu-à-peu comblés d'honneurs et de richesses, on ne reconnut plus en eux les successeurs de ces pauvres apôtres ou *messagers*, que Jésus avoit envoyés pour prêcher sa doctrine; ils devinrent des princes, qui, soutenus par les armes de l'opinion, furent en état de faire la loi aux souverains eux-mêmes, et de mettre le monde en combustion.

Le pontificat, par une imprudence fâcheuse, avoit été, sous Constantin, séparé de l'Empire; les Empereurs eurent bientôt lieu de s'en repentir. En effet, l'évêque de Rome, de cette ville jadis maîtresse du monde, dont le seul nom étoit encore imposant pour les nations, sut profiter habilement des troubles de l'Empire, des invasions des barbares, de la foiblesse des Empereurs, trop éloignés pour veiller sur leur conduite. Ainsi, à force de menées et d'intrigues, le pontife Romain parvint à s'asseoir sur le trône des Césars. Ce fut pour lui que les Emile et les Scipions avoient combattu; il fut regardé, dans l'occident, comme le monarque de l'église, comme l'évêque universel, comme le vicaire de J. C. sur la terre,

enfin, comme l'organe infaillible de la divinité (76).

Si ces titres hautains furent rejettés dans l'orient, le pontife des Romains régna sans concurrent sur la plus grande partie du monde chrétien ; il fut un Dieu sur terre; par l'imbécillité des souverains, il devint l'arbitre de leurs destinées ; il fonda une *théocratie*, ou un gouvernement divin, dont il fut le chef; et les rois furent ses lieutenans. Il les détrôna, il souleva les peuples contr'eux, quand ils eurent l'audace de lui résister : en un mot, ses armes spirituelles, pendant une longue suite de siécles, furent plus fortes que les temporelles; il fut en possession de distribuer des couronnes,

(76) On sait que la prééminence des papes, toujours contestée par les patriarches d'Alexandrie, de Constantinople et de Jérusalem, est fondée sur une équivoque qui se trouve dans le Nouveau-Testament. Le Pape se prétend successeur de S. Pierre, à qui Jésus dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai mon église.* Mais les meilleurs critiques nient que S. Pierre ait jamais été à Rome. A l'égard de l'infaillibilité du Pape, quoique plusieurs chrétiens aient assez de force d'esprit pour le nier, en recueillant les voix, on verra que c'est une vérité incontestable dans l'esprit des Espagnols, des Italiens, des Portugais, des Allemands, des Flamands, et même de la plupart des Français. Bellarmin assure que le Pape est en droit de faire des injustices. *Jure potest contra jus decernere.*

il fut toujours obéi par les nations abruties; il divisa les princes, afin de regner sur eux, et son empire dureroit encore aujourd'hui, si le progrès des lumières, dont les Souverains paroissent si ennemis, ne les avoit peu-à-peu affranchis, ou si ces Souverains, inconséquens aux principes de leur religion, n'avoient pas plutôt écouté l'ambition, que leur devoir (77). En effet, si les ministres de l'église ont reçu leur pouvoir de Jésus-Christ lui-même, c'est se révolter contre lui, que de résister à ses représentans. Les Rois, comme sujets, ne peuvent sans crime se soustraire à l'autorité de Dieu; l'autorité spirituelle venant du Monarque céleste, doit l'emporter sur la temporelle, qui vient des hommes; un Prince vraiment chrétien doit être le serviteur de l'église, ou le premier esclave des prêtres.

Ne soyons donc point étonnés, si, dans les siécles d'ignorance, les prêtres furent plus forts que les rois, et furent toujours préférablement obéis par les peuples, plus attachés aux intérêts

(77) C'est l'ambition, et le desir d'usurper les possessions des autres, qui donnèrent aux papes un si grand ascendant en Europe. Les souverains, au lieu de se réunir contre lui, comme ils auroient dû le faire, ne cherchoient qu'à l'attirer dans leur parti, et à tirer de lui des titres, pour s'emparer des biens qui excitoient leurs desirs.

du

du ciel qu'à ceux de la terre (78). Chez des nations superstitieuses, la voix du très-haut et de ses interprètes doit être bien plus écoutée que celle du devoir, de la justice et de la raison. Un bon chrétien, soumis à l'église, doit être aveugle et déraisonnable, toutes les fois que l'église l'ordonne. Qui a droit de nous rendre absurdes, a le droit de nous commander des crimes.

D'un autre côté, des hommes, dont le pouvoir sur la terre vient de Dieu même, ne peuvent dépendre d'aucun pouvoir : ainsi l'indépendance du sacerdoce des chrétiens est fondée sur les principes de leur religion : aussi sut-il toujours s'en prévaloir. Il ne faut donc point s'étonner, si les prêtres du christianisme, enrichis et dotés par la générosité des rois et des peuples, méconnurent la vraie source de leur opulence et de leurs priviléges. Les hommes peuvent ôter ce que les hommes ont donné par surprise, ou par imprudence ; les nations, détrompées de leurs préjugés

(78) Il est évident que dans les tems d'ignorance, les chrétiens faisoient plus de cas de leurs prêtres que de leurs rois. En Angleterre, sous le gouvernement des Saxons, l'amende que l'on payoit, ou que la loi fixoit, pour le meurtre de l'archevèque de Cantorbéry, étoit plus forte que celle que l'on devoit payer pour la vie du monarque.

pourroient un jour réclamer contre des donations extorquées par la crainte, ou surprises par l'imposture. Les prêtres sentirent tous ces inconvéniens; ils prétendirent donc qu'ils ne tenoient que de Dieu seul ce que les hommes leur avoient accordé, et par un miracle surprenant, on les en crut sur leur parole (79).

Ainsi, les intérêts du sacerdoce furent séparés

(79) Les droits divins des prêtres, ou les immunités ecclésiastiques, datent de très-loin. Isis, qui étoit une déesse donna, aux prêtres d'Egypte un tiers de son royaume, pour les engager à rendre les honneurs divins à Osiris son époux, après sa mort. Voyez *Diod. de Sicile, lib. II. ch.* 1. Les prêtres Egyptiens ont toujours au moins joui des dixmes, et furent exempts de toutes les charges publiques. Moyse, qui étoit un Egyptien, et de la tribu de Lévi, ainsi que le Dieu des juifs, ne paroissent occupés que du soin de faire subsister les prêtres, à l'aide des sacrifices et des dixmes qu'ils leur assignent. Les prêtres chrétiens ont indubitablement succédé aux droits des prêtres juifs : d'où l'on voit que ce seroit un grand péché, que de ne point payer les dixmes à l'église, et que ce seroit un grand crime, que de vouloir les soumettre aux impositions ordinaires. *Dans la Genese, ch. 47. v. 26.* nous trouvons, *que la terre des prêtres ne payoït rien au Roi.* Selon *le Lévitique, ch. 27. v. 21. 28. les biens des prêtres ne pouvoient point se racheter.* Les prêtres des chrétiens, comme l'on voit, s'en sont tenus à la loi judaïque, relativement à leurs biens.

de ceux de la société ; des hommes, voués à Dieu, et choisis pour être ses ministres, ne furent point confondus avec des sujets prophanes ; les loix et les tribunaux civils n'eurent plus aucun pouvoir sur eux ; ils ne furent jugés que par des hommes de leur propre corps. Par-là, les plus grands excès demeurèrent souvent impunis ; leur personne, soumise à Dieu seul, fut inviolable et sacrée (80). Les souverains furent obligés de défendre leurs possessions, et de les protéger, sans qu'ils contribuassent aux charges publiques, ou du moins ils n'y contribuèrent qu'autant qu'il convint à leurs intérêts ; en un mot, ces hommes révérés furent impunément nuisibles et méchans, et ne vécurent dans les sociétés, que pour les dévorer, sous prétexte de les repaître d'instructions, et de prier pour elles.

(80) La cause des démêlés de Henri II, roi d'Angleterre, avec le saint archevêque de Cantorbéry (Thomas Becket) fut que le monarque voulut punir des ecclésiastiques, pour des assassinats et des crimes par eux commis. En dernier lieu, le roi de Portugal a été obligé de solliciter vainement la permission de faire juger des jésuites, accusés d'avoir trempé dans le crime de léze-majesté, commis sur sa personne. L'église ne souffre pas volontiers que l'on punisse ses ministres, c'est pour lors qu'elle *abhorre le sang* ; elle n'est pas si difficile, quand il s'agit de faire répandre celui des autres.

En effet, depuis dix-huit siécles, quel fruit les nations ont-elles retiré de leurs instructions? Ces hommes infaillibles ont-ils pu convenir entr'eux sur les points les plus essentiels d'une religion révélée par la divinité? Quelle étrange révélation, que celle qui a besoin de commentaires et d'interprétations continuels? Que penser de ces divines écritures, que chaque secte entend si diversement? Les peuples, nourris sans cesse de l'instruction de tant de pasteurs; les peuples, éclairés des lumières de l'évangile, ne sont, ni plus vertueux, ni plus instruits sur l'affaire la plus importante pour eux. On leur dit de se soumettre à l'église, et l'église n'est jamais d'accord avec elle-même; elle s'occupe, dans tous les siécles, à réformer, à expliquer, à détruire, à rétablir sa céleste doctrine; ses ministres créent au besoin de nouveaux dogmes, inconnus aux fondateurs de l'église. Chaque âge voit naître de nouveaux mystères, de nouvelles formules, de nouveaux articles de foi. Malgré les inspirations de l'esprit saint, le christianisme n'a jamais pu atteindre la clarté, la simplicité, la consistance, qui sont les preuves indubitables d'un bon systême. Ni les *conciles*, ni les *canons*, ni cette foule de *décrets* et de loix, qui forment le code de l'église, n'ont pu jusqu'ici fixer les objets de la croyance de l'église.

Si un payen sensé vouloit embrasser le christianisme, il seroit dès les premiers pas jeté dans la plus grande perplexité, à la vue des sectes multipliées, dont chacune prétend conduire le plus sûrement au salut, et se conformer le plus exactement à la parole de Dieu. Pour laquelle de ces sectes osera-t-il se déterminer, voyant qu'elles se regardent avec horreur, et que plusieurs d'entr'elles damnent impitoyablement toutes les autres; qu'au lieu de se tolérer, elles se tourmentent et se persécutent, et que celles qui en ont le pouvoir, font sentir à leurs rivales les cruautés les plus étudiées, et les fureurs les plus contraires au repos des sociétés? Car, ne nous y trompons point, le christianisme, peu content de violenter les hommes pour les soumettre extérieurement à son culte, a inventé l'art de tyranniser la pensée et de tourmenter les consciences; art inconnu à toutes les superstitions payennes. Le zéle des ministres de l'église ne se borne point à l'extérieur; ils fouillent jusques dans les replis du cœur; ils violent insolemment son sanctuaire impénétrable; ils justifient leurs sacriléges et leurs ingénieuses cruautés par le grand intérêt qu'ils prennent au salut des ames.

Tels sont les effets qui résultent nécessairement des principes d'une religion qui croit que l'erreur est un crime digne de la colère de son

Dieu. C'est en conséquence de ces idées que les prêtres, du consentement des souverains, sont chargés, dans certains pays, de maintenir la foi dans toute sa pureté. Juges dans leur propre cause, ils condamnent aux flammes ceux dont les opinions leur paroissent dangereuses (81); entourés de délateurs, ils épient les actions et les discours des citoyens, et sacrifient à leur sûreté tous ceux qui leur font ombrage. C'est sur ces maximes abominables que l'*inquisition* est fondée; elle veut trouver des coupables, c'est l'être déjà que de lui avoir donné des soupçons.

Voilà les principes d'un tribunal sanguinaire,

(81) Les tribunaux civils, quand ils sont justes, ont pour maxime de chercher tout ce qui peut tendre à la défense de l'accusé; le tribunal de l'inquisition prend exactement le contre-pied. Jamais on ne dit à l'accusé la cause de sa détention; jamais on ne lui confronte les témoins; s'il ignore son crime, il faut pourtant qu'il l'avoue. Voilà les maximes des prêtres chrétiens. Il est vrai que l'inquisition ne condamne personne à mourir; des prêtres ne peuvent verser du sang par eux-mêmes, cette fonction est réservée au *bras séculier*, et ces fourbes font mine d'intercéder pour le coupable, bien sûrs de n'être point écoutés. Que dis-je : ils feroient, sans doute, un beau bruit, si le magistrat alloit les prendre au mot. Conduite bien digne de ces hommes en qui l'intérêt étouffe l'humanité, la sincérité, la pudeur.

qui perpétue l'ignorance et l'engourdissement des peuples par-tout où la fausse politique des rois lui permet d'exercer ses fureurs. Dans des pays qui se croient plus éclairés et plus libres, nous voyons des évêques qui n'ont point de honte de faire signer des *formules* et des *professions de foi* à ceux qui dépendent d'eux, ils leur font des questions captieuses. Que dis-je? les femmes mêmes ne sont point exemptes de leurs recherches; un prélat veut savoir leur sentiment sur des subtilités inintelligibles pour ceux même qui les ont inventées.

Les disputes entre les prêtres du christianisme firent naître des animosités, des haines, des hérésies. Nous en voyons dès la naissance de l'église. Un systême fondé sur des merveilles, des fables, des oracles obscurs, doit être une source féconde de querelles. Au lieu de s'occuper des connoissances utiles, les théologiens ne s'occupèrent jamais que de leurs dogmes; au lieu d'étudier la vraie morale et de faire connoître aux peuples leurs vrais devoirs, ils cherchèrent à faire des adhérens. Les prêtres du christianisme amusèrent leur oisiveté par les spéculations inutiles d'une science barbare et énigmatique, qui, sous le nom de science de Dieu ou de *théologie*, s'attira les respects du vulgaire. Ce systême, d'une ignorance présomptueuse, opiniâtre et rai-

sonnée, semblable au Dieu des chrétiens, fut incompréhensible comme lui. Ainsi les disputes naquirent des disputes. Souvent des esprits profonds et dignes d'être regrettés, s'occupèrent paisiblement de subtilités puériles, de questions oiseuses, d'opinions arbitraires, qui, loin d'être utiles à la société, ne firent que la troubler. Les peuples entrèrent dans des querelles qu'ils n'entendirent jamais; les Princes prirent la défense de ceux des prêtres qu'ils voulurent favoriser; ils décidèrent à coup d'épée l'orthodoxie; et le parti qu'ils choisirent accabla tous les autres; car les souverains se croient toujours obligés de se mêler des disputes théologiques; ils ne voient pas qu'en s'en mêlant, ils leur donnent de l'importance et du poids, et toujours les prêtres chrétiens appelèrent des secours humains, pour soutenir des opinions dont pourtant ils croyoient que Dieu leur avoit garanti la durée. Les héros que nous trouvons dans les annales de l'église ne nous montrent que des fanatiques opiniâtres qui furent les victimes de leurs folles idées, ou des persécuteurs furieux, qui traitèrent leurs adversaires avec la plus grande inhumanité, ou des factieux qui troublèrent les nations. Le monde, du tems de nos pères, s'est dépeuplé pour défendre des extravagances qui font rire une postérité qui n'est pas moins insensée qu'eux.

Presque dans tous les siécles on se plaignit hautement des abus de l'église ; on parla de les réformer. Malgré cette prétendue réforme *dans le chef et les membres de l'église*, elle fut toujours corrompue. Des prêtres avides, turbulens, séditieux, firent gémir les nations sous le poids de leurs vices, et les princes furent trop foibles pour les ramener à la raison. Ce ne fut que les divisions et les querelles de ces tyrans, qui diminuèrent la pesanteur de leur joug pour les peuples et pour les souverains. L'empire du pontife romain, après avoir duré un grand nombre de siécles, fut enfin ébranlé par des enthousiastes irrités, par des sujets rébelles qui osèrent examiner les droits de ce despote redoutable. Plusieurs Princes, fatigués de leur esclavage et de leur pauvreté, embrassèrent des opinions qui les mirent à portée de s'emparer des dépouilles du clergé. Ainsi, l'unité de l'église fut déchirée, les sectes se multiplièrent, et chacune combattit pour défendre son systême.

Les fondateurs de cette nouvelle secte, que le pontife de Rome traite de *novateurs*, d'*hérétiques*, et d'impies, renoncèrent, à la vérité, à quelques-unes de leurs anciennes opinions ; mais, contens d'avoir fait quelques pas vers la raison, ils n'osèrent jamais secouer entièrement le joug de la superstition ; ils continuèrent à respecter les livres

saints des chrétiens ; ils les regardèrent comme les seuls guides des fidèles ; ils prétendirent y trouver les principes de leurs opinions ; enfin, ils mirent ces livres obscurs, où chacun peut trouver aisément tout ce qu'il veut, et où la divinité parle souvent un langage contradictoire, entre les mains de leurs sectateurs, qui, bientôt égarés dans ce labyrinthe tortueux, firent éclore de nouvelles sectes.

Ainsi, les chefs de sectes, les prétendus réformateurs de l'église, ne firent qu'entrevoir la vérité ou ne s'attachèrent qu'à des minuties ; ils continuèrent à respecter les oracles sacrés des chrétiens, à reconnoître leur Dieu cruel et bizarre ; ils admirent sa mythologie extravagante, ses dogmes opposés à la raison ; enfin, ils adoptèrent des mystères les plus incompréhensibles, en se rendant pourtant difficiles pour quelques autres (82). Ne soyons donc point surpris, si, malgré les réformes, le fanatisme, les disputes, les persécutions et les guerres, se firent sentir dans toute l'Europe ; les rêveries des novateurs ne firent que la plonger dans de nouvelles infortunes ; le sang

(82) De quel droit les protestans, qui admettent la trinité, l'incarnation, le baptême, &c. rejettent-ils le mystère de la transubtantiation ? Quand on fait tant que d'admettre une absurdité, pourquoi s'arrêter en chemin ?

coula de toutes parts, et les peuples ne furent ni plus raisonnables ni plus heureux. Les prêtres de toutes les sectes voulurent toujours dominer, et faire regarder leurs décisions comme infaillibles et sacrées : toujours ils persécutèrent quand ils en eurent le pouvoir ; toujours les nations se prêtèrent à leurs fureurs ; toujours les états furent ébranlés par leurs fatales opinions. L'intolérance et l'esprit de persécution sont de l'essence de toute secte qui aura le christianisme pour base ; un Dieu cruel, partial, qui s'irrite des opinions des hommes, ne peut s'accommoder d'une religion douce et humaine (83). Enfin, dans toute secte chrétienne, le prêtre exercera toujours un

(83) Calvin fit brûler Servet à Genève. Quoique les prêtres protestans laissent à leurs sectateurs le droit d'examiner, ils les punissent, quand le fruit de leur examen n'est pas le même que le leur. Les églises protestantes ne se vantent pas d'être infaillibles ; mais elles veulent qu'on suive leurs décisions, comme si elles l'étoient. C'est pour des querelles de religion, et faute de tolérance, que Charles Premier fut forcé de perdre la tête. Quoique les nations protestantes se vantent d'être tolérantes, la différence de religion en met beaucoup entre les citoyens : le calviniste, le luthérien, l'anglican, haïssent le papiste, et le méprisent, de même que celui-ci damne. Par-tout la secte dominante fait cruellement sentir sa supériorité aux autres.

pouvoir qui peut devenir funeste à l'état; il y formera des enthousiastes, des hommes mystiques, des fanatiques, qui exciteront des troubles toutes les fois qu'on leur fera entendre que la *cause de Dieu* le demande, que l'*église est en danger*, qu'il s'agit de combattre pour la *gloire* du très-haut.

Aussi voyons-nous dans les pays chrétiens, la puissance temporelle servilement soumise au sacerdoce, occupée à exécuter ses volontés, à exterminer ses ennemis, à maintenir ses droits, ses richesses, ses immunités. Dans presque toutes les nations soumises à l'évangile, les hommes les plus oisifs, les plus séditieux, les plus inutiles et les plus dangereux, sont les plus honorés et les mieux récompensés. La superstition du peuple lui fait croire qu'il n'en fait jamais assez pour les ministres de son Dieu. Ces sentimens sont les mêmes dans toutes les sectes (84). Par-tout les prêtres en imposent aux souverains, forcent la politique de plier sous la religion, et s'opposent aux institutions les plus avantageuses à l'état. Par-tout ils sont les instituteurs de la jeunesse, qu'ils remplissent, dès l'enfance, de leurs tristes préjugés.

Cependant, c'est sur-tout dans les contrées qui

(84) J'en excepte pourtant les *Quakers* ou *Trembleurs*, qui ont le bon esprit de ne vouloir point de prêtres dans leur secte.

sont restées soumises au Pontife romain, que le sacerdoce a toujours joui du plus haut dégré de richesse et de pouvoir. La crédulité leur soumit les rois eux-mêmes, ceux-ci ne furent que les exécuteurs de leurs volontés souvent cruelles; ils furent prêts à tirer le glaive toutes les fois que le prêtre l'ordonna (85). Les monarques de la secte romaine, plus aveugles que tous les autres, eurent dans les ministres de l'église une confiance imprudente, qui fut cause que presque toujours ils se prêtèrent à leurs vues intéressées. Cette secte effaça toutes les autres par ses fureurs intolérantes et ses persécutions attroces, Son humeur turbulente et cruelle la rendit justement odieuse aux nations moins déraisonnables, c'est-à-dire moins chrétiennes (86).

(85) *Ad nutum sacerdotis*, comme a dit le doux S. Bernard.

(86) Dieu rejette les tiédes; tout chrétien doit avoir du zèle, puisqu'il doit aimer tendrement son Dieu. Un roi très-chrétien doit tout exterminer, plutôt que de souffrir que ses sujets offensent son Dieu. Philippe II et Louis XIV furent des rois vraiment chrétiens. Les Anglois et les Hollandois sont des chrétiens tiédes et lâches, qui préfèrent la prospérité de l'état et du commerce aux intérêts de la religion. Dans le christianisme, tolérance, et indifférence pour la religion, sont devenus des synonimes. Comment peut-on embrasser

N'en soyons point étonnés, la religion romaine fut purement inventée pour rendre le sacerdoce tout-puissant; ses prêtres eurent le talent de s'identifier avec la divinité, leur cause fut toujours la sienne, leur gloire devint la gloire de Dieu, leurs décisions furent des oracles divins, leurs biens appartinrent au royaume du ciel; leur orgueil, leur avarice, leurs cruautés, furent légitimés par les intérêts de leur céleste maître: bien plus, dans cette secte le prêtre vit son souverain à ses pieds, lui faire un humble aveu de ses fautes, et lui demander d'être reconcilié avec son Dieu. Rarement vit-on le prêtre user de son ministère sacré pour le bonheur des peuples; il ne songea point à reprocher aux monarques l'abus injuste de leur pouvoir, les misères de leurs sujets, les pleurs des opprimés; trop timide ou trop bon courtisan pour faire tonner la vérité dans leurs oreilles, il ne leur parle point de ces vexations multipliées sous lesquelles les nations gémissent, de ces impôts onéreux qui les accablent, de ces guerres inutiles qui les détruisent, de ces invasions perpétuelles des droits du citoyen; ces objets n'intéressent point l'église, qui

le parti de la tolérance, dans une religion dont le fondateur a dit: *Qui n'est point avec moi, est contre moi.*

au moins seroit de quelque utilité, si elle employoit son pouvoir pour mettre un frein aux excès des tyrans superstitieux (87). Les terreurs de l'autre monde seroient des mensonges pardonnables si elles servoient à faire trembler les rois. Ce ne fut point là l'objet des ministres de la religion ; ils ne stipulèrent presque jamais les intérêts des peuples ; ils encensèrent la tyrannie : ils eurent de l'indulgence pour ses crimes réels ; ils lui fournirent des expiations aisées ; ils lui promirent le pardon du ciel, si elle entroit avec chaleur dans ses querelles. Ainsi, dans la religion romaine, le sacerdoce régna sur les rois ; il fut par conséquent assuré de régner sur les sujets. La superstition et le despotisme firent donc une alliance éternelle, et réunirent leurs efforts pour rendre les peuples esclaves et malheureux. Le prêtre subjugua les sujets par des terreurs religieuses, pour que le souverain pût les dévorer ; celui-ci, en récompense, accorda au prêtre la licence, l'opulence, la grandeur, et s'engagea à détruire tous ses ennemis (88).

(87) Le maréchal de D** disoit à Louis XIV : *Je conçois bien que votre majesté trouve un confesseur, qui, pour avoir du crédit, lui donne l'absolution ; mais je ne conçois pas comment le père le Tellier trouve quelqu'un pour l'absoudre lui-même.*

(88) Les nations catholiques sont les plus ignorantes

Que dirons-nous de ces docteurs que les chrétiens appellent *Casuistes*, de ces prétendus moralistes qui ont voulu mesurer jusqu'où la créature peut, sans risquer son salut, offenser son créateur ? Ces hommes profonds ont enrichi la morale chrétienne d'un ridicule tarif de péchés ; ils savent le dégré de colère que chaque péché excite dans la bile de l'Etre suprême. La vraie morale n'a qu'une mesure pour juger des fautes des hommes : les plus graves sont celles qui nuisent le plus à la société. La conduite qui fait tort à nous-mêmes, est imprudente et déraisonnable ; celle qui nuit aux autres est injuste et criminelle.

Tout, jusqu'à l'oisiveté même, est récompensé dans les prêtres du christianisme. De ridicules fondations font subsister dans l'aisance une foule de fainéans qui dévorent la société sans lui prêter aucun secours. Les peuples, déjà accablés par des impôts, sont encore tourmentés par ces sangsues qui leur font acheter chèrement des prières

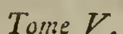
et les plus esclaves de l'Europe ; l'esclavage religieux entraîne l'esclavage politique. Les prêtres de l'église Romaine semblent faire aux souverains la même proposition que le diable fit à Jésus-Christ, lorsqu'il le tenta dans le désert. *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Nous te livrerons tous tes sujets pieds et poings liés, si tu veux te soumettre à nos fantaisies.

inutiles,

inutiles, qu'ils font négligemment; tandis que l'homme à talens, le savant industrieux, le militaire courageux, languissent dans l'indigence, ou n'ont que le nécessaire, des moines paresseux et des prêtres oisifs, jouissent d'une abondance honteuse pour les états qui la tolèrent (89).

En un mot, le christianisme rend les sociétés complices de tous les maux que leur font les ministres de la divinité; ni l'inutilité de leurs prières prouvée par l'expérience de tant de siécles, ni les effets sanglants de leurs funestes disputes, ni même leurs débordemens et leurs excès, n'ont encore pu détromper les nations de ces hommes divins, à l'existence desquels elles ont la simplicité de croire leur salut attaché.

(*89*) La satyre la plus forte, qui ait jamais été faite des prêtres du christianisme, est contenue dans *S. Matthieu*, *ch.* 23. Tout ce que le Christ y dit des scribes et des pharisiens, convient exactement à nos prêtres. Dans la parabole du samaritain, Jésus-Christ nous fait entendre que les prêtres sont de tous les hommes les moins humains. Il est rare, parmi nous, que les mendians s'adressent à un ecclésiastique.



CHAPITRE XVI *et dernier.*

CONCLUSION.

TOUT ce qui a été dit jusqu'ici, prouve de la façon la plus claire, que la religion chrétienne est contraire à la saine politique et au bien-être des nations. Elle ne peut être avantageuse que pour des princes dépourvus de lumières et de vertus, qui se croiront obligés de régner sur des esclaves, et qui, pour les dépouiller et les tyranniser impunément, se ligueront avec le sacerdoce, dont la fonction fut toujours de les tromper au nom du ciel. Mais ces princes imprudens doivent se souvenir que pour réussir dans leurs projets, ils ne peuvent se dispenser d'être eux-mêmes les esclaves des prêtres, qui tourneroient infailliblement contre eux leurs armes sacrées, s'ils leur manquoient de soumission, ou s'ils refusoient de servir leurs passions.

Nous avons vu plus haut, que la religion chrétienne, par ses vertus fanatiques, par ses perfections insensées, par son zéle, n'est pas moins nuisible à la saine morale, à la droite raison, au bonheur des individus, à l'union des familles. Il est aisé de sentir qu'un chrétien

qui se propose un Dieu lugubre et souffrant pour modéle, doit s'affliger sans cesse et se rendre malheureux. Si ce monde n'est qu'un passage, si cette vie n'est qu'un pélerinage, il seroit bien insensé de s'attacher à rien ici-bas. Si son Dieu est offensé soit par les actions, soit par les opinions de ses semblables, il doit, s'il en a le pouvoir, les en punir avec sévérité, sans cela il manqueroit de zéle et d'affection pour ce Dieu. Un bon chrétien doit, ou fuir le monde, ou s'y rendre incommode à lui-même et aux autres.

Ces réflexions peuvent suffire pour répondre à ceux qui prétendent que le christianisme est utile à la politique et à la morale, et que, sans la religion, l'homme ne peut avoir de vertus ni être un bon citoyen. L'inverse de cette proposition est sans doute bien plus vraie, et l'on peut assurer qu'un chrétien parfait, qui seroit conséquent aux principes de sa religion, qui voudroit imiter fidélement les hommes divins qu'elle lui propose comme des modeles, qui pratiqueroit des austérités, qui vivroit dans la solitude, qui porteroit leur enthousiasme, leur fanatisme, leur entêtement dans la société, un tel homme, dis-je, n'auroit aucunes vertus réelles, seroit ou un membre inutile à l'état, ou un citoyen incommode et dangereux (90).

(90) Nos prêtres ne cessent de criailler contre les

A en croire les partisans du christianisme, il sembleroit qu'il n'existe point de morale dans les pays où cette religion n'est point établie: cependant, un coup d'œil superficiel sur le monde, nous prouve qu'il y a des vertus par-tout: sans elles aucune société politique ne pourroit subsister. Chez les Chinois, les Indiens, les Mahométans, il existe, sans doute, de bons pères, de bons maris, des enfans dociles et reconnoissans, des sujets fideles à leurs princes; et les gens de bien y seroient, ainsi que parmi nous, plus nombreux s'ils étoient mieux gouvernés et si une sage politique, au lieu de leur faire enseigner dès l'enfance des religions insensées, leur donnoit des loix équitables, leur faisoit enseigner une morale pure et non dépravée par le fanatisme, les invitoit à bien faire, par des récompenses,

incrédules et les philosophes, qu'ils traitent de *sujets dangereux*. Cependant, si l'on ouvre l'histoire, on ne trouve jamais que des philosophes aient causé des révolutions dans les états; mais, en revanche, on ne voit aucune révolution, dans laquelle les gens d'église n'aient trempé. Le Dominicain, qui empoisonna l'empereur Henri VI dans une hostie, Jacques Clément, Ravaillac, n'étoient point des incrédules. Ce n'étoit point des philosophes, c'étoit des chrétiens fanatiques, qui mirent Charles Premier sur l'échaffaut. C'est le ministre Gomare, et non pas Spinosa, qui mit la Hollande en feu, &c. &c. &c.

et les détournoit du crime par des châtimens sensibles.

En effet, je le répéte, il semble que par-tout la religion n'ait été inventée que pour épargner aux Souverains le soin d'être justes, de faire de bonnes loix et de bien gouverner. La religion est l'art d'enivrer les hommes de l'enthousiasme pour les empêcher de s'occuper des maux dont ceux qui les gouvernent les accablent ici bas. A l'aide des puissances invisibles dont on les menaçe, on les force de souffrir en silence les misères dont ils sont affligés par les puissances visibles; on leur fait espérer que s'ils consentent à être malheureux en ce monde, ils seront plus heureux dans un autre.

C'est ainsi que la religion est devenue le plus grand ressort d'une politique injuste et lâche, qui a cru qu'il falloit tromper les hommes, pour les gouverner plus aisément. Loin des princes éclairés et vertueux des moyens si bas! Qu'ils apprennent leurs véritables intérêts; qu'ils sachent qu'ils sont liés à ceux de leurs sujets; qu'ils sachent qu'ils ne peuvent être eux-mêmes réellement puissans, s'ils ne sont pas servis par des citoyens courageux, actifs, industrieux et vertueux, attachés à la personne de leurs maîtres; que ces maîtres sachent enfin, que l'attachement de leurs sujets ne peut être fondé que sur le

bonheur qu'on leur procure. Si les Rois étoient pénétrés de ces importantes vérités, ils n'auroient besoin, ni de religion, ni de prêtres, pour gouverner les nations. Qu'ils soient justes, qu'ils soient équitables, qu'ils soient exacts à récompenser les talens et les vertus, et à décourager l'inutilité, les vices et le crime, et bientôt leurs états se rempliront de citoyens utiles, qui sentiront que leur propre intérêt les invite à servir la patrie, à la défendre, à chérir le Souverain, qui sera l'instrument de sa félicité ; ils n'auront besoin, ni de révélation, ni de mystères ni de paradis, ni d'enfer, pour remplir leurs devoirs.

La morale sera toujours vaine, si elle n'est appuyée par l'autorité suprême. C'est le Souverain qui doit être le souverain pontife de son peuple ; c'est à lui seul qu'il appartient d'enseigner la morale, d'inviter à la vertu, de forcer à la justice, de donner de bons exemples, de réprimer les abus et les vices. Il affoiblit sa puissance, dès qu'il permet qu'il s'éleve, dans ses états, une puissance, dont les intérêts sont divisés des siens, dont la morale n'a rien de commun avec celle qui est nécessaire à ses sujets, dont les principes sont directement contraires à ceux qui sont utiles à la société. C'est pour s'être reposés de l'éducation sur des prêtres enthousiastes et

fanatiques, que les princes chrétiens n'ont dans leurs états que des superstitieux, qui n'ont d'autre vertu qu'une foi aveugle, un zéle emporté, une soumission peu raisonnée à des cérémonies puériles, en un mot, des notions bizarres, qui n'influent point sur leur conduite, ou ne la rendent point meilleure.

En effet, malgré les heureuses influences qu'on attribue à la religion chrétienne, voyons-nous plus de vertus dans ceux qui la professent, que dans ceux qui l'ignorent? Les hommes rachetés par le sang d'un Dieu même, sont-ils plus justes, glus réglés, plus honnêtes que d'autres? Parmi ces chrétiens, si persuadés de leur religion, sans doute qu'on ne trouve point d'oppressions, de rapines, de fornications, d'adultères? Parmi ces courtisans pleins de foi, on ne voit, ni intrigues ni perfidies, ni calomnies? Parmi ces prêtres, qui annoncent aux autres des dogmes redoutables, des châtimens terribles, comment trouveroit-on des injustices, des vices, des noirceurs? Enfin, sont-ce des incrédules, ou *des esprits-forts*, que ces malheureux, que leurs excès font tous les jours conduire au supplice? Tous ces hommes sont des chrétiens, pour qui la religion n'est point un frein, qui violent sans cesse les devoirs les plus évidens de la morale, qui offensent sciemment un Dieu qu'ils savent avoir

irrité, et qui se flattent, à la mort, de pouvoir, par un repentir tardif, appaiser le ciel, qu'ils ont outragé pendant tout le cours de leur vie.

Nous ne nierons point cependant, que la religion chrétienne ne soit quelquefois un frein pour quelques ames timorées, qui n'ont point la fougue ni l'énergie malheureuse qui font commettre les grands crimes, ni l'endurcissement que l'habitude du vice fait contracter. Mais ces ames timides eussent été honnêtes, même sans religion; la crainte de se rendre odieux à leurs semblables, d'encourager le mépris, de perdre leur réputation, eussent également retenu des hommes de cette trempe. Ceux qui sont assez aveugles pour fouler aux pieds ces considérations, les mépriseront également, malgré toutes les menaces de la religion.

On ne peut pas nier non plus, que la crainte d'un Dieu, qui voit les pensées les plus secrettes des hommes, ne soit un frein pour bien des gens; mais ce frein ne peut rien sur les fortes passions, dont le propre est d'aveugler sur tous les objets nuisibles à la société. D'un autre côté, un homme habituellement honnête, n'a pas besoin d'être vu, pour bien faire; il craint d'être obligé de se mépriser lui-même, d'être forcé de se haïr,

d'éprouver des remords, sentimens affreux pour quiconque n'est pas endurci dans le crime. Que l'on ne nous dise point que, sans la crainte de Dieu, l'homme ne peut éprouver des remords. Tout homme, qui a reçu une éducation honnête, est forcé d'éprouver en lui-même un sentiment douloureux, mêlé de honte et de crainte, toutes les fois qu'il envisage les actions deshonorantes dont il a pu se souiller : il se juge souvent lui-même, avec plus de sévérité que ne feroient les autres ; il redoute les regards de ses semblables ; il voudroit se fuir lui-même, et c'est-là ce qui constitue le remords.

En un mot, la religion ne met aucun frein aux passions des hommes, que la raison, que l'éducation, que la saine morale ne puissent y mettre bien plus efficacement. Si les méchans étoient assurés d'être punis toutes les fois qu'il leur vient en pensée de commettre une action deshonnête, ils seroient forcés de s'en désister. Dans une société bien constituée, le mépris devroit toujours accompagner le vice, et les châtimens suivre le crime; l'éducation, guidée par les intérêts publics, devroit toujours apprendre aux hommes à s'estimer eux-mêmes, à redouter le mépris des autres, à craindre l'infamie plus que la mort. Mais cette morale ne peut être

du goût d'une religion qui dit de se mépriser, de se haïr, de fuir l'estime des autres, de ne chercher à plaire qu'à un Dieu dont la conduite est inexplicable.

Enfin, si la religion chrétienne est, comme on le prétend, un frein aux crimes cachés des hommes, si elle opère des effets salutaires sur quelques individus, ces avantages si rares, si foibles, si douteux, peuvent-ils être comparés aux maux visibles, assurés et immenses que cette religion a produit sur la terre? Quelques crimes obscurs prévenus, quelques conversions inutiles à la société, quelques repentirs stériles et tardifs, quelques futiles restitutions, peuvent-ils entrer dans la balance vis-à-vis des dissentions continuelles, des guerres sanglantes, des massacres affreux, des persécutions, des cruautés inouies, dont la religion chrétienne fut la cause et le prétexte depuis sa fondation? Contre une pensée secrette que cette religion fait étouffer, elle arme des nations entières pour leur destruction réciproque; elle porte l'incendie dans le cœur d'un million de fanatiques; elle met le trouble dans les familles et dans les états; elle arrose la terre de larmes et de sang. Que le bon sens décide après cela des avantages que procure aux chrétiens la *bonne nouvelle* que leur Dieu est venu leur annoncer.

Beaucoup de personnes honnêtes, et convaincues des maux que le christianisme fait aux hommes, ne laissent pas de le regarder comme un mal nécessaire, et que l'on ne pourroit, sans danger, chercher à déraciner. L'homme, nous disent-ils, est superstitieux, il lui faut des chimères; il s'irrite lorsqu'on veut les lui ôter. Mais je réponds que l'homme n'est superstitieux que parce dès l'enfance tout contribue à le rendre tel; il attend son bonheur de ses chimères parce que son gouvernement trop souvent lui refuse des réalités; il ne s'irritera jamais contre ses Souverains quand ils lui feront du bien, ceux-ci seront alors plus forts que les prêtres et que son Dieu.

En effet, c'est le Souverain seul qui peut ramener les peuples à la raison; il obtiendra leur confiance et leur amour, en leur faisant du bien; il les détrompera peu-à-peu de leurs chimères, s'il en est lui-même détrompé; il empêchera la superstition de nuire, en la méprisant, en ne se mêlant jamais de ses futiles querelles, en la divisant, en autorisant la tolérance des différentes sectes, qui se battront réciproquement, qui se démasqueront, qui se rendront mutuellement ridicules: enfin, la superstition tombera d'elle-même, si le prince, rendant aux

esprits la liberté, permet à la raison de combattre ses folies. La tolérance et la liberté de penser sont les véritables contre-poisons du fanatisme religieux; en les mettant en usage, un prince sera toujours le maître dans ses états; il ne partagera point sa puissance avec des prêtres séditieux, qui n'ont point de pouvoir contre un prince éclairé, ferme et vertueux. L'imposture est timide, les armes lui tombent des mains à l'aspect d'un monarque qui ose la mépriser, et qui est soutenu par l'amour de ses peuples et par la force de la vérité.

Si une politique criminelle et ignorante a presque par-tout fait usage de la religion pour asservir les peuples et les rendre malheureux, qu'une politique vertueuse et plus éclairée l'affoiblisse et l'anéantisse peu-à-peu, pour rendre les nations heureuses; si jusqu'ici l'éducation n'a servi qu'à former des enthousiastes et des fanatiques, qu'une éducation plus sensée forme de bons citoyens; si une morale, étayée par le merveilleux, et fondée sur l'avenir, n'a point été capable de mettre un frein aux passions des hommes, qu'une morale, établie sur les besoins réels et présens de l'espèce humaine, leur prouve que, dans une société bien constituée, le bonheur est toujours la récompense

de la vertu ; la honte, le mépris et les châtimens, sont la solde du vice et les compagnons du crime.

Ainsi, que les Souverains ne craignent point de voir leurs sujets détrompés d'une superstition qui les asservit eux-mêmes, et qui, depuis tant de siécles, s'oppose au bonheur de leurs états. Si l'erreur est un mal, qu'ils lui opposent la vérité ; si l'enthousiasme est nuisible, qu'ils le combattent avec les armes de la raison ; qu'ils reléguent en Asie une religion enfantée par l'imagination ardente des orientaux ; que notre Europe soit raisonnable, heureuse et libre, qu'on y voye régner les mœurs, l'activité, la grandeur d'ame, l'industrie, la sociabilité, le repos ; qu'à l'ombre des loix, le Souverain commande et le sujet obéisse ; que tous deux jouissent de la sûreté. N'est-il donc point permis à la raison d'espérer qu'elle reprendra quelque jour un pouvoir depuis si long-tems usurpé par l'erreur, l'illusion et le prestige ? Les nations ne renonceront-elles jamais à des espérances chimériques, pour songer à leurs véritables intérêts ? Ne secoueront elles jamais le joug de ces tyrans sacrés, qui seuls sont intéressés aux erreurs de la terre ? Non, gardons-nous de le croire ; la vérité doit à la fin triompher du men-

songe ; les princes et les peuples, fatigués de leur crédulité, recourront à elle; la raison brisera leurs chaînes; les fers de la superstition se rompront à sa voix souveraine, faite pour commander sans partage à des êtres intelligens. *Amen.*

AVANT-PROPOS.

L'HOMME est né pour la vérité, il la cherche quand elle lui manque, il l'estime et la chérit quand il croit l'avoir rencontrée. L'homme est si peu fait pour l'erreur, que toutes les fois qu'on a voulu l'y faire tomber, il a fallu le séduire et le tromper en lui présentant des phantômes auxquels on a donné tous les titres du vrai et toutes les apparences de la réalité. C'est enfin, parce que la vérité a toujours été chérie, toujours désirée du genre humain, qu'il n'a néanmoins dans presque tous les tems été nourri que de mensonges, parce qu'on n'a jamais cessé d'abuser de son heureux penchant et de son avidité naturelle pour la connoître et pour la posséder.

Si les hommes d'aujourd'hui, plus naturellement éclairés qu'ils n'ont jamais été, aiment et chérissent encore leurs préjugés et leurs folles opinions, c'est parce qu'ils les croient établis sur une longue suite de faits et d'événemens incontestables; c'est parce qu'ils s'imaginent que leurs chimères sont les véritables annales du monde, auxquelles, en effet, l'imposture a su les lier si étroitement et par des chaînes si longues et si étroites qu'elles paroissent également indestructibles les unes et les autres.

Ce ne sont donc point leurs préjugés et leurs opinions mêmes, que les hommes respectent et adorent; c'est l'apparence du vrai dont elles sont décorées, c'est le sceau de l'authenticité qu'on a su leur attacher. Que le vrai paroisse, j'ose être le garant de l'hommage qu'il recevra du genre humain.

Avec de semblables dispositions dans le cœur des hommes, on doit être étonné, sans doute, de voir qu'ils ont si peu profité de l'exemple de ces esprits heureux, de ces génies distingués que la nature a produit de siécle en siècle pour éclairer l'univers, pour remettre la raison dans ses droits et pour lui rendre son ressort.

On les a vu, ces génies, secouer avec intrépidité et à la face de toute la terre, le joug humiliant de l'erreur : néanmoins cette erreur subsiste et subsistera vraisemblablement encore longtems. Où est donc cet empire de la vérité, dira-t-on? Où est ce penchant vers elle que je me fais un si grand plaisir de voir dans tous les cœurs? Cet empire, ce penchant, ces mutuels attraits, ne seroient-ils ici que les illusions d'une ame qui prise trop le genre humain? Gardons-nous de nous arrêter sur un soupçon aussi abominable, sans doute. Loin de croire que l'homme puisse se plaire dans le mensonge, et qu'il soit incorrigible, ne faut-il pas plutôt penser que l'es-

prit

prit et le génie s'y sont mal pris pour réussir, et même qu'ils sont insuffisans quand ils sont seuls, pour la destruction des erreurs qui ont établi leur empire sur la terre?

Cet empire, tantôt séduisant, tantôt tyrannique, que l'on révère depuis tant de siécles, est fondé, comme nous venons de le dire, sur une longue succession de faits et d'événemens que l'on peut regarder comme les places fortes de l'erreur. Si nous considérons dans ce point de vue quelle conduite ont tenu l'esprit et le génie quand ils ont osé se soulever contre ce redoutable empire, nous verrons que les gens d'esprit n'ont jamais fait que la petite guerre, sans oser s'approcher des forts et des remparts qu'ils n'auroient point été capables de détruire. Nous verrons que les hommes de génie n'ont fait que des invasions hardies et éclatantes, à la vérité, mais sans succès continu, parce qu'ils ont dédaigné des siéges toujours pleins de lenteur, pour ne livrer que des batailles plus conformes à leur audace et à leur caractère. Il leur auroit fallu, pour des siéges de cette espéce, des munitions et des armes particulières : jamais ils n'en ont voulu d'autres que leurs forces naturelles et leur courage.

Pour cesser la comparaison, tous les faits sur lesquels les erreurs du monde entier sont fon-

dées, n'ont jamais été considérés par les gens d'esprit qu'avec mépris ou indifférence, ou bien ils ne les ont attaqués que par des satires et des plaisanteries, sans se donner la peine de les étudier et même de les connoître. Les hommes de génie ont été plus loin, il est vrai : leurs attaques ont été plus vives; les traits qu'ils ont lancés avec force contre l'ensemble total des erreurs, ont causé plus d'épouvante: mais comme ils n'ont pas non plus pris ces erreurs en détail, qu'ils n'ont jamais opposé des faits aux faits qu'elles nous opposent; voilà les causes de leur peu de succès, et de la constante durée des préjugés des mortels, dont on ne pourra voir le terme et la chute qu'autant qu'on les attaquera en détail, qu'autant qu'on en suivra la chaîne pied à pied, et qu'on les prendra corps à corps les uns après les autres.

Il est aisé de reconnoître à présent qu'il s'en faut de beaucoup que telle ait été la conduite même des plus grands hommes. Jamais l'incrédulité qu'ils ont témoigné sur tout ce qui captive le reste de la terre n'a été la suite d'une conviction motivée sur des faits et sur des preuves évidentes et palpables. Ce n'a jamais été que par la seule force de leur génie qu'ils ont moins vu que pressenti quels étoient les égaremens du monde. Ce n'est que d'après ces pressentimens,

dont les hommes de génie seuls sont capables, qu'ils ont hautement refusé à l'erreur l'hommage que la vérité seule peut obtenir de ces grands caractères. Aussi est-il arrivé delà que leur génie n'a servi que pour eux seuls. Si leurs exemples ont quelquefois ébranlé, ils n'ont pu rien détruire, parce qu'ils n'ont pu convaincre le genre humain qui demande des preuves, et non des pressentimens ou des raisonnemens métaphisiques.

Nous devons donc prévoir que tel grand que soit le penchant général vers la vérité, les préjugés établis subsisteront jusqu'à ce que le progrès des connoissances qui fera plus en un jour que l'esprit et le génie, présente au genre humain l'examen juridique de ses opinions et jusqu'à ce que l'homme puisse voir de ses propres yeux, par une sorte de géographie morale, quelle est sa véritable position à l'égard de la vérité. Soyons sûrs alors du parti qu'il choisira : semblable au voyageur qui reprend sa route après les ténébres qui l'ont égaré, il ne balancera jamais entre une erreur démontrée et la vérité enfin trouvée et reconnue.

J'ai cru ces premières réflexions nécessaires avant l'exposition des fables que je dois examiner dans cette dissertation. Elles présenteront des absurdités si grossières qui ont été et sont encore adorées, qu'il en auroit pu résulter, contre mon

dessein, quelques réflexions contraires à l'honneur du genre humain, si l'on n'eût été prévenu avec quelle bonne foi naturelle il s'est toujours conduit lorsqu'on lui a fait embrasser des erreurs ou lorsqu'on a voulu l'en dépouiller.

DISSERTATION

SUR

ELIE ET ENOCH.

Stupete Gentes.

PRÉLIMINAIRES.

ENTRE toutes les fables et les erreurs qui se sont répandues au sujet d'Elie depuis deux mille six cent ans environ, et sur Enoch depuis plus de cinq mille cinq cent ans, l'on a oublié de mettre en leur nombre l'idée où l'on a été, et où l'on est encore, que ces fables ou ces histoires sont propres et particulières aux Hébreux.

L'objet de cette dissertation sera de faire connoître que tout ce que le peuple superstitieux a débité au sujet de ces deux prophêtes, appartient aux erreurs communes à toutes les nations de la terre et aux âges du monde connus les plus reculés. Il ne suffira donc point pour en voir ou pour en comprendre l'origine, de considérer les fables chez les Hébreux seuls et en particulier, comme on s'est contenté de faire jus-

qu'à présent ; mais il sera nécessaire de rappeller en forme de préliminaire, les découvertes aussi simples que singulières qui viennent d'être faites sur tout ce qui concerne les opinions religieuses de l'antiquité et sur les sources communes des égaremens de l'univers. Elie n'occupe qu'un coin de ce nouveau tableau. Levons le voile pour un instant, et considérons-le tout entier.

Les désastres et les calamités dont le monde fut accablé lors de ces anciennes révolutions de la nature, dont mille monumens physiques sont les témoins indestructibles, avoient affecté, comme nous avons vu dans nos recherches sur le despotisme oriental, le genre humain si profondément, que, dégoûté de son existence et instruit de la fragilité de son séjour, il avoit tourné toutes ses vues religieuses du côté de l'autre vie, dont il se faisoit alors des peintures d'autant plus séduisantes et d'autant plus vives, que la vie d'ici bas étoit malheureuse et traversée.

Cette attente d'un avenir plus heureux étoit pour le genre humain, une ressource dans ses malheurs et une consolation très-puissante dans ses misères, parce que le désordre même qui régnoit dans toute la nature, en lui montrant sa dissolution prochaine, sembloit lui montrer en même tems la fin de ses peines et de ses

ennuis. Plus les calamités étoient grandes, plutôt l'homme espéroit en voir le terme : et les ruines de l'univers ébranlé étoient pour les mortels, aussi religieux alors que misérables, les annonces et les signes de cette paix, et de cette éternelle harmonie vers laquelle ils soupiroient sans cesse.

L'esquisse que nous avons déjà crayonné de toutes les religions du monde, nous a fait voir par le concert de tous les usages et de toutes les traditions des peuples, que c'est à ces tems déplorables que les dogmes de la vie future, de la descente du grand juge et du jugement dernier, ont dû le crédit où ils ont été de toute antiquité.

Ce même esquisse, envisagé d'âge en âge, nous a fait ensuite connoître toutes les corruptions étrangères que ces dogmes sacrés ont subi et toutes les formes bizarres qu'on leur a laissé prendre à mesure que le calme s'est trouvé rendu à la nature, à mesure que les hommes, moins misérables, sont devenus moins religieux, à mesure enfin, que la succession des siécles a éteint le souvenir du passé, a ruiné les monumens et a changé le sens des symboles historiques, civils et religieux, dont insensiblement on a perdu l'intelligence.

Enfin, nous avons vu que c'est de ces dogmes

si saints en eux-mêmes et qui pouvoient être si utiles au bonheur et à la tranquillité de toutes les sociétés de la terre, que sont néanmoins sorties des calamités politiques sans nombre, des fables dont on ne soupçonne pas encore toute la stupidité, et des cultes monstrueux par l'abus que fait l'ignorance de tous les symboles anciens qui les représentoient, et de tous les usages religieux qui y avoient rapport.

Pour en donner quelques exemples relatifs au sujet que nous avons choisi dans ce vaste tableau, comme dans les tems voisins des révolutions de la nature, tous les météores étoient les annonces de la fin du monde et de l'approche de la vie future, c'est de-là que, par une suite, les météores, les éclipses et les comètes, sont devenus des objets de superstition chez toutes les nations de la terre ; les unes s'affligeant alors dans la crainte de la fin du monde et du retour des ténébres anciennes, et les autres se réjouissant dans la perspective de la vie future. Plus généralement les météores et les phénomènes n'ayant plus conservé de rapport avec le destin du monde en général; chaque nation, chaque particulier même, n'y a plus vu que les signes prophétiques des événemens politiques de son pays ou de sa famille; de-là l'astrologie, et tous les peuples enfin, à la vue

de ces prétendus signes ont pratiqué des usages bizarres et singuliers, dont ils n'ont jamais pu nous déduire les raisons et les motifs, mais dont nous avons vu dans son lieu l'heureuse solution.

C'est du dogme de la future venue du grand juge que sont sorties mille idées chimériques et diversifiées à l'infini chez toutes les nations anciennes d'un être imaginaire, d'un conquérant, d'un prophête, d'un législateur qui viendroit un jour changer la face de la terre. Comme tantôt le soleil ou une étoile, tantôt un homme, un bœuf, ou un cheval avoient été primitivement les symboles représentatifs de ce grand juge futur; de-là les uns ont attendu un autre soleil, d'autres une étoile nouvelle, plusieurs un roi, un homme merveilleux; et quelques-uns, comme les Indiens du Mogol, un dieu sous la forme d'un cheval qui viendroit juger l'univers.

C'est dans ce dogme, si ridiculement personnifié, que s'étoit aussi formé cet être indéterminé qu'attendoient les Hébreux comme un conquérant qui soumettroit l'univers à la Judée, et qui feroit de leur Jérusalem la capitale du monde assujetti.

Les éclispses, les comètes, les phénomènes ayant été anciennement les annonces du juge-

ment dernier et de la descente du grand juge, tous les météores et les comètes sur-tout, conservoient le privilége d'être les signes de la ruine des empires, et les annonces de la mort ou de la naissance des rois, des conquérans et de toutes les têtes faites pour changer la face du monde. C'est de-là en particulier que les signes du ciel furent toujours regardés comme les avant-coureurs des personnages chimériques auxquels le dogme du grand juge avoit donné lieu. Aussi les Juifs eurent-ils grand soin d'aller demander à celui qui prétendoit être celui qu'ils attendoient, qu'il leur montrât des signes dans le soleil et dans la lune. C'étoit-là, en effet, le sceau authentique et antique de la venue du grand juge et de la fin du monde, que cette imbécile nation avoit confondue avec un conquérant, et avec la fin des empires de la terre. Ce qui ne prouve que trop leur fatale méprise, et celle du monde entier; ce sont ces allarmes sur la fin du monde, dont les premiers siécles de notre ère ont été stupidement les dupes et les victimes. Les erreurs sur les anciens dogmes furent inséparables, parce que les dogmes eux-mêmes étoient inséparables.

Comme le ciel avoit été l'embléme le plus universel du grand juge, et le lever de l'aurore l'image de sa future entrée triomphante, les

yeux ont toujours été fixés vers l'orient, et cet aspect du monde a été regardé comme le côté où le grand juge paroîtroit, et d'où viendroit un jour le renouvellement tant attendu, aussi bien que les signes qui doivent l'annoncer. Delà le crédit de l'aspect oriental dans la science des Aruspices, et de-là les temples, regardés comme les maisons futures du grand juge sur la terre, ont été tournés vers le côté par où l'on s'imaginoit qu'il viendroit un jour. Le motif de cette ancienne et universelle disposition de la porte de tous les temples, a tellement eu pour objet primitif d'offrir une entrée facile et directe au grand juge, que lorsque, par une autre erreur, les tems de l'arrivée de ce grand juge furent designés par des nombres mystérieux ou sabbathiques qui rendirent la folie des hommes périodique comme le cours des astres qu'elle consultoit; ces portes, ordinairement fermées, s'ouvroient solemnellement à l'entrée de ces périodes. Sans en rappeller les exemples que nous avons été chercher dans le culte des Grecs et des Romains, jettons seulement les yeux sur les Hébreux, qui, chaque premier jour de la semaine, chantoient, *attollite portas æternales, et introïbit rex gloriæ.* Rapprochons ensuite ce cantique des usages des nations payennes qu'ils n'ont jamais cessé d'avoir.

Jérémie leur reproche de garder dans leurs temples des chevaux et des chars dédiés au soleil, d'aller tous les matins à la porte orientale saluer cet astre et d'examiner avec inquiétude, comme tous les autres peuples, ce que le lever de l'aurore annonçoit d'heureux ou de malheureux.

Nous avons vu par l'étude particulière que nous avons fait de ces usages, que ces chevaux et ces chars consacrés au soleil n'ont été, aussi bien que les boucliers de Jérusalem et de Rome, que des équipages destinés au grand juge quand il arriveroit. Il est donc vrai que la disposition des temples, que les cantiques des Hébreux qu'ils ne comprenoient plus, et tous ces différens usages qui y ont rapport, avoient eu primitivement pour objet le grand juge, et son arrivée du côté de l'orient.

C'est ainsi que, par la suite des tems, nous avons été les témoins que c'étoit du côté de l'Europe, que les oracles Américains s'étoient attendus à des législateurs, comme les Romains autrefois craignoient de les voir arriver du côté de l'Asie, et comme nous voyons aussi les Asiatiques les chercher eux-mêmes au-delà de l'horison de leur pays, attente ridicule, sans doute, dont les termes placés aux extrêmités du cercle, nous font bien voir quelle est la raison

pour laquelle les Hébreux ont attendu et attendent encore.

Pour rendre ces préliminaires plus complets, et diminuer, s'il se peut, par cette préparation, la surprise que le développement des fables d'Elie et d'Enoch ne peut manquer de produire quand on ne connoît pas encore la veritable chaîne des égaremens de l'esprit humain, rappellerois-je aussi les abus sortis du dogme de la vie future? ces abus ont été ridicules chez les uns, cruels et sanguinaires chez le plus grand nombre.

L'Isis à la tête de vache, emblême de la paix et de l'abondance, en étoit primitivement l'innocent symbole, parce qu'on s'attendoit à jouir dans l'autre vie de la paix et de l'abondance qu'on ne trouvoit plus dans celle-ci. Cette figure allégorique étoit alors le viatique qu'on portoit aux moribonds qu'il falloit encourager dans le fatal passage. Mais, lorsque les instructions dont cette cérémonie étoit sans doute accompagnée, eurent été négligées, et qu'on eût substitué la vache même à l'Isis, insensiblement l'antique Troglodite et l'imbécile Indien se sont imaginé que les ames des justes passoient dans le corps de cet animal, et les gentils de l'Inde n'ont point aujourd'hui de plus grande consolation, au dernier moment de la

vie, que de tenir la queue d'une vache, et de se faire religieusement arroser de sa bouze ou de son urine pour rendre l'ame purifiée digne du séjour qu'elle doit habiter. Nous n'aurions qu'à rire d'une aussi plaisante imagination, s'il n'étoit pas arrivé un autre abus bien plus funeste au genre humain.

Comme les promesses de cette heureuse vie et de cet état de splendeur et de félicité qu'on faisoit envisager aux justes dans le regne futur, étoient inscrites et célébrées dans des prières, des hymnes et des recueils sacrés, ces hymnes et ces recueils, corrompus et devenus en partie inintelligibles, devinrent avec le tems, des recueils d'oracles et de prophéties qui ne furent plus que les voiles sacrés de l'ambition des nations, qui, en diverses régions et en divers tems, s'emparèrent des terres de leurs voisins à titre de terres promises par les Dieux. Chaque peuple s'appropriant les belles destinées promises aux justes, se regarda comme un peuple élu à qui la monarchie universelle étoit réservée par les oracles. Les malheureux Cananéens exterminés par Josué, n'en sont pas les seuls exemples. C'étoit par l'abus de ce dogme du régne des justes que les fanatiques Hébreux envahirent autrefois une partie de la Phénicie, et c'est d'après les anciens détails de la félicité et de l'a-

bondance de la vie future qu'ils n'ont cessé de nous faire des peintures romanesques sur les délices, la beauté, la richesse et la fertilité de leur misérable Judée.

C'étoit de même par principe de religion, et sur la foi des sybilles que les Romains marchèrent aussi avec une confiance intrépide à la conquête du monde entier. Selon eux, les dieux s'intéressoient puissamment à leur monarchie: c'étoient les dieux qui en conduisoient et qui en avoient prédit tous les succès. Nous avons vu dans le détail de cette partie de leur religion, que les livres sybillins n'étoient que des livres apocalyptiques, corrompus et très-anciens où il n'avoit été question que de la fin du monde, du jugement dernier, du grand-juge et de la vie future.

C'est enfin parce que les hymnes des Hébreux, que les chrétiens ont adoptés, sont des hymnes de la même espéce et de la même source que les hymnes des sybilles, *teste David cum Sybilla*, que la Rome nouvelle s'imagine y voir des promesses sur l'universalité de son régne (*) et de son étendue; titres fabuleux

(*) Le prétendu régne de l'église n'est que le régne des justes dans le ciel, que l'ignorance et l'ambition ont fait descendre sur la terre.

et chimériques qui dans tous les tems ont fait ruisseler le sang sur la terre. L'Amérique même, cette région si séparée de l'ancien monde, a été la victime de ce dernier dogme corrompu chez elle et dans les autres continens. Ce fut après une suite de fausses traditions que les Américains reçurent d'abord à bras ouverts des bourreaux qu'ils regardèrent dans les premiers momens de leur arrivée comme étant ces dieux enfans du soleil et du ciel, qui, selon les anciens oracles de leur pays, et selon leurs chansons religieuses, devoient un jour venir de l'orient: ils crurent les reconnoître à leur puissance et à leur foudre: mais ils ne les reconnurent que pour en être foudroyés. Cette triste et malheureuse contrée disoit, il n'y a pas trois cent ans, ce que Virgile chantoit il y a plus de dix-sept siécles, lorsque la folie du tems échauffoit son génie poétique.

Ultima Bumæi venit jam carminis ætas:
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et virgo (*) *redeunt Saturnia regna*
Jam nova progenies cælo demittitur alto.
(*Virg.*)

(*) Cette Vierge n'est autre chose que l'Isis ancienne à tête de vache dont la sculpture grecque avoit fait une vierge portant la corne d'abondance.

Les

Les Américains prirent réellement les Espagnols pour cette *nova progenies* de Virgile : toutes les anecdotes des découvertes successives faites en ce pays nous en ont pleinement convaincu après la recherche que nous en avons faite. Voilà pourquoi ce peuple infortuné baisa d'abord les pas des premiers Européens qui descendirent sur ses rivages. Si nos pères eussent été moins avides d'or que d'encens, il n'auroit tenu qu'à eux, vu la prévention de ces climats, d'en devenir les dieux, c'est-à-dire d'en faire la félicité. Quelle occasion perdue d'instruire des millions d'hommes, et d'en être bien reçu! elle ne se trouvera jamais si belle ; mais c'est assez de ces préliminaires : ils développent suffisamment le plan général des erreurs de l'univers. Entrons dans le détail particulier des erreurs des habitans de la Judée, et commençons par Elie.

É L I E.

Les saintes chroniques des Hébreux nous donnent l'époque de l'enlévement miraculeux du prophête Elie, sous les régnes d'Ochozias, roi de Jérusalem, et de Josaphat, roi de Juda, l'an 901, avant notre ère vulgaire. Depuis ce tems la nation juive attend son retour, et les

chrétiens, comme leurs évangiles et leurs pères nous l'apprennent, ont hérité de ce meme dogme. L'attente des Juifs est si constante, que dans les assemblées de parens et d'amis, en présence desquels ils font la circoncision de leurs enfans, ils ont l'usage encore aujourd'hui, de mettre dans la salle de la compagnie un siége distingué qu'on laisse vuide pour le prophête, s'il lui plaisoit de revenir. Tous les jours à la fin de chaque repas, ils demandent à Dieu son retour, aussi bien que l'arrivée de leur Messie.

Regarderons-nous ce dogme singulier de la future venue d'Elie, comme une suite de ces vieilles erreurs que les symboles personifiés du grand juge qu'on attendoit, avoient occasionnées chez toutes les nations de la terre? Le dogme de la fin du monde toujours adjoint et toujours uni à celui de l'attente d'Elie, comme il étoit uni autrefois à celui du grand juge, ne pourroit-il pas être un des premiers motifs de nos soupçons? » Je vous enverrai, dit Malachie, le prophéte Elie, avant que le grand » et le terrible jour du Seigneur arrive ». Les Juifs, en effet, ont toujours regardé sa venue comme l'annonce du grand sabbath d'Israël; et dans ce siécle fameux où la peur de la fin du monde commença à faire courir par la Judée, et ensuite dans tout l'empire Romain, des zélés

qui prêchoient la pénitence aux mortels et la révolution finale, les Juifs alors cherchoient leur Elie par-tout. Tantôt ils pensoient que c'étoit Jean, et tantôt que c'étoit Jésus, ainsi que nous l'apprennent ceux-mêmes qui ont fait les évangiles qui nous restent. Sur quoi nous devons remarquer qu'il est toujours arrivé, depuis ce tems-là, que toutes les fois que les peuples ont été frappés des mêmes terreurs, chaque fois aussi les peuples prévenus, ont été chercher un Elie, et qu'on a jamais alors manqué de fanatiques hardis, qui ont tenté d'en faire le rôle, en se conduisant d'après le plan de sa vie future qui, grace aux prophêtes, et à l'imagination des hommes, est écrite et toute faite d'avance, pour la commodité, sans doute, des chevaliers-errans du fanatisme.

Si nous rapprochons des époques communes, marquées pour la venue d'Elie, et pour la descente du grand-juge, la valeur intrinséque de ce nom Elie, qui signifie le Très-Haut (*), et qui désigne le Dieu feu, et le soleil étoit jadis son emblême, nous pourrons encore moins méconnoître dans le dogme des Juifs, l'erreur commune des nations, puisque les époques, comme

(*) Ilus, le Fort, Evech, le Dieu fort, Elion le soleil.

la valeur du nom, concourent à ne nous faire voir dans cet Elie qu'un soleil, qu'un grand juge, que cet être indéterminé qui doit venir au bout d'un certain période, et dont l'ancien symbole représentatif ayant été envisagé sous différentes faces, et sous différens noms, a donné lieu à l'invention ridicule de plusieurs personnes qui, par une semblable analyse, se réduiront ainsi à l'unité, ou pour mieux dire à rien.

Ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter sur le Messie, dont l'attente a toujours été liée à celle d'Elie, indépendamment du concours des époques capables de nous ouvrir les yeux à cet égard; il suffit, pour être convaincu que le dogme qui le concerne a la même origine, de se rappeller l'usage qu'ont encore les Juifs en certains pays, d'ouvrir leurs fenêtres, lors des tonnerres et des éclairs, dans l'idée où ils sont que, dans ce moment, le Messie, n'est pas éloigné. Stupide prévention qui, seule, seroit une preuve complette que ce Messie, que les chrétiens disent avoir vu, il y a plus de dix-sept siécles, et que les Juifs attendent néanmoins encore, n'est autre chose que le grand juge que toutes les nations croyoient être annoncé par les phénomènes et les météores.

Pour démasquer tout-à-fait le saint prophête Elie, pour avoir la solution de toutes les mer-

veilles de sa vie, et suivre jusqu'au bout l'analogie déja reconnue entre lui et le soleil, entre lui et le grand juge, il nous reste les légendes à examiner.

Le zèle d'Elie, dans l'écriture, est toujours comparé à un feu ardent, et sa parole brûlante à un flambeau qui éclaire. L'imagination des hommes l'a vu dans les airs au milieu d'un tourbillon, et dans un char enflammé, attelé de chevaux de feu; et cette écriture l'appelle le char et le conducteur d'Israël. (Rois, ch. 4. v. 2.).

Rien de plus analogue sans doute au soleil, au Phaëton, et à l'Appollon des Egyptiens et des Grecs; toutes les anciennes anecdotes de l'extinction du soleil, et des incendies arrivées sur la terre, ont servi à illustrer son histoire. Tous les météores et les phénomènes, soit des révolutions passées, soit des révolutions futures, ont été incorporés dans sa vie, comme ils avoient été incorporés dans les vies des dieux et des héros du paganisme. C'est Elie qui a fermé le ciel, en parlant au nom du Seigneur, et qui a fait régner la stérilité et la famine en se retirant vers l'orient. (Rois, ch. 3. v. 17). C'est Elie qui par trois fois a fait tomber le feu du ciel, pour dévorer les hommes, et qui a précipité les rois dans l'abyme (Eccl. 48). C'est

Elie qui a été le témoin sur le mont Sinaï des jugemens du Seigneur, et sur le mont Oreb, des arrêts de la vengeance, et de l'émotion de la terre en présence du grand juge. (Rois ch. 3. v. 19). C'est Elie qui, dans son enlevement, laissa tomber un manteau qui, peut-être, n'est autre chose que ce voile poëtique, symbole de la nuit, que le soleil caché étendit autrefois sur l'univers, pour le plonger dans d'affreuses ténébres par son absence. C'est encore Elie que les Rabbins, aïnsi que Tertulien, les Orientaux et autres, font, depuis sa disparition, demeurer sous la Zône Torride, ce domaine du soleil dans une sphère inabordable aux hommes, où ce grand prophéte s'occupe à contempler les actions humaines, et à écrire jour par jour tout ce qui se fait de bien et de mal dans notre région sublunaire. Enfin, c'est ce personnage fabuleux, puisqu'il faut nécessairement en convenir, qui, dans la bible, comme dans le ciel, occupe une place distinguée, et qui y reçoit des éloges qui l'élevent au-dessus des plus grands prophêtes.

Avec tant de fables et d'impostures on pourroit croire cependant que l'écriture n'a pas eu un ferme dessein de nous tromper; car toute sublime et toute morale que soit l'épisode d'Elie dans les saintes chroniques, on a négligé,

en l'y insérant, beaucoup de précautions qui communément ont été usitées pour donner le change sur ces sources primitives, d'où toutes les anecdotes sans nombre que l'on y voit, ont été tirées. La fable d'Elie paroît mal liée et fort mal cousue au fil de toute cette pieuse histoire. L'écriture ne nous donne point sa généalogie; elle ne nous nomme ni son père ni sa mère, elle ne fait jamais mention de son âge, comme il est de style pour tant d'autres personnages qui ne le valent pas; et encore moins nous parle-t-elle de sa postérité. Elie, dans la bible, est un homme isolé qui tombe des nues au troisiéme livre des rois, et qui y retourne au quatriéme.

Il ne seroit pas équitable néanmoins de dissimuler que cette écriture donne une patrie à son héros, qu'elle appelle Elie de Thesbes, ou le Thesbite habitant de Galaad, et que quelques traditions fugitives et rabbiniques lui donnent pour père un nommé *Sabbaca*, et indiquent cette contrée de Galaad dans la tribut de Gad. Cette apparence de bonne-foi ne doit cependant pas nous séduire dans un sujet sur-tout où la fable et le mensonge se sont jusqu'ici tellement manifestés, qu'il est naturel de soupçonner que, jusqu'à ces termes géographiques, tout ce qui peut le concerner, ne doit nous cacher qu'er-

reurs et absurdités. C'est ce qui va être facile à prouver. La valeur même de ces noms nous apprendra qu'ils ne sont devenus géographiques que par l'allusion qui s'est trouvée entre les anciennes épithétes de l'Elie symbolique et certains lieux de la Palestine, et nous fera voir en même tems que c'est cette ressemblance qui a déterminé le père, la patrie, la province et les différens voyages qu'on a mis sur le compte de notre prophête.

L'objet et l'usage de l'ancien symbole d'un grand juge devoit être d'instruire les hommes des révolutions passées, des révolutions à venir et des grands changemens que ce grand juge feroit un jour : c'étoit là le moyen employé autrefois pour rendre les hommes sociables et religieux ; et ces sortes d'instructions se donnent ordinairement aux peuples à tous les renouvellemens de périodes, soit de semaines, de mois, de saisons, d'années ou de siécles. Ce symbole devoit être appellé le symbole des changemens, des novations, des mutations, le symbole des retours et des périodes, et enfin le symbole des révolutions. Or, le nom de Thesbes, cette ville qu'on donne pour le séjour ou pour la patrie d'Elie, a pour racines les verbes *Schab* ou *Schabah*, qui signifient *revenir*, *rétablir*, *ramener*, *convertir*. *Teschbah*, qui dérive de ces

mêmes verbes, comme notre *Thesbes* signifie aussi *révolutions*, *retour*. *Elie le Thesbite*, ne désigne donc autre chose qu'un *Elie périodique*. Le nom de *Sabbaca* que les rabbins, d'après d'anciennes traditions, donnent à son père, doivent encore avoir ces mêmes verbes pour racines, d'autant plus que ce nom est analogue ou plutôt qu'il est le même que *Schabah*, nom du mot hébreu, que les Européens ont nommé *Janvier*, *le mois du renouvellement*, parce que Janus étoit autrefois en Europe le symbole des périodes, et que c'est dans ce mois que le soleil, après le solstice d'hyver, renouvelle sa course annuelle. Elie le périodique étoit ainsi le fils d'un autre période, parce que la succession des tems a dû être nécessairement regardée comme une succession généalogique, lorsque les symboles chroniques ont été personnifiés.

Il en est de même de Galaad de la tribu de Gad, soit que Galaad sorte par corruption de *Galgal* ou *Galal*, qui indique l'action d'une sphère ou d'une roue qui tourne, soit que Galaad provienne de *Galalhab*, *circulation des tems*, *du siécle*, ou soit encore que Galaad de Gad ait pour origine le mot composé Gal-Gad, qui signifie *révolution fortunée*.

Pour confirmer enfin la justesse de toutes ces

diverses interprétations, et donner le dernier coup pour faire rentrer cet Elie, sa géographie et tout son parentage dans le néant d'où ils sont sortis, il faut encore faire attention que l'écriture nous dit que son Elie venoit de Galgala lorsqu'il fut enlevé (Rois ch. 4, v. 2). *Galgala* est encore notre mot périodique et révolution.

Ainsi, cette chaîne singulière d'expressions chroniques, constate de la façon du monde la plus authentique, que cette géographie n'est qu'une chimère et qu'Elie n'a été qu'un de ces symboles astronomiques que l'on montroit aux peuples à la fin des années et des siécles, et qu'on retiroit enfin après leur avoir donné à ce sujet les diverses instructions que la police civile et religieuse avoit mises en usage pour le bien des sociétés.

Cet étrange abus qu'ont fait les Hébreux d'une langue qui jusqu'ici a été regardée comme leur langue familière et originelle, fait si visiblement voir combien ils étoient étrangers à son égard, qu'on a tout lieu de croire que le fond de cette langue ne leur a point appartenu. Originaires d'au-delà de l'Euphrate, les Hébreux, en s'emparant d'une partie de la Phénicie ont vraisemblablement usurpé en même tems la langue phénicienne, et du mélange qui en

est résulté, a sans doute été formé l'Hébreu qu'ils ont parlé jusqu'au tems de leur captivité de Babylone. Le long séjour qu'ils ont fait dans cette contrée a produit encore dans leur langage de plus grandes altérations; ensorte que l'Hébreu n'a plus été qu'un mélange bizarre et confus de phénicien, de syrien, de chaldéen, d'arabe et d'autres langues voisines dont toutes les racines se sont confondues.

Tel est, je pense, le véritable portrait que l'on doit se former de cette langue sainte, dont on a une si haute estime. Ce n'est qu'un misérable jargon, qu'un monstre formé de plusieurs pères, dont les régles grammaticales ne peuvent remonter au-delà du quatriéme siécle avant notre ère: aussi ces régles ont-elles été la plupart du tems insuffisantes pour découvrir les véritables racines: aussi est-il arrivé que lorsqu'on les a cherchées suivant les principes nouveaux, l'on n'est parvenu qu'à des étymologies triviales qu'on a ordinairement tourné d'un côté dévot et mystique.

La bible contient elle-même un million de faits appliqués à tous ses différens acteurs qui n'ont d'autres fondemens que les fausses étymologies et les fausses idées qu'on s'étoit faites de leur nom.

Cette fatale découverte se développera de plus

en plus, à mesure que l'on portera le flambeau d'une critique éclairée et impartiale sur tous les livres des Hébreux. Les tems écoulés depuis leur création jusqu'au jour de leur captivité en produiront un jour, aux yeux de la postérité indignée, des exemples sans nombre qui feront enfin rougir les nations de leur longue crédulité.

Comme nous ne sommes point encore parvenus à ce dégré de connoissance qui familiarisera par la suite avec des erreurs si singulières, et en fera connoître tout le vrai et toute la possibilité; nous croyons devoir en donner aussi ici un exemple du même genre, et précisément sur un sujet semblable. Cet exemple servira à justifier un peu les Hébreux, en montrant qu'ils n'ont pas été les seuls qui se soient repus de chimères et de mensonges.

Tirons cet exemple d'un peuple, de la bonne foi duquel on n'a cependant point douté jusqu'ici, c'est-à-dire du peuple Romain; considérons l'origine historique qu'il a donnée aux jeux séculaires : jeux périodiques et célébres de siécle en siécle avec le plus grand éclat.

Valerius Volusius, habitant de la Tarentèse, se voyant, disent leurs historiens, sur le point de perdre trois enfans qu'il chérissoit, par les ravages d'une peste considérable, sacrifia sur trois autels à Pluton, Cérès et Proserpine, fit

vœu d'établir une fête de reconnoissance qui se célébroit tous les cent ans, et ses trois enfans furent guéris.

C'est à cette cérémonie et à cet événement étranger à la nation que Rome rapportoit la célébration de ses jeux séculaires; motif obscur et qui ne répondoit point à la célébrité et à la solemnité de ces fêtes rares et fameuses qui attiroient dans la capitale de l'empire, au renouvellement des siécles, un concours innombrable de tous les peuples d'Italie qui y étoient invités, et de toutes les nations que la curiosité et la dévotion y faisoient accourir.

On doit donc sentir, que pour l'intelligence des vrais motifs de ces jeux séculaires, il ne faut faire aucun fond sur le vœu et sur l'histoire de Volusius; mais qu'il faut, s'il est possible, remonter à des sources plus générales, plus éclairées, plus élevées, et réellement dignes de la grandeur de cette solemnité périodique.

Pour y parvenir, revenons encore aux impressions qu'avoient fait sur les hommes les anciens malheurs du monde, aux commémorations qui avoient été établies pour en perpétuer la mémoire, et aux dogmes sacrés auxquels ils avoient donné lieu; ce sont-là les seuls principes capables d'expliquer tous les mystères des

religions antiques. C'est ici en particulier le dogme de la proximité de la fin du monde, à la fin des périodes, que nous devons regarder comme le motif secret de la religion des Romains en cette occasion: je dis motif secret, parce qu'ils l'ignoroient eux-mêmes, et qu'ils n'en avoient plus d'autre que l'usage et une superstition héréditaire. Ce peuple fameux différoit en cela des Mexicains, qui, jusqu'à l'arrivée des Européens, célébroient des jeux séculaires aussi solemnels que ceux des Romains, assez semblables aux usages des jubilés des Hébreux; mais dont ils savoient encore que l'objet et le motif étoient la peur de la fin du monde à la fin du siécle, et la joie aussi bien que la reconnoissance envers les dieux, sur sa durée prolongée par un siécle nouveau.

Nous devons donc légitimement soupçonner que le même motif avoit lieu chez les anciens peuples d'Italie. Comme tous les autres peuples de l'Orient et de l'Occident, ils attendoient autrefois la fin du monde, lorsque chaque siécle étoit sur le point d'expirer : mais la continuité de la marche de l'univers affermi, les instruisant dès la première aurore du siécle nouveau, que les dieux leur accordoient un nouveau période, un nouvel âge, ils célébroient cet heureux événement, comme faisoient les Mexicains et il n'y

a pas trois cent ans, par des fêtes de reconnoissance et de divertissement qui succédoient aux allarmes et à la pénitence.

Le sujet de cette solemnité étant ainsi développé, si nous voulons actuellement savoir comment tout l'honneur a pû en revenir chez les Romains à leur Valerius Volusius, il faut remarquer que ces fêtes primitives ont dû être appellées les fêtes, ou les jeux de l'heureux retour, de l'heureuse révolution, et en langu Italienne les *jeux Volusiens* du verbe *Volvere*, tourner, retourner; duquel mot, Volusiens, il est aisé de voir qu'on a fait insensiblement un Monsieur Volusius. Il en est de même de son sur-nom Valerius; il est sorti de l'épithete naturelle de l'affaire, c'est-à-dire, de *Valere*, se bien porter, être heureux, être affermi. C'est où nous en voulons venir, et voilà chez les Romains la révolution fortunée personifiée en Valerius Volusius, comme nous avons vû cidevant qu'elle a été changée chez les Hébreux en ville et en province, dont on a fait la patri et le domicile d'un Elie aussi fabuleux que le fondateur de la fète romaine.

Je ne suivrai pas plus loin la fable de Volusius et de ses trois enfans, ni les cérémonies des jeux séculaires, qui, s'ils étoient rapprochés et conciliés avec le poëme séculaire d'Horace,

confirmeroient toujours les solutions que je donne à tous ces problêmes mystiques et mythologiques : j'avertirai seulement, pour que l'histoire d'Elie puisse un jour être parfaitement connue dans toutes ses parties, qu'il faudra confronter cette peste de la Tarentèse, ces trois enfans, ces trois autels, les commémorations que les Romains faisoient aux jeux séculaires, des anciennes stérilités, et anciens désordres de la nature, avec l'histoire de la veuve de *Sarepta*, avec les anecdotes de la famine de son pays, avec la multiplication de son huile, et enfin sur la résurrection de son fils, en faveur duquel Elie se racourcit et se rapetissa par trois fois. Il me semble voir le Janus Romain, tantôt jeune, tantôt vieux, parce que les périodes ne touchent pas plutôt à leur vieillesse, qu'ils se renouvellent et se rajeunissent.

Après avoir vû nos anciens dogmes habillés à la romaine et à l'hébraïque, considérons actuellement notre Elie sous la robe d'un Musulman. Il importe de le suivre dans tous ses déguisemens, et ce n'est qu'en confrontant toutes les formes qu'ont pris les dogmes primitifs, que nous pourrons parvenir au trône de la vérité, où l'erreur assise depuis quatre ou cinq mille ans, est appuyée sur les annales du monde,

monde, et adorée de tous les peuples de la terre, sans exception.

Les sectateurs de Mahomet sont divisés, comme tout le monde le sait, en deux principales sectes. Les Turcs suivent celle d'Omar, et les Persans suivent celle d'Aly : ce dernier étoit gendre et cousin de Mahomet; ils étoient l'un et l'autre vers l'an 625, de notre Ere, dans tout l'éclat de leur gloire et de leur puissance. C'est sur cet Aly, en particulier, que les Persans ont accumulé fables sur fables, et qu'ils ont des volumes de miracles, et des recueils de merveilles inouies. Il étoit, si on les écoute, d'une incomparable beauté. C'est pour ne point affoiblir l'idée qu'ils ont de la splendeur de son visage, que jamais leurs peintres ne le représentent autrement que derriere un voile, parce qu'ils ne pourroient réussir à peindre cet éclat dont les hommes n'avoient pû de son vivant soutenir la présence. Leur vénération pour ce prophête approche même de l'adoration. Aly, disent leurs théologiens, étoit quelque chose de plus qu'humain; il n'étoit pas dieu; mais non loin d'être dieu.

En rapprochant ces idées sublimes et éclatantes qui nous préviennent déjà sur l'astre qui éclaire l'univers, le nom d'Aly, si relatif à celui d'Elie, et qui, chez les Persans, désigne

même le très-haut, nous reconnoîtrons aisément la même fable; et nous serons moins surpris si les Persans, ayant sur Aly les mêmes idées que les Hébreux ont sur Elie, ce prophête est de même attendu sur la fin des tems, pour triompher de tous les ennemis de sa religion et des siens. D'après de telles similitudes, nous ne pouvons douter qu'Aly ne soit de même un symbole solaire, un embléme du grand-Juge personifié, et s'il falloit encore ajouter quelques traits à ceux qui précèdent, je rappellerai le glaive à deux pointes dont l'Elie Persan est toujours armé, et les particularités de ses chroniques qui ont placé sa naissance un vendredi, ce jour sabbatique et périodique des Musulmans, et qui ont fixé sa proclamation à la succession de Mahomet à l'équinoxe du printems: dates fabuleuses qui n'ont de rapport avec Aly, qu'en sa qualité secrette de symbole solaire, d'annonce civile des périodes, et d'âge du grand-juge.

Cet effrayant récit, qui semble culbuter et confondre tout ce que l'histoire croit avoir de plus certain, et faire rentrer dans le néant un personnage dont il est difficile de mettre l'existence en doute, me fait prévenir ici l'objection naturelle qu'on doit me faire. Est-ce qu'Aly n'a point vécu? Est-ce qu'il n'y a point eu réellement un Aly chez les Musulmans, chez les

Persans en particulier et dans notre septiéme siécle? Il y a eu un Aly, sans doute, dans notre septiéme siécle, et chez les Persans qui en ont fait un de leurs grands prophêtes. Ce n'est point du tout quant à son existence, à son nom et à sa famille un être fabuleux. La vie d'Aly étoit imprimée dans l'esprit des peuples de l'Asie plusieurs milliers de siécles avant sa naissance; et lorsque l'esprit de ces peuples a été frappé par certaines circonstances, certains événemens et certains hommes; alors ils ont vû en sa faveur tout ce qu'ils croyoient que l'on devoit voir. Telle est la source de l'histoire d'Aly. Il en a été de même de tous les héros de la plus grande antiquité. Ceux qui ont composé leurs vies avoient l'esprit prévenu par des fables encore plus antiques qu'eux, et qu'ils ont adaptées à la vie des grands hommes; et leur imagination gâtée par des chimères, leur a fait écrire, comme réellement arrivé, tout ce qu'ils pensoient devoir être nécessairement arrivé. Voilà l'unique raison pour laquelle les vies de tous les anciens législateurs, rois, héros ou conquérans se ressemblent toutes. Le même fond de fables, d'erreurs et de préventions a fourni toutes les formules et les élémens de leurs histoires. Les vies d'Osiris, d'Adonis, de Bacchus, de Moïse, de Zoroastre, d'Abraham, d'Appollon, de Da-

vid, de Numa, de Romulus, &c. toutes tracées en différens siécles, à la vérité, ont été brodées néaumoins sur le même canevas. Et comme je l'ai dit et démontré ailleurs, tous les grands hommes de l'antiquité Egyptienne, Chinoise, Hébraïque, Grecque, Romaine &c. ont été jettés dans un moule commun, qui doit son origine à l'abus des anciens dogmes et des symboles commémoratifs, dont l'usage, comme l'abus qu'on en a fait, m'a paru avoir été universel, et avoir eu lieu par toute la terre, dans des tems ignorés qui ont précédé tous les tems connus.

C'est-là tout ce que je peux dire à l'occasion d'Aly de plus consolant pour la sûreté de l'histoire. Je sens bien qu'on est aussi peu avancé d'avoir la vie fabuleuse d'un homme véritable, que le roman d'un être de pure imagination : mais pour nous dédommager, nous aurons le fruit important que l'on doit tirer de cette triste découverte; c'est d'apprendre aux hommes à voir et à penser par eux-mêmes à l'avenir.

Pour rentrer dans notre sujet, amenons présentement sur la scène un compagnon que les Persans donnent à Aly dans son futur retour : son histoire servira de prélude à celle d'Enoch qui, chez les Hébreux, est le futur compagnon

d'Elie. Le second prophête Persan est encore un des douze successeurs de Mahomet, et il seroit aussi difficile d'annihiler son existence, que celle d'Aly, son confrère ; mais il n'en est pas de même des événemens de sa vie merveilleuse. Sans nous y arrêter, il suffit d'être instruit que ce héros Mahométan, poursuivi par ses ennemis, disparut un jour, fut enlevé par miracle, et placé dans une haute région d'où il doit revenir à la fin des tems, pour punir ceux qui l'ont offensé, et pour en prendre une éclatante vengeance : en conséquence d'un dogme qui lui accorde une telle vertu et un tel pouvoir, il est surnommé le maître des tems (Chardin, t. 10), nom par lequel l'Etre suprême, seul maître de la durée du monde, est déjà désigné, aussi bien que le soleil qui est la mesure des tems et des périodes. C'est en l'honneur de ce prophête futur, que les Musulmans ont établi à Hispahan, en Arabie, et autres lieux de l'Asie, des palais meublés, et des écuries garnies de chevaux. C'est en sa faveur que les dévots ne manquent guères de léguer pour son service quelques maisons, quelques armes, ou quelques autres ustensiles, pour que ce maître des tems trouve, quand il lui plaira venir sur la terre, des chevaux en haleine et tous prêts à le servir. On a toujours grand soin qu'il y en ait un dans chaque écurie, sellé, bridé et armé ; et on ne

manque jamais les vendredis d'en promener un solemnellement par la ville.

Si nous voulons présentement ramener tous ces usages à leurs principes primitifs, et appercevoir distinctement dans ce maître des tems le grand-juge, dont on a si ridiculement fait un successeur de Mahomet, remarquons la nature du période qui régle les promenades du cheval sacré, et rappellons-nous les idées qu'ont les Mahométans sur leur vendredi.

Selon les Turcs, ce sera un vendredi qu'arrivera le jugement dernier. Selon eux encore, ce sera un vendredi que les Chrétiens viendront pour les détruire; et cette terreur panique qui ne provient que de l'abus de l'ancien dogme de la destruction du monde fixée à la fin des périodes septenaires, est si forte chez eux, que les portes de toutes les grandes villes de l'Empire se ferment tous les vendredis pour qu'il n'y entre aucun étranger. Tous ces équipages et tous ces usages sont donc véritablement destinés au grand-juge. Notre maître des tems de la chronique Persanne n'est donc lui-même que ce grand-juge personifié dont l'ancienne attente étoit un objet de desir et de terreur: de desir, parce qu'il devoit amener le régne futur des justes; et de terreur, parce qu'il exerceroit ses jugemens sur la terre. C'est par une suite de ce dernier point de vue, que

les Turcs ferment les portes de leur ville au septiéme jour de leur semaine, comme firent les Hébreux au passage de l'ange exterminateur.

On se rappelle ici, sans doute, que les Manichéens s'attendoient de même au jugement dernier à chaque septiéme jour : leur opinion qu'on regarda dans le tems comme une nouveauté, étoit bien plus ancienne qu'eux.

Les chevaux sacrés du mahométisme Persan qui viennent nous retracer tout ce que l'antiquité, et en particulier, tout ce que les anciens Perses, adorateurs du soleil, avoient de semblable dans leur culte, doivent ici nous dévoiler la cause secrette qui a produit un schisme dans la religion mahométane, dès l'instant même qu'elle a paru sur la terre. Les habitans de la Perse étoient, depuis des milliers d'années, trop livrés au culte du soleil, qui ne procédoit que du culte de l'ancien grand-juge, et de son attente religieuse, pour qu'ils aient pû changer du tout au tout, et substituer, lors de la mission de Mahomet, des dogmes vraiment nouveaux aux anciens. Les préjugés et les usages transmis d'âge en âge dans cette contrée, avoient préparé ce schisme long-tems avant la naissance de la religion qu'il divise; et telle religion qui fût survenue aux Perses, elle se seroit nécessairement accommodée, comme a fait la mahométane, à la

constitution des esprits de cette religion.

Il est donc vrai, comme nous l'avons dit plus haut, que l'esprit des hommes a toujours été prévenu. C'est aussi chez les anciens Perses qu'il faut remonter pour trouver l'origine de toutes les fables, et de toutes les merveilles qu'ont débité les Persans modernes sur les actions et sur les gestes de leur prophête du septiéme siécle.

De même que les Arabes, anciens adorateurs de la lune, ont porté le croissant dans la fête d'Omar; les Persans, anciens adorateurs du soleil, ont confondu, avec cet astre, Aly et son collégue, le maître des tems, qui ne sont que des Mythra, qui ont changé leurs anciens diadêmes pour des turbans.

Le point de vue sous lequel nous venons de considérer le culte des habitans de la Perse dans tous les âges, sera le même pour toutes les autres religions qui se sont succédées sur la terre depuis l'extinction de la religion naturelle commémorative: elles nous montreront toutes, quand on les étudiera de même en détail, les fables primitives sous des noms nouveaux, et les usages les plus antiques sous des motifs modernes; mais les fables et les usages ne seront néanmoins jamais assez déguisés, pour que l'on puisse en mécon-

noître les sources impures et la frivole erreur de chaque nation.

Le judaïsme s'est moqué du paganisme et a méprisé toutes les autres religions autant qu'il en étoit lui-même abhorré. Le christianisme a pris le dessus sur le judaïsme et sur le paganisme. Le mahométisme à son tour a déclaré la guerre à tous. Chacun a cru tenir une religion nouvelle. Chacun s'est imaginé marcher dans un chemin tout nouveau : tous cependant ont été, ou d'aveugles idolâtres, ou les dupes de leur fanatisme, de leur orgueil, ou de leur ignorance.

Une autre remarque que nous devons ajouter à celle-ci, comme très-utile pour faciliter un jour ces grandes études, c'est que les tems modernes rendront à l'antiquité les mêmes services que cette antiquité développée nous rend déjà, en expliquant nos usages, et en nous éclairant sur nos erreurs. Les cultes et les religions de nos siécles éclaireront à leur tour tout ce qui se trouvera d'obscur dans les religions des âges les plus reculés ; et les secours réciproques proviendront nécessairement de ce que la véritable chaîne des égaremens de l'esprit humain étant enfin connue, il sera alors aussi facile de la suivre en montant qu'en descendant. C'est ainsi que les Persans d'aujourd'hui nous révèlent le sens de certains usages des anciens Perses que

nous connoissons sans les comprendre, et que les Perses anciens nous montrent la source des usages de nos Persans.

C'est ainsi que les fêtes Mexicaines nous ont donné la solution des jeux seculaires de l'ancienne Rome; et nous résoudrons quand nous voudrons les obscurs motifs des loix jubilaires et sabbathiques des Hébreux, qui ne nous ont présenté jusqu'ici que des usages aussi gênans qu'incompréhensibles. Cette antiquité comparée offrira un concert admirable, et fera retentir un jour la voix de toutes les langues, et de tous les siécles en faveur de la vérité dont tous les traits cachés et dispersés ça et là chez tous les différens peuples du monde, ne demandent qu'à être rapprochés pour nous la faire manifestement connoître et pour nous la faire aimer.

Les fables des Persans et des Hébreux sur des personnages de même étoffe et de même destinée, sont en beaucoup de choses si semblables que ce seroit une autre question intéressante à résoudre, de savoir lequel des deux peuples en a fait part à l'autre. Je ne parle point du fond du dogme, car il a été commun à toutes les nations; mais des détails qui, étant variés chez toutes, sont néanmoins assez semblables chez nos deux peuples. Ce problême seroit ici trop long à résoudre.

Je dirai seulement, pour terminer l'histoire d'Elie, que j'ai plusieurs raisons de soupçonner que c'est des pères que les Hébreux ont pris ces détails, soit pendant leur dernière captivité, soit dans ces tems reculés où leurs pères demeuroient encore au-delà de l'Euphrate.

J'ai contre l'ordre des tems fait anticiper les fables qu'on a débitées au sujet d'Elie et de ses semblables sur celles qui ont rapport au grand prophête Enoch, beaucoup plus ancien qu'eux.

J'ai été forcé à cette méthode, parce qu'il y a dans la bible si peu de faits sur ce patriarche, qu'il a fallu nécessairement que ceux qui ont été ses disciples et ses imitateurs servissent à leur tour de préliminaires à leur maître et à leur modèle: nous allons même encore le chercher dans la sombre antiquité où il ne s'est caché que par des détours : mais il ne nous échapera pas; le fil d'Ariadne est trouvé.

E N O C H.

Si nous voulions prendre le ton ordinaire de l'histoire, nous ne manquerions pas d'abord de marquer que l'enlévement d'Enoch est arrivé l'an du monde 987, 669 ans avant le déluge, 3713

avant notre ère vulgaire, selon les Samaritains, ou 317 selon le texte Hébreu qui retranche du texte ci-dessus et de la durée du monde, une semaine de centaine d'années, 696 ans ou 700: mais il est tems de ne plus se casser la tête dans les calculs de cette sublime et antique chronologie: tantôt elle a été trouvée trop courte, tantôt elle a été trouvée trop longue. Pour nous débarasser de ce labyrinthe, le plus court est de sauter par dessus, et le plus sage, comme la suite le fera voir, sera de s'en tenir à zéro par rapport à elle.

Le développement de l'histoire d'Elie, de celle d'Aly et de son confrère, nous a placés dans un chemin assez avancé pour appercevoir de loin et soupçonner assez légitimement que notre Enoch a pu être, comme eux, un ancien symbole astronomique, une être moulé d'après le grand juge, et un personnage qui doit avoir avec Elie le même rapport qu'a, chez les Persans, le maître des tems avec Aly; nous aurons de ce rapport une certitude entière, si nous pouvons découvrir que le soleil, emblême du grand juge, a porté un nom semblable, ou approchant, à celui d'Enoch.

L'Annac des Phrygiens, appellé aussi quelquefois Channac, ou Nannac, et que quelques-uns ont déja soupçonné être un Enoch à cause

de la similitude des noms, m'a toujours semblé avoir été un des titres anciens de l'astre du jour, comme celui de Nannea a été celui de la lune, ou de Diane qui présidoit à la nuit. Indépendamment de ces affinités grammaticales entre Enoch, Annac, tout ce que la fable raconte de l'Annac Phrygien, a rapport aux différentes anecdotes que les Rabbins et l'écriture nous ont transmises sur Enoch, et à la valeur des différentes racines de son nom. Annac étoit, dit la fable, un prince très-religieux sous le régne duquel un oracle publia que lorsqu'Annac sortiroit du monde, tout périroit. Pour appaiser les dieux, ce Prince ne cessa toute sa vie de prier en faveur des hommes, et les hommes consternés ne cessèrent de verser des pleurs si abondantes, que de-là étoit sorti le proverbe : pleurs Annac, pleurs amères. Tant de prières, tant de pleurs ne fléchirent point le courroux des dieux : Annac mourut, et à sa mort le déluge de Deucalion submergea le pays. La fable ajoute qu'il mourut âgé d'un peu plus de trois cent ans, et que c'étoit de la longue vie de ce Prince que provenoit cet autre proverbe ; vieux comme Annac, pour désigner une grande vieillesse et une très-haute antiquité. C'est ainsi qu'en Grèce, on disoit dans le même sens : vieux comme Ogygès, sous lequel aussi étoit arrivé un déluge, et que

nous disons encore, vieux comme Enoch. Le proverbe Phrygien s'est transmis jusqu'à nous. Les Rabbins parlent de même d'Enoch comme d'un pleureur, et les verbes *Anac* et *Anack* signifient *sanglotter*, *remplir l'air de clameurs*; et *Anackab* signifie *cris*, *gémissemens*. Selon l'écriture, Enoch a de même prévu le déluge, le jugement universel, et il a invité les hommes à la pénitence. Son nom désigne souvent en hébreu, un homme religieux et consacré à Dieu : c'est à soixante cinq ans que lui est né un fils qu'il a nommé Mathusalech, nom qui signifie l'envoi, la mission, le dard de la mort, et par lequel on prétend qu'il vouloit prédire la destruction générale.

Ces traits sont, sans doute, suffisans pour faire sentir le rapport qu'il y a entre le roi Phrygien et le patriarche Hébreu ; pour appercevoir ensuite le rapport qu'ils ont l'un et l'autre avec le soleil, il faut remarquer que la fin du monde devoit, selon la fable, venir à la mort d'Annac; qu'elle doit venir, selon les Hébreux et les Chrétiens lorsqu'Enoch, de retour un jour, sera tué par l'Antechrist; et que tous les apocalyptiques nous annoncent aussi l'extinction du soleil comme le signe de la fin des tems : ce qui réalise cette explication, c'est le déluge de Deucalion placé aussitôt après la mort d'Annac. Deucalion signifie le soleil éteint. Selon toutes

ces traditions, nous devrions voir dans l'écriture le déluge arriver immédiatement après Enoch : quoique cette correspondance ne se remarque point, je ne puis douter néanmoins qu'elle n'ait existé dans les tems primitifs de ces vieilles annales.

Nous pouvons nous rappeller ici qu'entre les chronologies Samaritaines et Hébraïques, il y a une différence (*) d'une semaine de centaine d'années sur l'époque du déluge : or comme l'enlévement d'Enoch est placé près d'une semaine de centaine d'années sur l'époque du déluge : or comme l'enlévement d'Enoch est placé près d'une semaine de centaine d'années avant cet événement destructif, si nous ajoutons au texte Hébreu qui est le plus court, cette semaine qui y manque, nous verrons alors l'ascension d'Enoch correspondre dans ce texte au nombre d'années où les Samaritains placent le déluge.

(*) Déluge des Samaritains avant notre ére vulgaire. . . . . 3044 ans.
Déluge des Hébreux avant notre ère vulgaire. 2348
Enlévement d'Enoch avant le déluge. . 669
Ce dernier terme ne differe du Samaritain que de 27 ans. } 3017

Nous pouvons d'autant plus nous fier à cette conjecture que le fils qui a été donné à Enoch désigne bien moins un homme que le déluge même. Nous aurons lieu de revenir sur ce problême, et de le démontrer pleinement.

Tout ce que les Rabbins et les Orientaux célébrent de talens prodigieux de notre patriarche, va le rapprocher encore si près du soleil, que nous ne pourrons le méconnoître: ils en font le plus grand astrologue, et le plus grand astronome qui ait jamais paru. Avant Enoch le tems n'étoit réglé que par semaines et non par années; et c'est à lui que l'archange *Uriel*, le dieu Lumiere s'est adressé pour apprendre aux hommes l'ordre des mois, des saisons, des années, la marche des cieux et du zodiaque. Ce sont-là, sans doute, de violens indices qu'Enoch, comme Elie, n'ont été que des symboles astronomiques dont on a fait de grands législateurs des symboles et des codes mémes de la législation.

Enfin Enoch a été enlevé dans un char de feu, et porté au paradis terrestre, sous la zone torride. Les Orientaux et les Rabbins ont ajouté que sa disparition fut la cause innocente de l'idolâtrie; ses amis lui ayant érigé des statues qu'on honora d'abord, mais qui furent ensuite adorées. Sur quoi nous devons noter en passant qu'il

qu'il n'y a jamais eu de meilleure raison donnée, sans la comprendre, de la source de l'idolâtrie, puisqu'elle n'est sortie que de l'abus que l'on a fait par la suite des tems, des symboles commémoratifs du soleil perdu, et de tous les autres malheurs du monde qui furent personifiés avant que d'être divinisés. Cette tradition bien remarquable, est un de ces exemples que nous trouverons un jour fréquemment, savoir, qu'il y a eu au milieu de l'erreur, une tradition secrette des faits et des vérités primitives.

Pour donner enfin le dernier coup de pinceau à notre Enoch, pour lui donner toute la splendeur solaire qui lui appartient, et montrer définitivement que le soleil et lui ne font qu'un, et qu'ils ont porté le même nom, jettons les yeux sur la Junon romaine qui présidoit aux calendes de tous les mois, en la même qualité que la lune présidoit partout ailleurs aux néoménies, parce que Junon n'étoit autre chose que la lune elle-même. La mythologie (*voyez l'abbé Bannier*) nous apprend que cette lune romaine étoit quelquefois appellée *Enochia*, celle qui tient les rênes : le soleil dont on a toujours fait son mari, a donc porté le nom d'Enoch ; c'est ce qu'il falloit prévoir. Le mot *banack* signifie en hebreu régler, conduire, donner des loix et des préceptes.

Si l'Enoch des Hébreux, et si l'Annac des Phrygiens ont été des symboles des tems et des périodes, comme on n'en peut douter, nous devons nécessairement leur trouver quelque parentage avec les Janus et les Saturnes de l'antiquité payenne, puisqu'ils président de même aux révolutions des semaines, des saisons, des années et des siécles. Examinons les titres de ces deux grandes divinités, et commençons par Janus à chercher le dégré de leur alliance et de leur parenté.

Le mot *Enoch* se confond très-souvent avec le mot *Anusch*, tant à cause de leur ressemblance, que par un certain rapport d'idées. Enoch désignant ce qui est sujet à révolution, et Anusch, ce qui est mortel et périssable. C'est donc à cet Anusch oriental que je rapporterai l'étymologie du Janus occidental formé du nom Anusch, et de l'épithète Jo, ou jah qui signifie dieu: le dieu Anusch, le divin Enoch, le divin soleil; car Macrobe nous a clairement démontré que Janus étoit le soleil. Ce qui rapproche encore notre Enoch de ce dieu des Latins, que les Etrusques ont aussi connu sous le nom d'Anus, c'est de voir la mythologie profane lui donner deux visages, aussi bien qu'à Saturne, lorsque dans notre mythologie sacrée, il est souvent parlé du double souffle,

ou double esprit d'Elie, ce singe de notre Enoch.

Les faits, aussi bien que les étymologies, réuniront de même nos deux personnages. C'est Janus que les Occidentaux donnent comme l'instituteur et le premier inventeur de la religion, des temples et des cérémonies sacrées; c'est lui qu'ils réverent sur ce pied; et les Rabbins font Enoch instituteur de plusieurs sociétés religieuses et grand prédicateur. Janus passoit pour être l'intercesseur auprès des dieux, et pour celui qui leur présentoit les prières des mortels. Enoch est regardé par les Hébreux comme un des bons anges, comme un des diligens messagers de l'Etre suprême, et comme celui qui est sans cesse occupé à tenir registre des péchés et des mérites d'Israël.

Janus présidoit à l'orient et à l'occident, au passé et au futur; il tenoit en main un sceptre et une clef; il indiquoit les périodes, et avoit été un des bons rois de l'âge d'or. Enoch est un grand prophête; c'est lui qui est auteur de la formule d'excommunication qui ouvre ou ferme les portes de la synagogue. Les fêtes de dédicace et de renouvellement sont appellées Annaka chez les Hébreux, et c'est Enoch qui doit être le futur avant-coureur de la félicité des justes et du régne du grand-juge. Enfin,

pour dernier trait que j'ai réservé jusqu'ici, quoiqu'il fût suffisant lui seul pour débrouiller cet absurde cahos, Macrobe dans ses saturnales, pour prouver que son Janus n'est que le soleil, fait remarquer qu'en cette qualité, on voyoit les statues de Janus montrer d'une main avec les doigts 300, et de l'autre 65, pour indiquer le nombre des jours de l'année solaire (Saturn. lib. 1. chap. 9.) Remarquons donc de même qu'Enoch dans la génèse (chap. 5. 2. 23.) a été enlevé au bout de 365 ans.

J'abandonne ici mon lecteur à ses propres réflexions, et je le laisse admirer cette respectable chronologie qui fait des années avec des jours et des patriarches avec des planetes et avec des astres : disons seulement, et dans les mêmes termes à peu près que Juvenal :

O sanctæ gentes quibus nascuntur in astris numina !

Par cette analogie d'Enoch avec Janus, nous devons de plus en plus nous confirmer que le déluge de la génèse a dû arriver vers le tems d'Enoch, ainsi que nous l'avons déjà conjecturé, puisque c'est de Noé, sous lequel la bible place ce déluge, que divers commentateurs se sont efforcés de montrer que le Janus et le Saturne des payens avoient été tirés.

Par l'altération des faits et des expressions de l'histoire sainte, on peut dire qu'ils entrevoyoient la vérité, mais que la prévention les empêchoit de voir que les dieux des Payens et les patriarches des Hébreux avoient une commune origine, et ne se devoient rien les uns aux autres.

L'Anus des Etrusques étoit péri de même dans un fleuve au tems d'une grande inondation, ainsi toutes les fables concourrent, malgré elles, à la vérité.

L'alliance étroite que nous venons de découvrir entre l'Enoch des Hébreux et le Janus des Latins, nous montre en même tems quelle liaison il doit nécessairement avoir avec Saturne. Ce dieu, comme ancien symbole des juges et des jugemens, et comme symbole des périodes, avoit ses fêtes au solstice d'hyver, à cause du renouvellement de l'année solaire, et au commencement de mars qui étoit le premier mois de l'année civile des Romains : le septiéme jour lui étoit aussi consacré, et jusqu'aujourd'hui il porte encore le nom de ce dieu et de cette planète. C'est à la faveur de ce nombre septenaire auquel il présidoit, que nous croyons que le rapport d'Enoch à Saturne, déjà indirectement prouvé par tout ce qui précéde, peut être directement établi; l'écriture ayant de même accordé

au prophête Enoch la septiéme génération depuis la création.

Comme la génèse n'a point fixé ses dates, et placé ses époques à l'aventure, comme nombre de certains incrédules se le sont imaginé; mais qu'il y régne un plan et un systême raisonné, dont nous venons tout-à-l'heure de voir un exemple, il est naturel de soupçonner que ce n'est pas sans raison et sans motifs qu'elle a placé son Enoch périodique à la septiéme génération. Pour parvenir à la découverte de cette raison secrette, je ne connois d'autre moyen que d'observer si l'ordre des sept générations ensemble, et des sept patriarches, n'auroit pas eu pour régle le rang des sept planètes, et des sept jours de la semaine qui portent leur nom. Nous pouvons d'autant plus sérieusement tenter cette recherche, que j'ai déjà reconnu que ce point de vue, si céleste et si sublime, avoit été celui des auteurs Romains et Chinois de qui nous tenons les anecdotes des sept rois de Rome, et des sept premiers empereurs de la Chine. Comme plusieurs autres peuples ont suivi le même plan, si nous avons le bonheur de réussir dans un semblable examen chez les Hébreux, ce sera la preuve directe du rapport d'Enoch et de Saturne. Nous verrons en même tems que les Juifs ont eu

raison de n'avoir jamais voulu céder en rien aux plus fameux peuples du monde, qu'ils sont et seront toujours les rivaux de toute la terre en fable, comme en histoire; et nous trouverons de plus, en faisant ces observations, de nouvelles instructions et de nouvelles lumières qui ont éclipsé jusqu'ici la vérité et échappé à tous nos savans et sacrés interprêtes.

ADAM,

Iere. *Génération.*

LE SOLEIL,

Ier. *Jour de la semaine.*

ADAM, comme le premier et le chef de tous les hommes sur la terre, a des droits incontestables pour briller à côté du soleil, le premier astre de notre univers. Le nom d'Adam désigne celui qui est *rouge*. C'en est assez pour juger par son rang et par son nom de son analogie avec le soleil, sans aller chercher les chroniques Orientales, qui en font, comme les chroniques Persannes d'Aly, le plus beau visage et le plus bel homme qui ait jamais été, et qui lui ont donné trois enfans qu'ils ont appellé feu, flamme et lumière.

SETH,

IIe. *Génération.*

LA LUNE,

IIe. *Jour de la semaine.*

SETH, son fils, le père de la branche des saints, doit, en qualité de second dans l'ordre généalogique, avoir sans doute rapport à la lune à qui le second jour de la semaine a été consacré. Peut-être a-t-on fait de Seth la tige des hommes religieux, parce que la lune a toujours été la régle des fêtes et l'annonce des assemblées religieuses. C'étoit pour cette raison que le mot qui signifioit la lune et lunaison (Jerach, la lune en Hébreu) dans les anciennes langues orientales, désignoit toutes les anciennes langues occidentales, le prêtre et le sacerdoce. (Jesus, un prêtre en Grec). On ne peut douter que ce n'ait été à cette sainte propriété de la lune que Seth a dû son privilége. C'est aussi d'un législateur très-religieux dont les Romains ont fait leur second roi, c'est-à-dire de Numa, dont le nom, comme l'ancien nom *Menès*, nom Egyptien de la lune (Numa n'est que son anagramme) signifie la loi, la coutume. Le nom de Seth, qui

signifie être mis, être remplacé, a pu lui être donné sous cet autre point de vue, que la lune succéde au soleil et le remplace. Comme cette planète, par la variété des idées populaires, a été souvent regardée comme une planète malfaisante, et la reine des enchanteurs et des magiciens ; ce pourroit être de-là que les Égyptiens donnoient à l'ennemi du monde le nom de Seth (Typhon) qui dérivant alors d'une autre racine, signifieroit destructeur. Sethath, en Chaldéen, est le triste hyver qui dépouille la terre. Si nous allons chercher le nom de Seth dans Sathar et sethar, céler, cacher, couvrir, nous y verrons encore un des caractères que les phases lunaires ont fait attribuer à notre planète.

Si nous voulons connoître Seth par les Rabbins, nous verrons qu'ils donnent à ce patriarche une sœur qui servira même à dévoiler son frère : ils l'appellent, tantôt Asurah, et tantôt Oreah : s'il dérive d'Hérach, il signifie la mort : s'il dérive d'Harach, il signifiera qui conçoit ou fait concevoir ; alors ce sera la déesse Lucine, qui présidoit aux accouchemens. Oreah, aussi bien que Lucina, signifie encore lumineuse ; ce qui rapproche de toute façon notre Asurah de la lune, et de Seth lui-même, qui avoit fait nombre de prodiges, disent les Séthiens de l'Asie,

qui prétendoient tenir une religion particulière de ce patriarche, travesti en déesse. Peut-être même doute-t-on qu'il puisse désigner la lune, parce que la sœur qu'on lui donne n'est autre chose que cette même planète.

Pour diminuer cette surprise et éclairer l'obscurité qui semble régner ici, il faut savoir que la primitive idolâtrie, peu galante, n'admettoit point la divinité féminine : la lune alors n'étoit que le dieu Lunus ; et ce n'est que sous son nom que nous devons la reconnoître dans notre patriarche. Lorsqu'ensuite les hommes sont devenus plus religieux envers le beau sexe, alors la lune est devenue la déesse Luna ; et pour ajuster la nouvelle mythologie avec l'ancienne, on en fit la sœur du dieu Lunus, et de notre patriarche par conséquent.

Le culte de cette planète, sous le nom de Lunus, subsistoit encore au tems de l'empereur Caracalla. Spartien nous apprend que cet empereur fit, pour l'adorer, un voyage à Cherès en Mésopotamie, où ce dieu Lunus avoit encore des autels (*). Il convenoit qu'une Lune Séthienne, ou qu'un Seth lunaire eût des adorateurs dans la patrie d'Abraham qui étoit de sa race.

(*) Il ne seroit pas difficile de retrouver ce dieu Lunus dans Jupiter Sathien. Voyez Plutarque, vie de Thésée.

ENOS,

IIIe. *Génération.*

MARS,

IIIe. *jour de la semaine.*

Le dieu Mars, qu'Homere et tous les poëtes Grecs font fils de Jupiter et de Junon, c'est-à-dire du Soleil et de la Lune, tient le troisiéme rang dans notre semaine, comme Enos fils de Seth, et petit fils de l'Adam solaire, tient le troisiéme rang dans la généalogie sainte.

Enos signifie, qui cause la mort, une chose mortelle, nom très-convenable au dieu des batailles : ainsi c'étoit sans contredit de cet ancien nom grec que Bellone, la déesse de la guerre, s'appelloit *Enovo* et *Enyo*, et que Mars étoit surnommé *Enovalius* et *Enyolius* du même mot Enous ou Enos, ou l'Ilus Phénicien, c'est-à-dire le Dieu qui porte la mort, le dieu des querelles meurtrières. C'est, sans doute, d'après de telles enseignes qu'il est écrit, que ce fut au tems de notre patriarche que la profanation et le crime commencèrent à régner sur la terre. Comme ce Dieu, tout cruel qu'il étoit, a été

néanmoins la divinité favorite de plusieurs peuples, et entr'autres de ceux de la haute Asie, d'où les Hébreux étoient originaires, et que ce Dieu y étoit adoré sous la forme d'une épée; c'est encore, sans doute, de là que les Rabbins attribuent à leur Enos des livres sacrés et des institutions religieuses, et que le Dieu des Hébreux est souvent appellé le Dieu de la vengeance, et le Dieu des combats.

CAINAN,

IVe. *Genération.*

MERCURE,

IVe. *Jour de la semaine.*

Cainan, correspond au jour de Mercure, c'est-à-dire Mercredi. Tout le monde sait l'analogie de *Chuan* des Phéniciens, et de *Canaan* des Hébreux, avec le dieu des marchands. Ainsi pour juger du rapport de notre 4e. génération avec cette quatriéme divinité, il suffit de savoir que Caïnan ainsi que Canaan, ont la même valeur, et signifient l'un et l'autre, possesseur, acheteur, commerçant.

MALALÉEL,

V^e. *Génération.*

JUPITER,

V^e. *Jour de la semaine.*

MALALÉEL, qui signifie brillante abondance, fait connoître par là le rapport qu'il doit avoir avec la planète de Jupiter qui, dans la science des horoscopes, prédit sûrement, dit-on, le pouvoir et les richesses. Je serois assez tenté d'en croire quelque chose, parce que le pseaume 80e que les Hébreux chantoient le cinquiéme jour de chaque semaine, ne parle que de corbeilles pleines, que de bouches remplies, et que de l'abondance de cette farine et de ce miel promis aux justes. Mais je ne sais si les pseaumes, malgré le grand respect qu'on leur porte, pourroient faire revenir l'astrologie du discrédit où elle est tombée parmi nous : c'est que nous ignorons que la distribution de ces hymnes, eu égard au jour de la semaine, s'est depuis plus de deux ou trois mille ans conciliée avec la marche des planètes ; et que tantôt c'est le Soleil, tantôt la Lune, et tantôt Jupiter, &c. qui décident

du genre de l'instruction que l'on doit donner en ces jours auxquels ils président tour à tour.

JARED,

VIe. Géneration.

VENUS,

VIe *Jour de la semaine.*

Jared, correspondant au jour de Vénus, et les erreurs précédentes ayant été si bien liées et si bien suivies jusqu'ici, nous pouvons deviner sans effort, et sans crainte de nous tromper, que ce nom patriarchal n'est qu'une altération, ou une autre prononciation de Jarech, ou Jared, nom de la lune des Hébreux, l'Astharte, la Vénus de la Phénicie. D'ailleurs, ainsi que l'Adam solaire a eu pour fils un Seth lunaire, pour la première fois, il a bien fallu que le Malaléel solaire (car Jupiter étoit tantôt un astre, et tantôt une planete) eût à son tour un Jared lunaire. C'est à la verité un double emploi en fait de génération et d'histoire qui ne seroit point tolérable aujourd'hui comme il l'étoit autrefois; mais les siécles ne sont-ils point différens en tout ? Notre siécle qui ne pourroit présentement donner l'existence à un

insecte, est-il comparable à cet ancien firmament de la génèse, qui étoit une si fertile pépinière de grands hommes et de saints personnages? Le génie même et la façon de penser des hommes n'ont-ils pas totalement changé? Aujourd'hui trois ne font qu'un: jadis un seul en valoit mille.

ENOCH,

VIIe. *Génération.*

SATURNE,

VIIe. *Jour de la semaine.*

Nous voici donc enfin arrivés au terme que nous cherchions. Enoch et Saturne, la septiéme génération et le septiéme jour, correspondent aussi parfaitement entr'eux, que les six autres générations, les six planetes, et les six jours précédens. Aussi ce n'a pas été un faux avis qui nous avoit été donné par le plan historique des sept rois de Rome, et des sept premiers empereurs de la Chine; et nous pouvons avec assurance nous flatter de commencer à connoître le systême des chronologies et des généalogies des Hébreux, sur lesquelles on a déja tant tra-

vaillé avec si peu de succès. Ces trois exemples, auxquels nous pourrions en ajouter d'autres aussi peu soupçonnés, se prouvent trop mutuellement, pour ne nous pas instruire du talent des anciens en fait d'histoire. On peut juger par la différence des dates où les Hébreux, les Chinois et les Romains ont placé ces sept régnes, que le genre astrologico-historique a été du goût d'un très-grand nombre de siécles. Par là nous devons actuellement découvrir que tout ce que les nations anciennes ont appellé le régne des dieux et des héros, est ce qu'en langue sainte on appelle le régne des patriarches, et que sous ces différentes dénominations, la confiance que nous devons avoir pour l'un et pour l'autre, doit être en toute équité pésée au même poids et à la même balance.

La distribution des œuvres des sept jours de la création a paru de même toute astrologique.

La lumière fut faite le jour du soleil; l'aride parut le jour de Mars; l'homme parut le jour de Vénus, et Dieu se reposa le jour de Saturne.

L'histoire des sept générations nous confirme ici ce que nous avons avancé plus haut, que l'ancien plan de la génèse avoit été de déterminer la révolution du déluge aussi-tôt après

Enoch,

Enoch, comme les autres traditions le font arriver aussitôt après la mort d'Annac.

Les trois générations qui ont été ajoutées ne peuvent donc être regardées que comme une interposition qui a été faite par la suite dans la génèse. Pour en expliquer les motifs, j'oserois hazarder que les trois patriarches, Mathusalem, Lameth et Noé, n'ont été ajoutés ainsi aux sept primitives générations, que parce qu'ils ont rapport aux trois anciens dogmes célébrés à la fin des périodes septénaires.

Mathusalem (a vécu près de mille ans) et désigne comme nous avons vû, la fin du monde. Lamech (auquel on donne une vie sabbathique de 777 ans,) et qui signifie roi, ainsi que Malech, dont il n'est que l'anagramme, désigne le grand-juge; et Noé qui signifie dieu avec nous, repos et tranquillité, désigne la vie future, et le monde renouvellé. Ce n'est que sous ce titre qu'on a fait de ce dernier patriarche la source du genre humain depuis le déluge, et qu'on lui a donné, ainsi qu'à Saturne, trois fils pour repeupler les trois parties de la terre. Ils en auroient eu quatre certainement, si l'Amérique eût été plutôt découverte.

Si c'étoit ici le lieu de suivre ces belles chronologies et ces pieuses générations, nous verrions que les douze signes du zodiaque n'ont

cédé en rien aux sept planetes, et qu'ils ont comme elles, fécondé et multiplié la race des dieux et des saints. Mais comme ces observations nous meneroient trop loin de notre sujet, examinons seulement en passant, l'invincible penchant qu'ont toujours eu les Hébreux vers l'idolâtrie phénicienne et chaldéenne. Ils n'en ont été blâmés par leurs prophêtes que parce que ceux-ci qui lisoient mieux dans le futur qu'ils ne connoissoient le passé, ignoroient que les Hébreux voyoient dans les yeux de leurs voisins leurs pères, leurs ayeux et leurs ancêtres. Ce culte des ancêtres encore subsistant à la Chine procéde de la même source, et n'est cependant pas condamné par les P. P. de la société de Jésus.

Pour revenir à notre Enoch, à notre Saturne, et à notre septiéme génération, toutes les routes détournées que nous avons prises pour parvenir à des vérités si profondément embarrassées et cachées, nous ont fait voir que c'est d'une source commune qu'il a été dit que le sombre Saturne, qui présidoit aux révolutions expirantes, avoit été chassé du ciel par Jupiter, (Saturne a, de même qu'Enoch et qu'Annac, averti les hommes du déluge) et que le triste Enoch avoit été enlevé, ou si l'on veut emporté, au bout d'un nombre périodique. Indépendamment du terme

de 305 années que l'on a donné à sa vie sur la terre, et du rapport de la septiéme génération au septiéme jour, deux circonstances qui indiquent ces vertus périodiques vont nous éclairer. On ne peut négliger de remarquer que c'est l'an du monde 987 qu'il a disparu, c'est-à-dire à la fin du premier milliaire, le nombre de mille ayant été une quantité respectée, de qui, sans doute, a dépendu la longueur ou la briéveté des six générations antérieures à ce patriarche, qu'il falloit bien amener à ce tems. Comme le respect qu'on avoit pour les périodes millénaires ne décidoit point parfaitement si les révolutions, ou les grands événemens devoient arriver au commencement, au milieu, ou à la fin de la dixiéme dixaine de chaque mille; c'est de là que l'enlévement d'Enoch ayant été placé vers la fin de son milliaire, l'enlévement d'Elie n'a été placé que dans la première année de la dernière dixaine d'un autre milliaire, qui répond à l'an 901 de notre ère vulgaire. C'est ainsi que dans les semaines sabbathiques de la vie de Noé, le déluge a été placé l'an 601 de la vie de ce patriarche.

Chez les Romains, le jour de Saturne leur tenoit lieu du jour sabbathique des Hébreux, que nous pouvons chez ces derniers appeller de même le jour d'Enoch, et les même usages se

pratiquoient chez les deux peuples sur des motifs singulièrement différens.

Les Romains redoutoient le 7e. jour, comme un jour noir et de mauvais augure, pendant lequel ils se seroient bien gardés d'entamer une affaire, ou de se mettre en voyage. Jamais néanmoins ce peuple, non plus que les Grecs qui appelloient de même le septiéme jour, un jour redoutable, n'ont motivé le sujet de cette horreur, qu'en nous disant qu'il étoit funeste et malheureux. Si nous en croyons les Hébreux qui gardoient ce jour-là un exact repos et s'abstenoient de toute affaire et de tout voyage, comme les peuples de l'occident, ce repos étoit un devoir religieux pour tous les hommes, et eux en particulier devoient honorer le repos du dernier jour de la création.

Pour démontrer ici que les Hébreux, comme les Romains étoient dans une parfaite ignorance de leurs propres usages, et que le vrai motif de cette horreur, de cette terreur des nations, et du repos judicieux du judaïsme ne procédoit que de l'ancienne attente du jugement dernier, et de la fin du monde au septiéme jour, rappellons le pseaume 91e. que les Hébreux chantoient chaque jour de sabbath, sans y comprendre plus que les Romains ne comprenoient aux hymnes de leurs Sybilles. » Ils périront », dit ce pseaume en par-

sant des pécheurs, » voici qu'ils vont périr : » ceux qui commettent l'iniquité, et que les » justes seront renouvellés ». On entrevoit donc ici le péché originel de tous les usages du septiéme jour chez tous les peuples du monde. Les uns alors s'affligeoient, lorsque d'autres se réjouissoient, à cause de ce double point de vue qui unissoit l'instant de la destruction du monde, avec l'instant de son renouvellement futur. Mais en tenant ces conduites opposées, ils avoient tous oublié quel étoit le vrai motif de leur crainte et de leur espérance. Nous devons ajouter ici que le 7e. jour qui portoit le nom de sabbath n'avoit point eu ce nom primitivement, comme le repos de ce jour de la création; mais pour le même sujet et dans le même sens que ce même nom avoit été donné au premier mois de l'année solaire, parce qu'il désigne par sa vraie racine un période nouveau et un renouvellement. Sabbath n'a signifié repos par la suite des tems, que parce que l'on s'est reposé ce jour-là sous différens prétextes religieux et superstitieux. C'est ainsi que l'altération du sens primitif des noms, a toujours suivi l'altération des usages et de leurs motifs.

Les différens objets qui ont paru dans cette dissertation, ont dû faire entrevoir à chaque instant des découvertes séduisantes à suivre, et

des questions sans nombre à proposer, et à résoudre : mais comme chacune en particulier demanderoit un livre entier, je me suis écarté le moins que j'ai pû d'Élie et d'Énoch. Ainsi, quoique ces deux personnages soient dans un champ sans bornes et sans limites, hâtons-nous néanmoins de leur en donner, et finissons par quelques notes rapides sur ce qui nous reste à dire sur certains hommes sacrés et profanes qui ont quelques obligations à nos deux patriarches qu'ils ont pris, et qu'on leur a donné pour modèle.

Nous avons vu que c'étoit de la même source d'où étoient sortis les Enoch, les Annac et les Cannac, qu'étoient également sortis les Janus et les Nanna. C'est encore dans cette source qu'il faudra chercher l'origine des déesses, telle que Diane, et les Anaïs et les Anaites d'Arménie et de Cappadoce. On y trouvera encore l'Oannes des Babyloniens, ce fameux législateur. Mais ce qui doit être plus intéressant à notre égard, c'est d'y reconnoître tous les différens personnages qui ont porté le nom d'Anne, de Jean, de Janvier : leurs histoires à tous portent le nom de leur origine, et ont conservé jusqu'à nous le ton et les prérogatives de l'illustre maison de Janus.

Les idées singulières dont les Juifs et les Chrétiens du premier siècle s'étoient prévenus

sur Jean-Baptiste et sur Jean l'Evangéliste, avoient un principe qui n'a nullement été soupçonné jusqu'ici. Ce n'étoit pas seulement parce que Jean-Baptiste prêchoit la pénitence, et parce que les hommes de ce siécle s'attendoient au grand et horrible jour du Seigneur, que les Juifs s'imaginoient qu'il étoit Elie et le précurseur de celui qu'ils attendoient : ce n'est pas encore de ce qu'à l'imitation d'Elie, il portoit un habit de poil et une ceinture de cuir sur ses reins ; c'est qu'au genre de vie qu'il avoit embrassé, il avoit joint un nom dont les orientaux ne pouvoient méconnoître le sens et la valeur, Jean, Joannès, Joannan, ne sont autres que ceux de Jo-Annus, Jo-Annes, Jo-Annan et Jo-Annach; le dieu Janus, le dieu Annach, nom de cet ancien symbole et de l'approche du grand-juge, qui personifié sous celui d'Enoch, le confondoit nécessairement avec celui d'Elie.

Il en est de même de Jean le bien-aimé, disciple du Messie des Chrétiens : il lui avoit dit, sans doute, pour de bonnes raisons, et avec connoissance de cause, *qu'il resteroit jusqu'à ce qu'il vînt :* mais les autres disciples, non encore éclairés, de l'Esprit-saint, ne devinèrent point les vues de leur maître, et croyant avoir l'explication de cette énigme dans le nom de Joannan que portoit leur confrère, ils pen-

sèrent qu'il auroit le sort d'Enoch, qu'il ne mouroit point avant la fin du monde et l'arrivée du grand juge. Comme cet oracle n'eut pas dans le tems un accomplissement aussi subit que l'ancien oracle d'Annac, l'église d'Orient a sauvé l'honneur du Messie par une assomption de Jean toute semblable à celle d'Enoch et d'Elie, et l'église d'Occident s'est contentée de faire vivre son apôtre assez d'années pour qu'il pût voir en racourci les horreurs de la fin du monde dans la désolation de la Judée et la destruction de Jérusalem.

C'est donc dans ces noms, et dans toutes les fausses idées nées de l'abus des anciens dogmes, qu'avoient été puisées toutes les opinions singulières et toutes les extravagantes et dévotes histoires qui ont eu cours dans les premiers siécles de notre ère sur les témoins et les coadjuteurs de la mission du Messie. Il est vrai que l'église qui sait discerner l'ivraïe du bon grain, en a rejetté tant qu'elle a pu, et qu'elle a sagement supprimé une multitude d'évangiles aussi anciens que ridicules, et des usages sans nombre qui sentoient trop leur véritable source: elle ne fait point, comme toute l'église d'orient, cette fête comique de l'enlévement de Jean à l'équinoxe d'automne; elle a retranché des messes de Jean l'Evangéliste, la prose du Bœuf, cet ancien

symbole du soleil, d'Osiris, et du grand-juge Egyptien. Ce n'est plus qu'en quelques endroits, comme à Saint-Maur (*) encore, qu'à l'équinoxe du printems, on célébre des offices nocturnes à trois messes en l'honneur de Jean. Comme il n'est plus actuellement d'usage de le faire qu'en l'honneur dé la naissance du Messie, au solstise d'hyver, ce période solaire qui régloit chez les Romains la fête de l'invincible Mythra, il faut espérer qu'il en sera de même un jour de bien d'autres usages semblables que l'église n'a tolérés jusqu'aujourd'hui que par condescendance, sans doute, pour la dureté du cœur de ses enfans.

L'aigle, cet antique symbole de l'année courante chez les Egyptiens, est encore le symbole de Jean l'Evangéliste. Toutes les fêtes de Jean (**) suivent, sans qu'on y pense, les anciennes périodes de Janus et sont toujours indiquées par des solstices ou des équinoxes. Tels Jeans que ce puissent être, apôtres, martyrs et con-

(*) Ces fêtes ont été supprimées de nos jours. Cette église ne subsiste plus (1735).

(**) Equinoxe de Mars, Jean Climaque : Solstice de Juin, Jean-Baptiste, Jean de Palsam, Jean Martir. Equinoxe de Septembre, Jean le Nain, Jean de Montmirel. Solstice de Décembre, Jean l'Evangéliste, Jean Cyrille.

fesseurs, tous viennent prendre la place qu'ils ont héritée de Janus, et je ne sais même si leurs légendes ne placent point toujours leur mort ou leur naissance sous ces équinoxes et époques solaires qui leur appartiennent de droit.

Nous avons, en l'honneur de cet évangéliste, des feux publics et des brandons par une suite de cet ancien usage de rallumer les feux sacrés au renouvellement des années, des saisons, et même des semaines.

C'est à l'équinoxe d'automne qu'arrive en Italie la fête de saint Janvier dont le sang miraculeux doit alors se renouveller à Naples, pour décider de la stérilité ou de l'abondance de l'année, de la tristesse ou de l'allégresse de la fête : c'est le saint le plus cher au pays : il est, suivant une légende irréprochable, l'aîné des sept frères, terme sabbathique qui lui convient, comme à l'aîné des sept planètes ; et preuve authentique qu'un tel saint et qu'une telle fête est plus antique que le christianisme même, le nom de Janvier a de même chez nous ses priviléges, et le premier mois de l'année contient plus de fêtes de Jean qu'aucun autre mois.

C'est encore le nom de Jean qui est le plus souvent invoqué dans tous nos offices, et dans nos prières diurnes et nocturnes, avec une distinction particulière, comme successeur, sans

doute, de Janus, dont le nom jadis commençoit tous les actes de religion chez les Romains, dans le tems que ce dieu étoit l'introducteur en charge auprès des dieux, et le porteur accrédité de toutes les suppliques des mortels. Ce sont encore les saints qui ont l'avantage de porter ce nom, auxquels nos légendes ont toujours eu l'attention de donner une vie longue. En effet, des saints moulés sur des êtres qui ne devoient point mourir, devoient nécessairement obtenir une vie plus longue que le commun des saints, depuis que la mode des enlévemens s'est perdue.

Pour terminer enfin ce paralelle instructif, ajoutons que, par une suite de l'analogie que le nom de Jean et ses histoires ont toujours conservée tacitement avec les Enoch, les Annac, les Elie, les Aly et le soleil, qui tous ont été révérés de l'antiquité et du monde entier; c'est de-là que les fêtes de Jean sont aujourd'hui reçues et respectées de toutes les nations, malgré la différence des religions. Ce n'est point un saint de village, comme tant d'autres qui sont inconnus hors de la vue de leur clocher. Jean est un saint universel dont les fêtes sont célébrées par les Mahométans d'Europe, d'Asie et d'Afrique, aussi bien que par les Chrétiens, et qu'il ne me seroit pas difficile de retrouver chez les Incas de l'Amérique.

Arrivé au tems de nos recherches sur toutes les erreurs qui ont eu cours sur la terre à l'occasion d'Elie, d'Enoch, et de leurs semblables, n'ai-je pas lieu de craindre qu'après un tableau aussi frappant de la conduite du genre humain depuis tant de siécles, on ne tire une conséquence toute différente de celle dont j'ai cherché dès le commencement de cette dissertation à prévenir le lecteur? Pourra-t-on reconnoître à travers ce ténébreux cahos de mensonges, et dans cet abîme d'erreurs où le monde s'est plongé et reste enseveli, cette voix intérieure, et ce penchant naturel vers le vrai dont je prétends faire honneur à l'humanité? Cette chaîne d'erreurs et d'imbécillité n'est-elle pas plutôt une preuve du contraire, et ne sera-t-elle pas à jamais un monument du goût naturel et persévérant que les hommes ont pour la fable? Pour détourner d'aussi noirs pressentimens, je n'aurai besoin, je pense, que de faire remarquer, que si l'homme est fait pour la vérité, il n'est point né cependant pour elle, et qu'il lui faut nécessairement, pour la connoître, des instructions, des leçons et des exemples. Les reproches qu'on auroit droit, ce semble, de faire aux hommes, ne doivent donc point tomber sur eux en général, mais sur le nombre de ceux qui, dans tous les âges, se

sont rendus par leur état, les guides et les docteurs de l'univers.

C'est d'eux seuls en effet qu'il auroit dépendu (s'il n'y eût eu de leur intérêt sans doute) de nous instruire tous sans préjugés : l'un n'eût pas été plus difficile que l'autre, ni pour eux, ni pour nous. Si leurs saints et leurs ministres sacrés eussent secondé, comme ils devoient, ce fond naturel de religion et de raison, qu'il seroit atroce de méconnoître dans le cœur humain, et qu'ils eussent fait succéder des instructions simples et vraies à ces grandes et sublimes leçons qu'avoient déja donné les malheurs du monde ; n'en doutons point, jamais l'on n'auroit vu les nations faire, comme de concert, des chûtes aussi horribles et aussi déplorables. Il ne faut point d'autres preuves de l'impossibilité de ce concert, que la trame même des erreurs que nous venons de parcourir : Le genre humain encore est réuni de sentimens sur la fabuleuse tour de Babel : mais sur des faits plus récens, il est incapable de construire et d'édifier des systêmes d'erreurs médités, réfléchis et calculés à loisir, comme ceux dont les annales des Hébreux viennent de nous offrir un exemple.

Les malheureux humains ont donc été trompés par ceux dont ils devoient être éclairés.

Plaignons - les donc dans leurs égaremens; et loin de les insulter pour un crime involontaire, que cette confiance même qu'ils ont eue aux artisans du mensonge, en les prenant pour les artisans de la vérité, nous fasse lire dans l'avenir ce que les hommes seront un jour, lorsque le progrès général des connoissances leur aura appris et démontré que tout ce qu'on leur a donné pour une succession continue et non interrompue de faits et de vérités, n'est qu'une succession continue et non interrompue de fables et d'impostures sacerdotales.

ESOPE FABULISTE

Ou dissertation sur les incertitudes qui concernent les premiers écrivains de l'antiquité.

§. I. Parmi cette multitude de problêmes que l'étude de l'antiquité ne cesse de présenter, c'en est un toujours surprenant et difficile à resoudre que de voir cette antiquité conserver avec soin, et même avec une sorte de religion, les plus belles productions de l'esprit humain, sans pouvoir quelquefois nous instruire de ce qui concerne personnellement les grands hommes qui en ont été les auteurs, et sans pouvoir nous apprendre quelle a été leur naissance, leur âge, leur fortune et même leur patrie. Y auroit-il eu un tems où la gloire, ce mobile digne de l'homme, n'auroit point été une des vues des écrivains, et où les nations se seroient contentées de jouir du fruit de leurs études et de leurs veilles, sans leur rendre le tribut de reconnoissance, que toute société policée doit à ceux qui l'instruisent ou qui l'immortalisent? non sans doute; et c'est ce qui augmente la

difficulté du problême. Demandons à la Grece quel est le pere de l'Iliade, quel est Homere? Mille voix qui le réclameront nous feront assez connoître la haute estime que l'on avoit pour ses ouvrages et pour sa personne. Prêtons cependant une oreille attentive et recueillons les traditions, nous n'entendrons que des fables ridicules, et des contrariétés bizarres. Il en sera de même d'Esope que la Grece a regardé comme un de ses génies créateurs et comme l'inventeur de l'apologue, genre de morale par lequel son nom s'est éternisé, comme celui d'Homere par le poëme épique. L'un et l'autre ne nous sont connus que par des détails si éloignés de la vraisemblance historique, qu'on a depuis longtems soupçonné que ces noms illustres sont fabuleux, et que cette antiquité qui nous paroît si reculée, n'a point elle-même connu les auteurs de ses ouvrages immortels. Comment allier néanmoins tant de ténèbres avec les lumières du siécle qui a vû et qui a fait naître de telles productions, et avec les lumières de ceux qui les ont admirées et qui les ont transmises à leur postérité?

Si je voulois tirer quelques conséquences historiques de cette obscurité même, je dirois par rapport aux œuvres d'Homere que leur siécle tel qu'il soit, a été suivi de plusieurs siécles d'ignorance

d'ignorance qui n'ont conservé son livre que dans la poussière, et qui en ont fait oublier l'auteur. Je dirois de cet auteur, tel qu'il soit, qu'il n'a pu appartenir qu'à un siécle sociable et très-éclairé, parce qu'il nous présente un génie sublime orné de connoissances très-étendues, et parce que le langage de la Grece a dans l'Iliade une beauté, une finesse, et une perfection qui n'ont pu être que les suites d'un progrès infini dans le commerce, dans les arts, et dans les lettres. J'avancerois de plus que les Grecs ont dû avoir dans une antiquité, qu'ils ont eux-mêmes méconnue et oubliée, un siécle peut-être comparable à celui de Periclès ou d'Alexandre. Je n'aurois point, il est vrai, d'autre preuve de cette conjecture que l'Iliade sortie de la nuit du tems, mais avec un tel ouvrage à la main, je m'écrierois, on ne devient point géant en un jour.

Pour ajuster ces pressentimens avec l'histoire et la chronologie de la Grece, je sacrifierois, s'il le falloit, leurs premières annales et leurs marbres même à la justesse de ces idées. Si bien des peuples ont eu, à ce que l'on dit, la vanité d'allonger leurs chroniques et leurs annales, on ne peut soupçonner les Grecs que de les avoir abrégées et racourcies, et l'on en remarquera mille preuves, si l'on compare leurs

traditions et leur mythologie avec les traditions et les mythologies des peuples de l'Asie ou de l'Egypte. Je reculerois donc de plusieurs siécles de la guerre de Troye que l'on place ordinairement au commencement du treiziéme siécle avant notre ère, et le siécle de cette expédition ne seroit encore qu'un siécle d'ignorance et d'héroïsme. Après quelque intervalle, je ferois suivre plusieurs siécles d'émulation, de génie et de sociabilité qui façonneroient le langage, qui le feroient monter à son plus haut terme de perfection, et qui feroient naître mille ouvrages, et entre autres une Iliade. Ce bel âge seroit suivi d'événemens divers qui changeant la face politique de la Grece, y changeroient aussi pour un tems les loix, les mœurs et le goût. Cette triste époque auroit assez de durée pour disperser presque toutes les productions de l'âge précédent et les faire négliger pendant plusieurs siécles. Enfin les sciences reparoîtroient peu-à-peu, il se trouveroit des princes ou quelques génies heureusement nés qui retireroient de la poussiere les débris des siécles passés et qui s'en serviroient pour ranimer l'émulation et lui montrer de grands modèles. Cette heureuse révolution qui reviendroit la véritable époque du monde historique arriveroit vers le milieu du sixiéme siécle avant notre ère, èt pour lui donner un

terme connu, je ne daterois l'histoire que de la prise de Babylone par Cyrus en 538. Ce Prince a été comme on sait le contemporain de Solon et de Crœsus, et la monarchie des Perses dont il est le fondateur, est la seule de toutes les monarchies anciennes dont nous connoissions le commencement et la fin.

C'est ainsi que je disposerois et que j'allongerois la suite des tems pour y placer 1°. un siécle aussi éclairé qu'a dû être celui d'Homere, 2°. les siécles qui avoient préparé ce siécle illustre, et 3°. ceux qui l'ont fait tomber presque en oubli jusqu'au tems de Cyrus, de Crœsus et de Pisistrate. Le plus grand changement que cette façon de penser puisse apporter aux idées reçues ne peut concerner que la prise de Troye que je placerois quelques siécles plus haut qu'on ne la place vulgairement. L'époque de cette expédition est si peu décidée, et si isolée de l'histoire, que ce n'est point faire un changement, lorsque l'on suit d'ailleurs l'ordre des choses et la nature des événemens les plus connus. Si l'on jette un coup d'œil sur les marbres de Paros qui comprennent depuis le 4e. jusqu'au seiziéme siécle avant notre ère, et qui nous donnent 75 dates ou époques, on peut remarquer que de ces 75 époques 41 appartiennent aux 6e., 5e. et 4e. siécles, et sont toutes his-

toriques ; et que des autres qui sont répandues sur les 10 siécles antérieurs, il y en a plus des trois quarts mythologiques, et que le reste se réduit à cinq ou six faits obscurs ; d'où l'on doit nécessairement conclure que le 6e. siécle avant notre ère est le premier qui commence à être vraiment historique. On tirera la même conséquence si l'on fait une semblable observation sur le canon des auteurs Grecs qui ont fleuri dans ces mêmes siécles que comprennent les marbres. Sur 240 écrivains je remarque qu'il y en a 177 compris dans les 6e., 5e. et 4e. siécles, et que les 64 autres, au nombre desquels est Homère que l'on place au 10e., sont noyés dans des siécles précédens comme dans une vaste mer où l'histoire ne peut leur assurer aucun point fixe et certain. Il seroit ainsi très-raisonnable de prendre une époque dans un siécle aussi mémorable que le 6e. avant notre ère, où il semble qu'il se soit fait une révolution qui a porté et arrêté l'esprit humain vers le vrai. C'est d'ailleurs dans ce siécle que Rome devient historique par l'élection des consuls.

Les beaux siécles qui ont produit l'Iliade se trouvent donc en effet investis par des siécles de ténébres, et tous ensemble ils nous présentent trois âges distincts et différens, dont le premier c'est-à-dire le plus ancien a pu être un âge d'une

ignorance naturelle qui aura été la suite des changemens physiques arrivés dans le monde; le second a été certainement un âge de lumière et de connoissances acquises et perfectionnées; le troisiéme un âge dont l'ignorance n'aura été que de rechûte, et qui se terminant au 6e. siécle a été suivi d'un nouvel âge de lumière qui s'est modelé sur celui d'Homère, comme on a vu par la suite, et après de pareilles rechûtes, d'autres âges se modeler sur ceux d'Auguste et de Periclès.

Telles ont été les vicissitudes du génie des nations. Plus on lit les annales du monde, plus l'on y croit appercevoir que l'esprit humain est comme assujetti à des périodes réglés, qu'il s'éleve dans un tems pour tomber dans un autre, et qu'il ne tombe que pour se relever ensuite. Il est extrêmement nécessaire de se familiariser avec ce tableau de l'histoire, autrement le clair et l'obscur dont il est diversifié ne présenteroient à nos yeux que des objets confus et inintelligibles; et je crois qu'il importe à la société et à ses progrès futurs que les parties les plus claires y soient séparées des parties ténébreuses, et que les unes et les autres y soient au moins esquissées de traits légers qui rendent sensibles les rapports et l'harmonie du total. C'est par ce moyen seul que l'on peut établir à la fois l'existence de la vérité, et l'existence de la fable;

alors il en est du plan de l'histoire comme d'une géographie du globe, on y distingue des parties connues, et des parties inconnues, et quoiqu'on ne puisse pénétrer dans ces dernières, on sait au moins vers quelles régions elles sont situées et l'on est certain de leur existence.

En présentant cette image des différens siécles de la Grèce, nous avons eu pour objet de rendre une raison générale des incertitudes où l'on est tombé dès les premiers tems au sujet de plusieurs écrivains de l'antiquité; mais si l'on y trouve quelque chose de satisfaisant sur Homère placé au 10ᵉ. siécle et tout enveloppé d'ignorance, il semble que rien de tout ce que nous avons dit ne pourra convenir à la personne d'Esope qui se trouve placé dans le 6ᵉ. aux tems de Crœsus et de Cyrus, c'est-à-dire vers cette année 538, que je regarde comme l'époque du monde historique, et comme l'instant du renouvellement des sciences chez les Grecs. Pour répondre à cette difficulté, nous nous proposons dans cette dissertation de faire un examen particulier de la légende et de la personne de cet écrivain, et d'en suivre pied à pied les détails pour connoître si cet auteur appartient véritablement à la Grèce. S'il arrive que cet examen nous conduise dans une région toute étrangère à cette partie de l'Europe, nous aurons lieu de

le regarder lui-même comme étranger, et ce que nous venons de tracer sur les vicissitudes de la Grèce servira de préliminaires à ce que nous aurons aussi lieu de dire sur les vicissitudes des contrées ou des siécles où nous aurons été portés. Partout où le fil de ce sujet pourra nous conduire, nous y trouverons sans doute des hommes et nécessairement les mêmes révolutions et le même spectacle.

§. II. Les traditions qui concernent le siécle d'Esope ne sauroient être moins précises ni plus contradictoires qu'elles le sont. En faisant fleurir ce fabuliste sous Crœsus roi de Lydie, elles le font encore contemporain d'un Lycerus roi de Babilone, qu'on ne connoît point; d'un Nectanebe roi d'Egypte qui a vécu près de 180 ans après Crœsus, et de cette fameuse Rodopé, courtisanne à laquelle on a attribué la construction d'une de ces antiques pyramides de Memphis qui ont été bâties au moins 1800 années avant le régne du roi de Lydie. De pareilles anacronismes semblent faire rentrer cet écrivain dans la classe des auteurs qui sont incertains pour le tems, et nous avertir déjà de mettre ses ouvrages au nombre de ceux qui ont reparus lors du renouvellement des lettres. En considérant ensuite ces ouvrages mêmes, si l'on en examine l'objet qui est la morale, la matière qui est l'allégorie, et le

style qui en est infiniment simple, et qu'au lieu d'y reconnoître les graces et la fécondité du génie de la Grèce, l'on n'y remarque qu'un caractère sententieux et qu'un tour d'esprit asiatique ; si l'on n'y trouve qu'une morale concise, séche et parabolique dans le goût des orientaux qui se sont toujours plu à instruire par des figures et des similitudes : peut-être qu'alors on ira jusqu'à soupçonner que cet auteur n'a pas même été Grec, que l'époque de Crésus où on l'a placé n'est que l'époque où cette production étrangère a passé dans l'Europe, et qu'Esope enfin (s'il y a eu un écrivain de ce nom parmi les Grecs) n'en a été que l'éditeur et le traducteur. Ce sont-là des soupçons que l'on n'a jamais eu sur Homère, et qui ne peuvent se former contre lui. Malgré les ténébres qui enveloppent sa personne et son nom, l'objet, la matière et le style de l'Iliade, tout y parle le langage de la Grèce et tout y appartient aux Grecs. Il n'en est pas de même d'Esope, et la nature de ses ouvrages paroît concourir autant à le montrer étranger, que les fables de sa légende en font tantôt un Ethiopien et tantôt un Phrygien.

Il ne seroit plus alors difficile de rendre une raison générale de toutes les fables qui le concernent, elles auroient été le fruit de l'incertitude des Grecs sur un auteur qui leur auroit été

inconnu, et ce ne seroit que chez les Orientaux qu'il faudroit chercher à s'instruire de la personne et du siécle de ce fabuliste. Suivons donc le chemin qui s'ouvre devant nous; quelques savans qui nous y ont déjà précédé justifieront cette tentative, et s'il est possible de pénétrer plus loin qu'eux, nous interrogerons les Asiatiques non-seulement sur les ouvrages d'Esope, mais aussi sur les fables de sa légende où nous croyons remarquer le même caractère oriental, et où nous avons apperçu des anacronismes si grossiers, qu'il est difficile d'en accuser les Grecs qui n'ont point cessé d'être éclairés depuis Crœsus.

C'est en présentant un autre fabuliste que les peuples de l'Asie répondent à ceux de l'Europe qui leur présentent le fabuliste des Grecs, et ce qu'il y a de singulier dans ce concours, c'est que les deux rivaux sont deux esclaves, c'est qu'ils sont également contrefaits et de la même manière, qu'ils sont aussi disgraciés de la nature du côté du corps que comblés du côté de l'esprit et du génie. De plus, c'est qu'ils ont à la main, l'un en grec, l'autre en arabe, le même livre de fables morales, qu'ils y ont traité les mêmes sujets, qu'ils ont tenu les mêmes propos et couru à-peu-près les mêmes aventures.

Le nom de ce second ou de ce premier Esope est Lochman, surnommé par les Orientaux *Al-*

hakhim, c'est-à-dire *le sage* par excellence, titre d'honneur que nous pourrons aussi rapprocher du nom de notre Esope; il ne faut pour cela qu'écrire *Atsophos* au lieu de *Aisopos* comme l'écrivoient les Grecs, et son nom signifiera de même par la force de l'alpha additif *le très-sage :* il ne sera alors qu'un synonime de l'épithéte orientale, et sa racine sera *Sophos*; *sage*, comme celles d'*Abia*, *grande force*, et *Abios*, *très-riche ou vieux*, sont *Bia*, *force*, et *Bios*, *la vie* ou *le nécessaire.*

On ne peut sans doute qu'être indécis à l'aspect de deux personnages si semblables par leurs figures et par leurs actions, qu'il faut nécessairement les confondre pour n'en faire qu'un seul être; mais quelle partie voudra se désister de ses prétentions, les sentimens des savans qui sont les juges en cette cause ayant été jusqu'ici partagés. A ne juger que par le caractère de l'ouvrage reclamé par l'orient et par l'occident, on ne peut, ainsi que nous avons dit, pencher qu'en faveur des orientaux, et c'est en effet l'opinion la plus sage et la plus suivie. Cependant si l'on vouloit tirer quelques inductions de la façon dont les Grecs ont écrit le nom *d'Esope*, *Aisopos*, et du sens qu'ils ont donné à ce nom de *visage brûlé*, c'est-à-dire d'*Ethiopien*, en le dérivant de *Aito brûler*, et de *Ops*, *visage*,

comme s'il se fût originairement écrit et prononcé *Aitsophos* ou *Atsopos*; il sera difficile de ne les pas soupçonner d'avoir au moins contribué les premiers à faire de ce fabuliste tantôt *un noir Ethiopien* et tantôt un habitant de la *Phrygie*, parce que *Phrugos* et *Phrugios* en grec signifient également *Brûle* et *Phrygien.* Cette étymologie ridicule et mauvaise en soi, ne peut au reste prouver que l'ignorance des Grecs sur la personne et sur le nom de cet écrivain. Ce nom sans doute étoit oriental, et à juger par le son de *Atsophos* qui semble avoir fait inventer aux Grecs le portrait de leur Esope, je le ramènerois au nom de *ha-Tsophéh* qui désignoit dans l'ancien orient *un homme qui médite et qui réfl chit profondément sur ce qu'il voit.* C'étoit un titre d'honneur que les Hébreux, par exemple, donnoient vulgairement *aux sages*, aux savans et même aux devins et aux prophêtes. Cette étymologie n'est point contraire à celle que nous venons de tirer du grec *Sophos*, parce que ce mot dérive lui-même de *Tsophéh*, ainsi que *Sidon* de *Tsidon*, et *Sabaoth* de *Tsebaoth*. Un *sage* étoit chez les anciens un *homme qui voit et qui pense sur ce qu'il voit.* On sait que les Grecs des premiers tems ont donné ce nom de *Sophos* à ceux que par la suite ils ont appellé du nom de *Philo-Sophos*, c'est-à-dire *ami de la sagesse*;

Pithagore est le premier, dit-on, qui ait adopté ce nom modeste où tous les hommes devroient aspirer.

Quoique les Orientaux aient fait de l'Ethiopie, de la Nubie, et même de l'Abissinie la patrie de notre second fabuliste, les Persans en particulier le révendiquent comme un de leurs compatriotes, et prétendent que Lochman est né dans leur ville de Kasbin, qui dépendoit autrefois de l'ancienne Médie. Leur titre n'est sans doute qu'une tradition obscure, entretenue chez eux par la vanité et le desir d'avoir produit un grand homme. Nous n'oserions avancer que ce nom de Kasbin dont nous ignorions la signification Persanne, ait donné lieu à la tradition. Nous dirons seulement qu'en Hébreu ou en Phénicien *Khasab* signifie *penser et réfléchir* (*), et nous ferons remarquer comme une singularité que les noms de *Khoseb* et de *Khosbim* qui dérivent de Khasab, sont ceux que l'écriture a donnés aux ouvriers intelligens qui travailloient à ces fameuses broderies que l'antiquité appelloit *opus Phrygionicum*, un travail Phrygien.

Nous pouvons encore placer ici comme à sa place une observation particulière sur ce *Lyce-*

(*) D'où Khésbon, philosophia. Eccl. 7. 26, c'est-à-dire l'art de penser.

rus, roi de Babilone, auprès duquel Esope a fait une si brillante fortune, s'il en faut croire les traditions de la Grèce. Nous pensons que ce nom, tout-à-fait inconnu aux historiens, pourroit être celui de Cyrus, qui sorti de la Perse et de la Médie, fut le conquérant de Babilone, le plus grand et le premier prince de l'ancienne monarchie Persanne. Nous croyons que le demi-savant qui a fait passer les traditions ou les fables des Orientaux chez les Grecs, ayant lu que le fabuliste étoit venu *vers Cyrus ad Cyrum*, et en langue orientale *Lecores'*, aura confondu la préposition avec le nom propre, ce qui aura produit le nom obscur de Lycerus. Si cette conjecture avoit quelque réalité, les Persans pourroient avoir quelque droit de révendiquer notre auteur et de le placer en Médie, mais les chronologies de l'Asie vont s'opposer à cet arrangement.

L'âge de *Lochman* n'est pas plus certain que le lieu de sa naissance. Il est aussi impossible d'accorder à ce sujet les Orientaux entre-eux, qu'avec les Grecs. Plusieurs le font petit-fils ou arrière-petit-fils de *Noë*; d'autres le font contemporain d'*Héber*, et quelques-uns le disent petit-neveu d'*Abraham*. Il devoit être par conséquent très-proche parent de *Jacob* et de *Joseph*; c'est une illustre parenté pour un *Ésope*:

aussi quelques Orientaux prétendent que *Lochman* jouissoit du don de prophétie par succession. Ce n'est pas tout; on l'a fait neveu ou cousin de *Job*, d'autres lui ont donné tantôt *Moyse*, et tantôt *Jonas* pour contemporain; enfin le plus grand nombre l'a fixé au siécle de *David* et de *Salomon*; mais ce qui confond toutes les idées, ils ont aussi fait de *Lochman* le précepteur d'*Empedocle*, qui a vécu plus de 550 ans après ces princes d'Israël, et ils placent de son tems et de celui de *David*, un roi en Perse, qu'ils nomment *Cai-Kosrou*, c'est-à-dire le roi *Cosrou*. Or, ce nom qui désigne le soleil, semble n'être encore qu'un dialecte du nom de *Cyrus* qui signifie la même chose, et que les Grecs ont dit *Kuros*, et les Hébreux *Cores*'.

Cette multiplité d'époques embrasse environ 1500 ans depuis *Arphaxad* jusqu'à *David* et *Salomon*, et près de 2000 si l'on y ajoute les 500 années qu'il y a depuis ces princes jusqu'à l'époque de *Crœsus* et de *Cyrus*. C'en est plus qu'il ne faut pour reconnoître que l'ignorance des Orientaux sur l'âge de *Lochman*, égale celle des Grecs sur l'âge d'Esope, c'est une autre sorte de similitude. Mais ce qui est étrange et ce qui caractérise bien le génie de l'orient, c'est qu'au lieu de convenir de bonne foi de leurs incertitudes, les historiens de cette région ont

mieux aimé avancer que *Lochman* avoit vu toutes ces époques et qu'il a vécu pendant tous ces siécles. Les Arabes lui donnent 3000 ans de vie, quelques-uns se contentent de 1000, et les plus modérés ne lui en accordent pas moins de 300. Voilà peut-être l'histoire de toutes ces longues vies si communes dans l'ancienne Asie.

La scène de la vie de *Lochman* n'est point dans la Grèce ni dans la Lydie, ni à Babilone, ni en Egypte, comme l'ont dit les Grecs de leur Esope; c'est dans le pays des Hébreux. Quoique Ethiopien ou Abissin, *Lochman* avoit l'avantage d'être Juif d'origine et de religion, et c'est auprès de *David* et de *Salomon* qu'il fut amené par sa bonne fortune qui le tira de l'esclavage pour en faire l'ornement de la cour Israëlite. Il avoit été berger pendant sa jeunesse et il avoit essuyé de la part de ses compagnons d'esclavage, les mémes insultes que l'Esope Grec a (dit-on) reçu de la part des siens. Sa figure hideuse et grotesque l'avoit rendu l'objet de leur mépris et de leurs railleries. C'est *Lochman* qui fut accusé d'avoir mangé des figues, et qui par son adresse sut convaincre ses ennemis de mensonge. C'est *Lochman* qui par deux fois présenta des ragoûts de langues à son maître, qui lui avoit demandé tantôt ce qu'il y avoit de meilleur et tantôt ce qu'il y avoit de plus mauvais. C'est *Lochman*, enfin,

qui par son esprit surmonta tous les obstacles que lui avoit opposé la nature et qui est devenu le favori et le conseil, non de Crœsus ou de Lycerus, mais de *David* et de *Salomon.* Nous aurions sans doute de la peine à en trouver des preuves dans la bible, mais ne désespérons de rien ; peut-être jusqu'ici n'avons nous manqué que de bons commentateurs. Quoi qu'il en soit, avouons que nous ne pouvons encore décider entre nos deux fabulistes quel est le véritable et le légitime auteur des apologues que nous avons.

§. III. Rien n'est plus célébre dans l'orient que la science et que la sagesse de *Lochman.* Il savoit tout, devinoit tout, expliquoit tout, et le proverbe y dit encore, *il ne faut pas prétendre enseigner quelque chose à Lochman.* Telle est la raison du sur-nom de *sage*, qu'on lui donne dans l'Asie, comme nous le donnons à *Salomon.* Cette étonnante sagacité de *Lochman*, nous rappelle qu'Esope étoit de même l'oracle et la ressource de tous ceux qui avoient des difficultés à résoudre, mais elle semble aussi nous faire entrevoir quelques rapports cachés entre les deux fabulistes et ce fameux roi d'Israël.

Les Orientaux disent par exemple de *Lochman*, qu'un ange lui ayant annoncé dans un songe lorsqu'il n'étoit encore qu'esclave, que Dieu vouloit

vouloit le faire monarque universel, et son lieutenant sur la terre, celui-ci ne lui demanda que la *sagesse* qui lui fut accordée à grande mesure pour récompense de sa modération et de son désintéressement. N'est-ce point le songe de *Salomon*? Ils attribuent à ce fabuliste le *livre de la sagesse* que nous attribuons à ce Prince, et disent qu'il a composé 10 mille maximes, sentences et apologues, chacunes plus estimables que le monde entier. Et le recueil qu'ils en conservent s'appelle *Amthal*, c'est-à-dire *p overbes.* Sur de si forts indices pouvons-nous douter que *Lochman* ne soit le même que *Salomon*, qui à demandé la sagesse et qui l'a obtenue dans un songe, qui a fait notre *livre de la sagesse*, et qui a composé des proverbes, et comme le dit positivement l'écriture (R. 4. 32.) 3000 *paraboles* et 5000 *poëmes* ou *cantiques*. La similitude et l'identité sont avérées sans doute, mais il suit de-là, si l'on raisonne juste et si l'on conserve quelque netteté dans ses idées, que l'esclave de Xanthus, qu'Esope, n'est lui-même qu'un *Salomon*.

En effet, qu'on se rappelle que c'est aussi dans un songe qu'Esope a vu la fortune qui lui délioit la langue, et qu'à son réveil il s'est trouvé doué du talent de la parole, qu'il n'avoit point auparavant. Qu'on remarque ce que les Grecs ont

raconté des prodigieuses richesses de Crœsus, et qu'on le rapproche des immenses trésors et de la magnificence de *Salomon* qui a été le Crœsus d'Israël. Qu'on prenne garde encore à ce que l'écriture rapporte sur les usages du tems de *Salomon*, que les rois de l'orient s'envoyoient des énigmes par défis, qu'ils voyageoient même les uns chez les autres pour se proposer des questions difficiles à résoudre; et qu'on se mette ensuite en mémoire les énigmes que les cours de Babilone et d'Egypte s'envoyoient réciproquement du tems d'Esope, et les voyages que faisoit le fabuliste Grec pour en porter lui même la solution. Toutes ces anecdotes ne présenteront-elles pas le même tableau? Lisons aussi la légende d'Esope, en faisant quelque attention aux diverses sentences qu'on lui a mises dans la bouche, et nous y remarquerons dans toutes le génie, et dans quelques - unes l'expression même de plusieurs des proverbes de l'Ecriture.

Les historiettes qui ont cours en Asie au sujet de *Salomon*, quoiqu'elles ne soient point contenues dans la bible, nous rappelleront aussi quelques autres anecdotes de l'histoire d'Esope. Il n'est par exemple question dans cette région que du fameux anneau par la vertu duquel ce Prince commandoit aux génies, aux oiseaux,

aux dives et aux élémens : on dit donc que cet anneau lui fut un jour enlevé par une furie, que ce Prince alors privé de la plus essentielle partie de sa puissance, se vit dans le plus grand embarras, peut-être même que ce sage Roi en auroit perdu la tête, mais que dans ces tristes circonstances il fut secouru et soutenu par Asaph qui lui aida à porter le poids du gouvernement. Cet Asaph, disent les Orientaux, étoit un homme infiniment sage, ministre et grand visir de *Salomon*, et s'il en faut croire nos interprêtes, c'est le même dont il est parlé dans l'histoire de David et dans les pseaumes, comme d'un poëte, d'un musicien et d'un prophête. Ouvrons présentement la légende d'Esope, on y voit que les Samiens, effrayés de l'enlévement de leur anneau public par un aigle, sont ensuite tranquillisés par Esope, qui leur rend raison de ce prodige et qui prévient par sa sagesse les malheurs et les dangers dont cet enlévement les avoit menacés. Ces similitudes sont assez grandes pour nous porter à remarquer encore que les noms d'Esope et d'Asaph ne sont pas non plus fort étrangers l'un à l'autre. Nous ne tarderons pas en effet à découvrir leur grande affinité, quoique l'on prétende que ce dernier a fait les pseaumes dont les titres portent son nom.

Les rapports de *Lochman* avec *Salomon* nous

ayant conduit aux rapports d'Esope avec le grand Roi d'Israël, et ces doubles rapports se confirmant mutuellement les uns par les autres, examinons le nom même de *Lochman*; peut-être nous découvrira-t-il aussi quelques autres nouveautés dont nous pourrons faire usage pour l'illustration de l'histoire.

Les Orientaux modernes qui ont donné à leur fabuliste le surnom de *al-hakhim*, *le sage*, ne nous donnent point la signification particulière de son nom de *Lochman*, et il y a quelque apparence qu'ils n'en connoissent aucune. Pour nous, nous croyons que ce nom même n'est qu'un dialecte différent et plus ancien de ce surnom d'Al-hakhim, et que la racine primitive de l'un et de l'autre descend du phénicien *kHacam*, *un sage* et *kHocmah*, *la sagesse*. Les Arabes modernes qui nomment *la sagesse al-Hechmah* démontrent la justesse de notre conjecture ; d'ailleurs ces deux noms phéniciens sont ceux que la bible répete en cent endroits lorsqu'elle appelle Salomon *un sage*, et qu'elle parle de *sa sagesse* ; il ne nous faudroit point d'autres preuves de l'analogie de ce Prince avec notre fabuliste. Pour rendre aussi quelque raison de l'introduction de la lettre L qui s'est incorporée à son nom, l'on peut dire qu'elle tient lieu d'un article qui s'est joint et confondu avec la ra-

cine primitive, comme si les Orientaux disoient un jour *Lekhmah* au lieu de *Al-Hekhmah*, *la sagesse*; ou bien encore que ce nom de *Lochman* n'est qu'un datif antique à la façon des Hébreux, et que les peuples se sont habitués à le prononcer de la sorte, parce que ceux qui les instruisoient autrefois les renvoyoient toujours *au sage* dont ils citoient les préceptes; c'est encore l'usage en orient de renvoyer proverbialement l'interprétation de tout ce qui est difficile, à *Lochman*, c'est-à-dire aux sages et aux savans.

Cette explication ayant presque toutes les probabilités nécessaires, elle resserre d'une façon encore plus étroite les liens qui ont uni jusqu'ici *Salomon* avec *Lochman*, et *Lochman* avec *Esope*. Ces trois sages n'en feront donc nécessairement qu'un, puisque leurs gestes et leurs ouvrages étant déjà les mêmes, leurs noms ou leurs surnoms ne sont que des synonimes. Mais auquel faut-il laisser l'existence, et quel sera celui qui absorbera et qui concentrera dans lui seul cette singuliere et nouvelle trinité? Avant de rien décider sur un sujet qui semble devenir grave et sérieux de plaisant qu'il étoit, remarquons que nous avons passé le terme où les savans se sont arrêtés, qu'il n'étoit question pour eux que de prononcer entre deux parties *Esope* et les Grecs.

d'une part, *Lochman* et les Orientaux de l'autre. Ce qu'ils ont fait chacun suivant leur goût sans étendre leurs idées et leurs soupçons plus loin. S'ils eussent été plus avant, ils eussent trouvé bien d'autres difficultés.

Les Hébreux que nous venons de rencontrer, sans les chercher cependant, vont à présent s'élever contre les Grecs et contre les Orientaux, et vont réclamer contre toutes les décisions qui ont été faites par nos savans. A les entendre, il n'y aura jamais eu d'Esope chez les Grecs ni de *Lochman* chez les Orientaux, et *Salomon* sera le seul sage et le véritable auteur de toutes ces œuvres de morale, dont on l'a dépouillé pour en décorer à ses dépens deux êtres imaginaires. Les plus modérés nous diront qu'Esope n'est tout au plus qu'un pillard de leurs livres saints, qui a vécu 450 ans après le roi d'Israël; que *Lochman* ne peut être qu'un plagiaire de la même espèce, et ils nous présenteront en effet leurs traditions et leurs écritures, par lesquelles il est constant que depuis près de 2800 ans *Salomon* est en possession non seulement chez eux, mais aussi chez une infinité d'autres peuples, de tous les ouvrages, dont les anciens Grecs et les Orientaux modernes prétendent injustement le dépouiller.

Comme il est impossible de constater la grande réputation que *Salomon* s'est acquise

chez toutes les nations du monde, qui ont eu quelques connoissances des sciences et des lettres, rien ne peut faire paroître plus singulière et plus étonnante la conduite des Orientaux, qui faisant d'ailleurs un cas infini de ce grand Prince, dont ils racontent cent merveilles absurdes et bizarres, le privent néanmoins de ce qu'il y a de plus noble et de plus solide dans sa sagesse et dans sa gloire, pour en revêtir un être qui paroît n'avoir jamais eu d'existence. Ils lui ont ôté, ainsi que nous venons de voir, le livre des *proverbes*, et celui de *la sagesse*, pour le donner à un fabuliste idéal, et ils en ont usé de même à l'égard du cantique des cantiques qu'ils n'attribuent pas à la vérité à *Lochman*, mais à Joseph fils de Jacob; ce qui sans doute n'est pas moins étrange, ce patriarche ayant vécu plus de 800 ans avant *Salomon*. Nous regardons ce cantique célèbre, comme un épithalame mystique, composé littéralement par ce Prince pour son mariage avec la fille d'un Pharaon roi d'Egypte; et les Orientaux assurent qu'il n'a été fait que par Joseph pour célébrer ses amours avec Zoléicab fille du Pharaon de son tems, et femme de Putiphar; du reste ils en font le même usage que nous, et ils pensent qu'on ne doit pas s'y attacher à la lettre. Les vieillards le lisent pour échauffer en eux le pur amour, et il est dé-

ſendu à la jeunesse qui n'a pas besoin d'être échauffée.

Dans l'embarras où nous sommes de porter quelque jour dans un cahos qui s'obscurcit à mesure que l'on y pénétre, nous ne pouvons mieux faire que de profiter de cette apparition de Joseph, pour apprécier aussi les titres qu'il peut avoir chez les Orientaux pour s'unir avec *Lochman*, et dépouiller de concert avec lui un aussi grand roi que *Salomon.* Puisque ce patriarche devient partie dans ce procès, nous le mettrons en cause; peut-être la solution finale dépend-t-elle de lui seul. Recherchons donc si ces imaginations orientales n'auroient point crû voir quelque rapport entre *Salomon*, *Lochman* et *Joseph*, et si ces rapports ne seroient point le principe de toutes ces méprises. Nous pouvons d'autant mieux former ce soupçon, que quelques uns, ainsi que nous avons vû, ont fait de *Lochman* un très-proche parent d'Abraham et de Jacob pere de Joseph.

§. IV. Nous considérons d'abord Joseph et Salomon, et nous les mesurons l'un avec l'autre; s'il y a égalité entre ces deux Hébreux, la bonne géométrie nous dira que le troisiéme sera égal au premier, puisque ce troisiéme est déjà égal au second, ainsi que nous l'avons démontré. Echauffons notre génie pour mieux imiter

les Orientaux et disons, Joseph est un des derniers enfans de Jacob, il a été le fils de la vieillesse de son pere, et son bien-aimé par dessus tous ses freres. (Gen. 37, 3.) Salomon a de même été le plus jeune de la nombreuse famille de David, il est appellé *jeddidia*, *le bien aimé*, et c'est à lui que son pere a soumis tous ses freres en lui donnant le sceptre et la couronne. Joseph aussi s'est trouvé le roi de ses freres et de son pere même. (2, R. 12, 25).

L'un et l'autre ont reçu le grand nom de sage. Le premier a été le plus sage de toute l'Egypte, et le second le plus sage de tous les rois de la terre. Si Salomon a épousé la fille d'un Pharaon, une tradition immémoriale dit de Joseph qu'il a été l'amant de Zoléicab fille d'un autre Pharaon, et que c'est pour elle qu'il a composé ces poësies galantes et divines que l'on veut attribuer à Salomon. On a écrit de Salomon que c'étoit un prince très-amoureux, on en a dit autant de Joseph, les Hébreux conviennent que c'étoit un jeune taureau après qui couroient les jeunes filles et qui tournoit la tête aux femmes.

Tous les rabbins font de Salomon un expert en l'art magique, ils pensent la même chose de Joseph, et possédent encore un de ses ouvrages de magie sous le nom de miroir de Joseph. Ils ont donné une coupe à Salomon pour deviner,

Joseph en avoit une qui lui servoit au même usage, et la génèse en fait foi.

C'est aussi avec l'anneau de Pharaon que Joseph a gouverné l'Egypte, et c'est avec un anneau que Salomon a gouverné la nature. Lorsque ce Prince perdit cet anneau, ce fut le visir Asaph qui soutint le crédit de son maître, mais ce nom d'*Asaph*, (Congregare, Colligere.) qui signifie *ramasser*, *recueillir*, est la racine même du nom de *Joseph*, qui signifie celui *qui ramasse* et *qui recueille*; ainsi cet *Asaph*, ministre du roi d'Israël, n'est qu'un double emploi de *Joseph*, ministre d'un roi de l'Egypte, dont il est le sauveur. Nous croyons même entrevoir que les auteurs de la bible ont connu ce rapport au moins confusément, car ils ont nommé *Joseph* un des fils de cet *Asaph*.

Si l'on a dit de Salomon, qu'il étoit instruit de toutes les sciences, qu'il a connu tous les arts, et qu'il a écrit sur toutes les parties de la nature, on a dit aussi la même chose de Joseph, au moins dans l'Egypte. C'est lui qui en a été le législateur et qui a appris aux Egyptiens l'agriculture, la géométrie, l'astronomie, la magie, et toutes les sciences où ce peuple a si fort excellé. Si les habitans de l'Asie, depuis la Syrie jusqu'au Cachemir et aux Indes, attribuent tout ce qu'ils trouvent

d'antiquité et de monumens dans leurs pays, au régne de Salomon et à la magnificence de ce prince; les Arabes et les Egyptiens modernes parlent de Joseph sur le même ton; bâtimens publics, greniers, réservoirs, puits, citernes, canaux, pyramides même, c'est Joseph qui a tout fait, et le fils de Jacob est le Salomon de l'Egypte, comme le fils de David est le Joseph de l'Asie.

Ce sont-là des rapports sus et connus de tout le monde, donnons-en d'autres plus savans; c'est d'après eux surtout qu'il nous sera facile de restituer à Joseph, comme au plus ancien, les ouvrages de morale qui doivent appartenir à l'auteur de ce cantique des cantiques, que quelques-uns lui ont déjà rendu.

Parmi les ouvrages compris sous le nom de Salomon, il y en a deux par exemple où l'auteur prend le nom de *Kohel* et de *Koheleth*, ce que l'on a fort bien rendu par *ecclésiaste* et *ecclésiastique*, qui signifient en grec celui (*qui assemble*), et l'on a regardé ce titre comme une épithète ou un surnom du fils de David. Mais la racine *Kahal* qui signifie *assembler* ainsi que le *Kaleo* (congregare) des Grecs qui en dérive, n'est qu'un synonime d'*Asaph*, racine du nom de *Joseph* qui signifie, aussi bien que

Kohel, celui *qui assemble*, congrégator, collector, et ecclésiastés.

Faisons voir le même phénomene dans le livre des proverbes. On y lit au ch. 30, v. 1. *Ce sont ici les paroles* D'AGUR *fils de* JAQUEH; ce ne sont point-là sans doute les noms de Salomon, ni de David; aussi les interprêtes ont-ils été fort embarassés: ils étoient bien loin en effet de soupçonner que ce nom d'*Agur*, n'étoit qu'un autre synonime de *Kohel* et de *Joseph*, et que *Jaqueh* n'étoit de son côté que le nom de *Jacob*, altéré par la tradition et par un dialecte assez semblable à celui qui fait traduire *Jacobus* par *Jacques*. Rien n'est plus vrai et plus positif; cependant *Agur* vient d'*Agar*, qui signifie ainsi que *Kahal* et qu'*Asaph* (congregare) *rassembler* et *amasser*. C'est de ce mot phénicien que descendent *Ageiro*, chez les Grecs, *Aggerrare*, *Aggregare* et *Congregare*, chez les Latins, ainsi que leurs dérivés *grex*, *troupeau* et *agger*, *monceau*.

Des découvertes aussi heureuses qui rendent enfin à Joseph un bien qui lui est dérobé depuis tant de siécles, moins à la vérité par la malice des hommes que par leur ignorance, ne peuvent que nous engager à pousser cet examen jusques sur un troisiéme nom propre, qui se trouve dans

le livre des proverbes. C'est au ch. 34. v. 1. On y lit, *paroles du roi Lamuel*, et dans l'Hébreu *Lemuel* et *Lemoel*. Nous remarquerons d'abord que pour prendre le sens de ce chapitre, où l'on voit que c'est une mère qui parle à son fils, la construction demande que l'on ne dise point *paroles du roi Lamuel*, mais *paroles adressées* AD REGEM MUEL, *au roi Muel* ou *Moel*. Secondement que ce nom *Moel* étant aussi vuide de sens que celui de *Lemoel*, il ne peut tenir lieu que de *Molé* ou *Melo*, dont la racine comme *Malé* (implere, congregare) *emplir et combler*, est aussi employée par Jérémie et Isaïe pour *assembler* et *accumuler*. *Molé* n'est donc encore qu'un nouveau synonime de *Joseph*, de *Kahel* et d'*Agur* ; et *Moel*, *Muel*, et *Lemoel*, ne sont que des noms corrompus comme ceux ceux de Lochman et de Jaqueh. C'est de cette racine *Malé*, *emplir* et *assembler* que dérivent chez les Grecs *Mala*, *beaucoup*, *Melon*, *troupeau*, et chez les Latins *Moles*, *un Môle*; et l'on remarquera que ces dérivés sont raisonnés entr'eux et avec leur racine de la même façon que ceux d'*Agur*, *Grex* et *Agger*, que nous avons vu plus haut (*).

(*) De *Malé* et de ses dérivés Hébreux *Millé* et *Mille* qui désignent *être comblé*, *plénitude et abondance*,

Le livre de l'ecclésiastique, qui quoiqu'incorporé aux autres ouvrages de Salomon, est aussi regardé comme un ouvrage de *Jesus*, fils de *Sirach*, pourroit encore par cela même donner matière à quelques autres observations. Pourquoi en effet un seul ouvrage est-il à la fois attribué à deux auteurs canoniques? il y a nécessairement là dedans du vrai et du faux qui indiquent une incertitude originelle. Mais quel est ce fils de *Sirach*? Plusieurs prétendent qu'il est le même que celui qu'on appelle le fils de *Sira*, et dont on conserve aussi des proverbes en Hébreu. Huet qui adopte cette opinion, croit de plus que l'auteur de l'ecclésiastique est le même qu'un certain *Joseph* qu'il place en Egypte sous Ptolomée Physcon vers l'an 140 avant notre ère; il y a donc une sorte de fatalité qui veut absolument que le nom de Joseph

viennent encore, *Mille*, *Million*, *Milliart* qui désignent chez nous de très-grands nombres, dont nous avons cependant fixé la valeur et la proportion. Leur racine originaire n'a servi néanmoins qu'à exprimer la plénitude d'un grand nombre en général; nous disons encore *mille et mille gens*, pour dire *beaucoup de gens*, une *grande foule*, une *grande assemblée*. ---- De la même source vient le nom de *Malle*, que nous donnons aux coffres faits pour être *remplis* de hardes ou de marchandises.

soit substitué à celui de Salomon. Peut-être aussi ce nom de *Sirach* ou de *Sira* qui embarrasse les interprêtes, n'est-il qu'un diminutif du surnom d'Israël que portoit Jacob et dont la racine est *Sarah.* Il en seroit alors de ce nom d'Israël changé en *Sirah*, comme de celui *Misael* compagnon de Daniel qui change en *Misach*, et il ne seroit pas étonnant que le fils de ce *Sirach* fût un *Joseph* ; il n'y auroit que la chronologie à réformer.

Indépendamment de tous ces titres en faveur de Joseph, nous pourrions, à l'exemple des orientaux, qui ont attribué le livre de *Hochmah*, *la sagesse*, à *Lochman*, à cause sans doute de l'analogie des sons, user d'un semblable moyen pour augmenter les droits de Joseph, et montrer que le titre de *Sophia - Jesou* ou *Jesou - Sophia*, *la sagesse de Jesus*, que les Grecs donnent aussi au livre de Salomon appellé ailleurs ecclésiastique, est aussi ressemblant à *Jehouseph* ou *Joseph* que *Hocmah* ressemble à *Lochman.* Nous nous servirions aussi de cette analogie pour rendre raison de la méprise qui a attribué à un Jésus ce qui doit n'appartenir qu'à un Joseph, comme Huet le soupçonne. Mais avons-nous besoin d'un pareil argument (*) ?

(*) Les Talmudistes appellent *les proverbes et l'ec-*

Ayant heureusement terminé le paralelle du fils de Jacob et du fils de David, nous aurions tort de nous arrêter dans une carrière qui s'ouvre d'elle-même. Après avoir reconnu d'abord que l'*Esope* des Grecs n'étoit que le *Lochman* des orientaux, après nous être ensuite apperçu que ce *Lochman* n'étoit que l'*Asaph* et le *Salomon* des Hébreux, et qu'il en étoit aussi de même d'*Esope*; enfin, après avoir vu que cet *Asaph* et ce *Salomon* se confondent dans *Joseph*, il nous reste nécessairement à rechercher si ce merveilleux cercle ne pourroit point se fermer tout-à-fait par d'autres rapports inconnus et cachés entre Joseph lui-même et nos deux fabulistes. On ne peut, il est vrai, douter de leur intimité par les similitudes indirectes que nous avons remarquées jusqu'ici, mais il s'agit d'en avoir s'il se peut, de plus directes et de plus proches. Pour abréger, nous nous dispenserons de ramener *Lochman*; comme il n'est séparé de *Joseph* que

clesiast. Senaim Siphri kHocmah, c'est-à-dire, *les deux livres de Sagesse*. Les premiers pères de l'église ont compris aussi sous le nom de *Sagesse*, *Sophia*, tous les ouvrages de Salomon, même son amoureux cantique. On voit encore par-là pourquoi tous ces différens livres se trouvent disputés et réclamés par tous ceux dont les noms ou surnoms avoisinent les noms de Sage et de Sagesse en différentes langues.

par

par *Salomon* qui leur a donné une main à chacun, et que les Orientaux placent le tombeau du fabuliste près de Bethléem où étoit ensevelie *Rachel*, mère de *Joseph*, (*à Rama*, Gen. 35. 19.) nous supposerons que l'on a senti leur affinité et même leur consanguinité. C'est *Esope* qu'il faut rappeller pour le mettre auprès du fils de Jacob, c'est-à-dire qu'il faut comparer un Ethiopien noir et difforme, et un monstre qui faisoit peur aux enfans, avec un héros dont l'écriture et la tradition célèbrent à l'envi la beauté et les graces. (*Hoc opus, hic labor est*).

§. V. Le premier trait de ressemblance que j'apperçois entre *Esope* et *Joseph*, c'est celui de leurs noms, dont la racine commune pourroit se chercher dans *Asaph* et *Jasaph*. Le nom grec de *Aisophos* est si voisin de *Iesoph*, et de *ha-Jesoph* avec l'article oriental, et le françois *Esope* si voisin de celui de *Isouph* que les Orientaux modernes donnent à *Joseph*, que l'on pourroit penser que ce ne sont-là que des dialectes du même nom, ou que, s'ils ne sont pas les mêmes, ils sont au moins si ressemblans que les anciens ont pu s'y tromper, et cela seul nous suffit.

Je vois d'ailleurs qu'*Esope* et *Joseph* ont été esclaves, et esclaves toujours injustement enviés et accusés. Je reconnois dans l'un et dans l'au-

tre une intelligence singulière pour la conduite des affaires de leurs maîtres. Tout prospéroit dans la maison de Putiphar entre les mains de Joseph. Esope s'étoit rendu si utile et si nécessaire à Xanthus, que ce maître qui lui promettoit toujours la liberté, la lui refusoit toujours, et qu'il ne la lui donna que lorsqu'il y fut forcé par les Samiens.

Si Joseph a été prisonnier avec deux Officiers de Pharaon l'un panetier l'autre échanson, Esope a été mis en vente avec deux esclaves, l'un grammairien et l'autre musicien. Tous deux ont vu en songe leur grandeur future, et tous deux sont sortis d'esclavage à l'occasion d'un prodige effrayant qu'ils ont expliqué. Tous deux enfin ont excellé dans l'interprétation des choses cachées. Esope a été le Joseph de Xanthus et des habitans de Samos, de Lycerus à Babylone, et de Nectanebe en Egypte, et Joseph a été l'Esope de Pharaon aussi roi d'Egypte.

Si la femme de Xanthus, à l'occasion d'Esope, a fait un mauvais ménage et a voulu quitter son mari, ou que son esclave fût chassé parce qu'il étoit trop laid, la femme de Putiphar n'en a pas mieux agi : elle a fait chasser Joseph parce qu'il étoit trop beau et qu'il lui avoit plu. Ce double tableau ne se ressemble que par le contraste, c'est qu'il est vraisemblablement l'ouvrage des

Grecs, et il faut avoner qu'ils se sont tirés de ce mauvais pas avec cet esprit qui leur étoit ordinaire. Mais voici de quoi nous rappeller plus directement l'histoire de Joseph.

Esope trop laid et trop hideux dans les traditions grecques pour briller aux yeux d'une petite maîtresse telle que la femme de Xanthus ou de Putiphar, devoit certainement être à l'abri du danger qu'avoit couru le beau Joseph. Mais il essuya un autre malheur de la part d'un fils qu'il avoit adopté, et les suites de ce malheur furent les mêmes pour Esope comme pour le fils de Jacob. Le fils d'Esope eut l'ingratitude de séduire la concubine de son père, et la noirceur de l'accuser ensuite lui-même de malversation devant le roi Lycerus dont Esope étoit alors le ministre et le conseil. Les accusations furent si graves que le Prince indigné ordonna précipitament la mort de son favori, qui ne fut sauvé que par la bienveillance d'un officier qui le cacha dans un sépulchre; mais *Ennus* (c'est le nom de ce fils ingrat) mis en possession des biens et des charges de son père, se vit récompensé de son crime. Quelques tems se passèrent. Nectanebe roi d'Egypte proposa ensuite, comme il étoit alors d'usage, des problêmes et des énigmes au roi de Babylone. Tous les sages de Chaldée appellés les uns après les autres, en

cherchèrent en vain la solution. Lycerus alors sentit tout le tort qu'il s'étoit fait en ordonnant la mort d'Esope. Il le regretta comme la colonne de son empire, et courant sur son tombeau il le pleura, à-peu-près comme un autre prince (*) a pleuré Daniel sur la fosse aux lions (Dan. 6. 20.) et il le revit avec les mêmes transports de joie lorqu'il lui fut enfin rendu par l'officier qui l'avoit soustrait à sa colère. Esope bientôt justifié et rétabli dans ses biens et dans ses emplois, fut envoyé en Egypte pour satisfaire aux questions de Nectanebe et lui en proposer d'autres. Il disputa avec les sages de cette fameuse contrée, même avec ceux d'Héliopolis, il les confondit tous par l'étendue de ses connoissances, et comblé d'honneur de la part du roi d'Egypte et de toute sa cour qui le regardèrent comme un prodige de science et de sagesse, il revint à Babilone, où Lycérus ne crut point trop faire que de lui élever une statue d'or. *Esope* toujours aussi modéré que sage revit alors

(*) L'écriture appelle le prince qui pleura Daniel, Darius le Mede, qui ne doit être qu'Astyages ou Cyrus. Ce qui confirme notre soupçon sur le nom de Lycerus, et ce qui nous fait entrevoir quelque parenté entre Daniel et tous les différens personnages dont il est ici question.

son coupable fils avec plaisir, il l'embrassa, il demanda sa grace au Roi et lui pardonna lui-même.

Il faudroit être aveugle ou sans mémoire pour ne pas reconnoître dans ce récit presque toutes les aventures de Joseph. On y remarque, il est vrai, des contrastes encore si singuliers qu'il semble que ceux qui l'ont écrit aient lu notre bible au rebours et n'en aient vu que des fragmens sur quelques parchemins rongés des vers; cependant Joseph y est très-reconnoissable, et il faut avouer que cette seconde histoire vaut au moins la première et qu'elle a comme elle une tournure intéressante.

On voit dans la Genese, chap. 37. que *Joseph* accuse ses frères d'un grand crime (ce crime étoit celui de *Ruben* qui avoit séduit *Bala* concubine de *Jacob*) et que *Joseph* à son tour fut accusé en Egypte d'avoir attenté à l'honneur de la femme de son maître. Voilà sans doute ce qui a donné lieu à l'histoire d'*Ennus*, que je trouve plus simple que celle de la Genèse où je suis fâché de voir Joseph accusateur et accusé, par l'abus de l'actif et du passif d'un verbe qui a donné lieu ce me semble à deux faits trop semblables. De la prison de Joseph vient ensuite sa fortune, il explique d'abord les songes des officiers de Pharaon. De ceux-ci l'un meurt, et

l'autre l'oublie jusqu'au moment où Pharaon lui-même ne trouvant point de sages pour expliquer ses songes, entend parler de Joseph, et le tire d'une *prison* que l'écriture appelle d'un nom qui signifie encore *citerne* et *sépulcre*; ce qui nous rend raison pourquoi Joseph a été mis par ses frères dans une *citerne*, par Putiphar dans une *prison*, et pourquoi Esope a été caché dans un *sépulcre*. Cependant le jeune Hébreu triomphe, les songes du roi d'Egypte ne lui coutent rien à expliquer. Le Prince l'appelle le plus sage des hommes et le révélateur des choses cachées, il lui donne l'anneau de la souveraineté, il lui fait épouser la fille du grand prêtre d'Héliopolis, il veut enfin qu'il soit la seconde personne de ses états, et Joseph dans ce moment même aussi modéré qu'il est sage, revoit ses coupables frères avec plaisir et leur pardonne les maux qu'il en a reçus. Non-seulement ce sont-là les mêmes faits, c'est aussi le même théâtre (*Heliopolis et l'Egypte*) c'est en quelque chose le même nom, car *Ennus* ce fils d'Esope, signifie en son nom *le beau* et *l'agréable*; en quoi il est visible qu'on en a voulu faire un autre Joseph, pour remplir le rôle que son père ne pouvoit remplir attendu sa laideur.

Il n'est pas jusqu'aux propos d'Esope dont quelques-uns ne puissent nous rappeller ceux de

Joseph, où l'on sait qu'il est presque toujours question ou du soleil, ou de bled, de gerbe et d'épi. Esope compare le roi d'Egypte au soleil, et ses courtisans à des épis mûrs; dans le premier songe de Joseph il se croit le soleil adoré par les étoiles, et dans l'autre il n'est plus qu'une gerbe adorée par les gerbes de ses frères. Lorsqu'Esope voyage, il veut se charger du pain, et lorsque Xanthus est interrogé par un laboureur sur la différence du produit des terres cultivées et non cultivées, c'est Esope seul qui peut y répondre. Il devine de même ce temple à douze piliers qui représente l'année, énigme fort semblable encore au premier songe de Joseph.

Avec tant de similitudes nous allons cependant tomber dans un nouveau contraste en jettant les yeux sur la fin malheureuse de notre fabuliste qu'il sera sans doute bien difficile de rapprocher de celle de Joseph qui mourut paisiblement, chéri des Hébreux et des Egyptiens. L'histoire qui raméne Esope en Grèce après l'avoir fait voyager dans l'Asie et dans l'Egypte pour converser avec les philosophes et les rois, l'y fait périr par la malice et par la méchanceté des Delphiens; mais cette malice même nous rappellera une autre anecdote de la Genèse qui terminera notre paralelle plus heureusement qu'on ne peut s'y attendre. Les Delphiens se croyant offensés

de quelques leçons qu'Esope leur avoit faites, songèrent à s'en venger et cherchèrent les moyens de s'en défaire; ils attendirent l'instant de son départ et prenant un vase sacré du temple d'Apollon ils le firent mettre, dit-on, dans ses bagages, et lorsqu'Esope fut prêt à quitter la ville, il se vit arrêté, accusé, visité, convaincu; et ces perfides le condamnant comme coupable de sacrilège, le précipitèrent dans la mer. Telle a été, dit l'histoire, la triste fin d'Esope; elle a couvert les Delphiens de honte et de reproche depuis plus de 2000 ans. La colère des dieux même se manifesta contre eux dans le tems. Une peste désola la ville de Delphes, et ne cessa que lorsque l'on eut élevé une pyramide en l'honneur du fabuliste; mais ce qui est malheureux pour l'histoire et très-heureux pour la mémoire des Delphiens, c'est qu'il est visible que ce vase sacré d'Apollon n'est que la coupe de Joseph, et que le bagage d'Esope n'est que le sac de Benjamin. Avouons ici que ceux qui ont fait la légende du fabuliste d'après celle de Joseph, ont eu une mémoire bien confuse, ou que l'histoire de Joseph étoit bien différente alors de ce qu'elle a été depuis dans la bible. De façon ou d'autre nous ne pouvons nous dispenser à présent de disculper les Grecs, non-seulement d'avoir tué ce fameux écrivain, mais aussi d'avoir été les inven-



teurs de sa légende. Excepté le portrait particulier qu'ils se sont fait de sa personne en interprétant un nom oriental par leur langue grecque, il n'y a aucune anecdote à son sujet qui ne doive son origine aux histoires ou aux fables de l'Asie. Nous en pouvons dire autant de Lochman qui paroît ne devoir son existence qu'au mélange des traditions grecques sur Esope et des traditions orientales sur Salomon. Voilà donc deux grands hommes de moins dans l'histoire. On pourroit peut-être les conserver et rendre raison de toutes les similitudes et de tous les anacronismes que nous avons vus par le systême de la métempsycose; les orientaux seroient prêts encore à goûter ces moyens; mais puisque dans nos contrées on ne croit plus à cette métempsycose, il ne nous reste pour sortir de ce labyrinthe et pour illuminer ce chaos historique, qu'un raisonnement qui tranche toutes les difficultés de ce genre, et que nos auteurs ont employé mille et mille fois. C'est de répéter cette conclusion banale et savante qui termine ordinairement les dissertations des Bocharts, des Vossius, des Huets, &c. que les payens et les incirconcis grecs, assyriens, romains et américains mêmes ont tiré leurs mensonges et leurs fables des saintes écritures qu'ils ont corrompues, et que tous les peuples de la terre se sont approprié les dépouilles du

peuple de Dieu. On en a vu assez de preuves dans cet ouvrage, pour que ceux qui souscrivent ordinairement à ce raisonnement, puissent, sans aller plus loin, s'en contenter encore à l'égard d'Esope et de Lochman. Nous n'allons donc plus parler qu'en faveur de ceux dont le caractère particulier demande d'autres raisons, et pour ceux qui ont quelque peine à croire que le peuple juif ait été le seul sage et le premier législateur du monde.

§. VI. Si les rapports d'Esope et de Lochman avec Joseph et Salomon exigent d'une raison impartiale et éclairée de regarder les deux premiers comme des auteurs supposés et fabuleux, et de restituer aux deux autres qui sont plus anciens qu'eux dans la mémoire des hommes, les anecdotes et les ouvrages qu'on a voulu leur ôter pour les attribuer à deux êtres imaginaires; d'un autre côté les rapports que l'on a remarqués entre Joseph et Salomon, et le tissu presqu'indivisible de ces rapports avec ceux des deux fabulistes, tout cela ne peut aussi que faire naître des doutes sur les annales des Hébreux. Nous avons vu qu'il y a entre Joseph et Salomon non-seulement des relations secrettes et qui semblent mystérieuses, mais aussi des similitudes sensibles qui expliquent déjà d'où est venu ce penchant des orientaux à confondre deux personnages que la chronologie éloi-

gne l'un de l'autre de plus de 800 ans. D'ailleurs cette multiplicité de noms propres dans le texte même des ouvrages attribués à Salomon, semble aussi ne nous annoncer que l'incertitude de leur auteur; et la valeur de ces noms propres qui par une singularité sans exemple sont tous synonimes du nom de Joseph, prouve visiblement que cette incertitude existoit déjà dans une très-haute et très-profonde antiquité. Après avoir fait rentrer dans le néant d'où ils étoient sortis, les deux fabulistes rivaux, nous avons donc actuellement à juger entre les deux descendans d'Abraham qui viennent de les dépouiller et qui se disputent eux-mêmes entr'eux le fruit de leur commune victoire.

Comme pour juger en cette cause, il est essentiel de bien connoître les parties, nous estimons qu'il est nécessaire de les assujettir à cette formalité d'usage, de présenter les titres de leur existence. Nous prononcerons ensuite s'il y a lieu sur le légitime possesseur de ces apologues, proverbes et autres ouvrages de morale qui sont l'objet de toutes ces réclamations successives. Joseph, comme le plus ancien, paroîtra le premier, Salomon, quoique fils de roi, le suivra comme plus jeune et plus moderne, et nous n'exigerons de tous les deux que les piéces consignées dans les écritures de leur nation; c'est

leur montrer sans doute la disposition la plus favorable pour l'examen de leurs titres.

Le nom de Joseph, à le dériver le plus régulièrement qu'il est possible, peut venir d'*Asaph* qui signifie *amasser* et *rassembler*, et de plus *ôter* et *retirer* (Congreg. Collig. et Auferre, Removere). On peut aussi le dériver de *Jasaph*, *ajouter* et *augmenter* (Addere). Suivant ces deux origines, le nom de *Joseph* signifiera littéralement celui *qui amasse* et *qui rassemble*, celui *qui ajoute* et *qui augmente*, ou bien celui *qui ôte* et *qui retire*. Ce sont-là des sens fort opposés, et nous ne nous flattons point de deviner quel est le véritable. La Bible elle-même aussi indécise n'a cru mieux faire que d'adopter à la fois tous ces sens différens. C'étoit, en effet, le seul moyen de ne pas manquer le véritable. Après une longue stérilité, Rachel ayant enfin donné un fils à Jacob, alors âgé de près de 100 ans, parce qu'il étoit presque d'usage chez les anciens Hébreux que tous les grands hommes fussent les enfans de la stérilité et de la vieillesse, ou de quelque phénomène miraculeux, Rachel, dis-je, comblée de joie et de consolation, s'écria *Elohim Asaph*, *Dieu* A ÔTÉ l'opprobre qui me couvroit, et elle nomma son fils Joseph en disant encore *Joseph - Jehovah*, *que le Seigneur* AJOUTE un second fils à ce premier. Gen. 30. 13. La Bible

comme l'on voit, a adopté fort adroitement les deux sens d'*ôter* et d'*ajouter*. Notre critique occidentale et moderne n'en trouvera peut-être pas l'étymologie ou la méthode meilleure; mais celle de l'Orient ne voit dans ce passage qu'un coup de maître, qu'un coup de génie, et c'est même d'après elle que nos théologiens y reconnoissent la diction du St. Esprit. Il en sera à cet égard ce que l'on voudra, nous ajouterons seulement que si le nom de Joseph revient dans le sens historique à celui de *ôté de Dieu* ou *ajouté de Dieu*, il a dans le sens grammatical une force active et non passive, et qu'il signifie plutôt *Dieu ôtant* ou *Dieu ajoutant*, ce qui est moins le nom d'un homme que celui de quelque divinité. Nous pouvons encore présumer de là que la primitive lecture du nom de *Joseph* aura été *Jehoseph* qui n'est que la contradiction de *Jehovah-Joseph*, comme *Eliasaph*, autre nom commun dans l'écriture, n'est aussi que la contradiction de *Elohim-Asaph*. Notre conjecture pourroit n'avoir pas de réalité, cependant il paroît, par les propos que l'on a mis dans la bouche de *Rachel*, qu'on s'est plu à considérer le nom de *Joseph* sous cet aspect composé.

Nous trouvons encore deux autres mots qui, s'ils ne sont pas les racines du nom de *Joseph*, paroissent au moins avoir été les racines de son

histoire, c'est d'abord *Khasaph* qui signifie *révéler* et *découvrir*; c'est en quoi a excellé ce patriarche, et ce qui lui a fait faire une si haute fortune. Comme ce mot signifie encore *mettre à nud* et *dévoiler*, il semble qu'il nous explique pourquoi *Esope* dont on a fait aussi un grand *révélateur*, a eu la témérité de *découvrir* et de *mettre à nud* les fesses de sa maîtresse, à ce que dit le bon Planude. Notre second terme est le nom d'Asaph, autrement écrit que le premier et que le second, quoiqu'il signifie de même que le précédent, *un homme qui prédit l'avenir, et qui interprête les songes.* Aucun titre ne peut mieux convenir à *Joseph*, et suivant cette étymologie, son nom signifiera le *Jehovah*, *révélateur*; c'est ce que ses frères ont rendu, en effet, par une autre expression, en l'appellant *Baal hakhalomoth*, *le Dieu ou le maître des songes* (Gen. 37. 10) et les Egyptiens en lui donnant le nom de *Tsophenath-paaneach*, *révélateur et interprête des choses cachées.* Tout le destin de *Joseph* étoit donc écrit dans son nom. Mais ce qui fait voir combien les anciens Hébreux qui ont composé son histoire, ont été exacts et attentifs à concilier et à marier ensemble les doubles et les triples sens, et les divers dialectes du mot *Asaph*, c'est que tous les songes qu'on lui fait *deviner*, ne parlent que de *froment* et de

gerbe, de *pain* et de *moisson*, parce que *amas*, *récolte* et *moisson* dérivent d'*amasser* et de *recueillir*, première signification de son nom. C'est que tantôt il se sert de ses songes pour *deviner l'abondance* et la *vie*, et tantôt pour *deviner* la *stérilite*, la *famine* et la *mort*; en quoi il est visible qu'on a encore eu l'attention de ne pas oublier les deux autres sens de son nom qui signifie tantôt *ajouter* et *augmenter*, et tantôt *ôter*, *retirer*, et même *finir* et *mourir*; il devoit être nécessairement par là *l'oracle* de toute *augmentation* et de toute *privation*.

C'est de plus encore parce qu'*Asaph* signifie *amasser*, qu'il reçoit de Pharaon le pouvoir de *ramasser* (Gen. 41, 47.) tous les bleds d'Egypte dans les sept années d'abondance, et que dans les sept années de stérilité il se sert de ce bled pour *ramasser* (Gen. 42, 47) tout l'argent des Egyptiens et l'accumuler dans les trésors du Prince en rendant ses sujets pauvres et esclaves. La conduite n'est pas louable; mais le blâme doit en retomber sur son nom qui a encore donné lieu à la tradition qui lui attribue la construction des greniers parce qu'ils servent à *amasser* le bled.

De ce que son nom signifie *augmenter*, tout *augmente* et tout *fructifie* dans la maison de Putiphar à cause de *Joseph*; (Gen. 39, 5) et lors-

qu'il est béni par son père, celui-ci lui dit, (Gen. 49, 22) » mon fils est un fils *augmen-*
» *tant* et un arbre *fructifiant* de plus en plus,
» que le Dieu de mes pères *ajoute* sur lui bé-
» nédiction sur bénédiction, et les bénédictions
» d'en-haut, et les bénédictions d'en-bas, et
» les bénédictions des mamelles, et les béné-
» dictions des entrailles fécondes. Que ces bé-
» nédictions *comblées* sur sa tête l'emportent sur
» les bénédictions accordées à ses pères ». Moyse de même n'eut pas moins d'égard au nom de *Joseph*, lorsqu'à l'imitation de *Jacob* il voulut aussi bénir les tribus. Celle d'Ephraim et de Manassé sous le nom commun de *Joseph* (Deut. 33, 13) leur père furent comblées plus que toutes les autres de bénédictions énergiques et multipliées à l'infini; il répéta les bénédictions de *Jacob*; il y en ajouta de nouvelles, et dit en finissant, telles seront les multitudes innombrables d'Ephraïm, et les millions de Manassé. On ne dit point que les autres tribus ayent été jalouses de tant de prédilections, mais il y a lieu de croire que les enfans de *Joseph* ont cependant voulu s'en prévaloir. Après le partage de Canaan, lorsque tous les enfans de *Jacob* étoient contens de leur sort, les enfans de *Joseph* seuls osèrent se plaindre de n'avoir pas assez, et demandèrent que leur partage fût *augmenté*; (Jos. 17, 14.)

14) c'est qu'ils n'avoient pas encore oublié la valeur du nom de leur père.

Que dirons-nous aussi sur la beauté de *Joseph* ? pouvoit-il manquer d'être distingué du reste des hommes par cet avantage extérieur comme il l'étoit par ses talens pour *deviner*, *amasser* et *augmenter*? *Jés ipheh* veut dire *il est beau*, (Gen. 39, 6,) donc on a dû le peindre en disant *Joseph-ipheh*, *Joseph le beau*, comme nous disons *Philippe-le-bel*; et c'est de-là que la tradition a dû aussi imaginer qu'il portoit sur son épaule *un je ne sai quoi*, *brillant* comme une étoile, parce que le mot *ïpheh* écrit plus simplement *iphé* signifie brillant, resplendissant.

Tels sont les titres produits par *Joseph* pour nous convaincre de son existence, et sur lesquels nous opinions qu'il ne soit point admis à réclamer les ouvrages contestés, et qu'on raye même de dessous son nom les faits, les dits, et les écrits que l'histoire et la tradition lui ont faussement attribués jusqu'à ces jours de lumière. Nous les rejettons parce qu'ils ne nous présentent qu'une fable faite à plaisir, et qu'une légende composée selon les principes des premiers romanciers de l'antiquité orientale, qui privés de génie et d'invention autant que de sincérité, ne se sont servis que de leurs yeux pour cher-

cher dans un nom tous les détails que les divers sens qu'on y donnoit ou qu'on y voyoit, pouvoient offrir à leur imagination stérile, dépravée. Si nous voulions prendre ici le langage d'un moderne, nous dirions que *Joseph* n'est tout au plus qu'un *Horus laboureur* ou qu'une *Cérès masculine*, et qu'il n'a été dans son principe qu'un Dieu, c'est-à-dire qu'un symbole de la moisson, dont les Egyptiens ont fait d'abord un *législateur agricole*, et dont les Hébreux ont fait ensuite un patriarche chargé du soin de nourrir son père et sa famille. En l'envisageant encore du côté des ouvrages de morale qui lui ont été attribués, nous pourrions aussi en faire un *trismegiste*, mais par-là nous lui donnerions peut-être encore trop d'existence ; faisons cependant une remarque en faveur de son nom qui peut n'être pas aussi fabuleux que son histoire. C'est que les Egyptiens ont eu dans la dynastie de Thèbe un roi nommé *Siphoas*, et que ce nom n'est pas tout-à-fait étranger à celui de *Joseph* ou à sa racine; que l'on a attribué à ce Prince qui est bien plus ancien que notre Hébreu, une sagesse et une prudence infinie ; qu'il a composé, dit-on, beaucoup de poësies et d'ouvrages de morale ; que ces ouvrages ont été conservés bien des années en Egypte, que les St. Pères même en ont connu qui traitoient de la sagesse

et de la puissance (*) de Dieu, et qu'ils ont eu pour ces livres beaucoup de respect et de vénération; que *Siphoas* avoit reçu des Grecs le nom de *Trismegiste* et de *Second Hermès*, et que l'histoire le dit fils de Vulcain, et lui donne quatorze années de régne; ce qui ressemble en quelque chose à ce que l'on marque de *Joseph* qu'il a commandé en Egypte pendant les quatorze années d'abondance et de famine, qu'il a fait différens ouvrages de poësie, de morale, de magie, et que son père *Jacob* étoit boiteux. Mais se second *Hermès* nous doit faire remonter jusqu'à Athotis ou premier Hermès, qui se vante d'avoir précédé le second de plus de mille ans: c'est en effet à lui que d'autres traditions attribuent l'invention de la géométrie, de l'arpentage, de l'astronomie, de la médecine, de la musique, &c.; c'est lui qui le premier a étudié la nature des débordemens du Nil et du terroir de l'Egypte, qui a trouvé le moyen de prévoir par la mesure des eaux les années d'abondance et de stérilité, et de pourvoir à la police des grains et aux malheurs des disettes; c'est lui d'ailleurs qui a fait le premier des corps

(*) La Poemandre; cet ouvrage commence par un songe où Mercure demande à Dieu la science et la sagesse.

de loix et de morale, nous pourrions ce semble y ramener enfin notre *Joseph*; mais ces *Hermès* ne sont-ils pas eux-mêmes des personnages trop apocriphes? Ils en ont trop fait pour avoit fait quelque chose, et nous les rejettons eux et leurs semblables, par cette raison qu'ils ont possédé la science universelle : il est tems de faire approcher Salomon.

§. VII. *Salomon*, que les Orientaux modernes nomment *Soliman*, est appellé par les Hébreux *Sélomoh*, qui peut se dire aussi *Selmo*, *Selom* et *Salmo*. Son unique racine est *Salam*, *pacifier* et *perfectionner*, d'où dérivent *paix*, *pacifique*, *pacificateur*, et *fin*, *accomplissement*, *perfection*, *finir*, *accomplir*, *être parfait*. C'est d'après ces divers sens tant actifs que passifs que l'Esprit revélé a écrit. 1°. Que *Salomon* a été un prince *pacifique*, qu'il n'a fait la guerre à personne, et que personne ne lui a fait la guerre, que son régne a été un âge de *paix* et de *repos*, un véritable âge d'or pendant lequel le peuple d'*Israël* a vécu *paisiblement* et joyeusement sous ses pampres et sous ses raisins. (3 Ro. 4. 25) 2°. Que *Salomon* eut un cœur *parfait*, qu'il fut un prince *accompli* en vertu, en science, en sagesse, et que l'empire d'*Israël* fut de son tems au comble de sa splendeur et au plus haut période de sa puissance. (1 par. 29, 19). 3°. Que

Salomon a *accompli* tous les projets de David son père, qu'il a *consommé* tous les trésors et tous les matériaux que celui-ci avoit amassés pour construire le temple du Seigneur, qu'il en a fait un temple *parfait*, qu'il l'a seul commencé, *perfectionné* et *fini*, et qu'après l'avoir conduit avec intelligence et sagesse à une heureuse *fin*, il a offert des milliers d'hosties *pacifiques*. Enfin que ce même *Salomon*, (Selamim) a été comme un second fondateur de la ville de *Salem* où il étoit né, qu'il l'a aggrandie, embellie et *perfectionnée*. (3 R. 8. 63) Telle a été aussi dans son tems la vertu du nom de *Salomon*; devons-nous nous étonner s'il est devenu dans l'histoire le plus heureux et le plus parfait, le plus magnifique et le plus grand Roi du monde? Il a bien fallu que les événemens se soient pliés sous la force et la puissance de ce grand nom. Ce Prince étoit d'ailleurs prédestiné à bâtir le temple du Seigneur. David son père avoit eu cette ambition, mais Dieu lui avoit dit tu es un homme de sang, et ce sera ton *fils* auquel je donnerai *l'intelligence* qui me *bâtira* une maison, *ben banun ibenthe, filius intelligens ædificabit.* (3. R. 3.) Expression heureuse, puisque *ben* veut dire un *fils*, *ban*, *intelligence*, *banun*, *intelligent*, *banah*, *bâtir* et *beneh*, *une maison.* (12 par. 22. 10) Et certes

une langue est divine qui se prête ainsi aux desseins et aux vues de la divinité.

Salomon a reçu le don de la sagesse, parce que Dieu lui ayant dit dans un songe, *Selomoh Sal-mah, Salomon postula quid, demande quelque chose*, (3. R. 3. 5.) ce Prince lui demanda la sagesse, qu'il obtint avec le don des sciences, attendu que *sagesse et science*, *sage* et *savant*, n'étoient qu'une seule et même chose chez les anciens.

Il ne l'eut pas plutôt obtenue que sa renommée vole au bout du monde, une Reine accourt des extrémités du midi pour lui proposer des énigmes, ou s'il en faut croire la tradition, pour lui demander la même grace que la reine des Scythes a demandée à Alexandre; et elle s'en retourne émerveillée et satisfaite de l'universalité de ses talens. L'historien Josephe donne à cette Princesse avide de sagesse le nom de Nicaulis et le titre de reine d'Egypte et d'Ethiopie, mais on ne connoît que Nitocris qui selon Hérodote ait été reine de ces deux royaumes, et comme ce dernier nom désignoit en Egypte *Minerve* la déesse de la sagesse, il est vraisemblable que c'est le nom de Nitocris que Joseph a voulu dire, puisqu'il étoit très-naturel de placer une *Minerve* auprès du Roi des Sages. Si les Hébreux de leur côté en ont fait une Reine de *Saba*, peut-être



est-ce parce que *Sabb* qui signifie *Sage* chez les Cophtes modernes avoit aussi cette signification chez les anciens. Les orientaux font encore beaucoup de recit d'un oiseau de cette Princesse qui lui servoit de messager auprès du roi d'Israël. Il est à croire que cet oiseau qu'ils disent être la *Huppe*, étoit quelque symbole de la Minerve Egyptienne, comme la *Chouette* étoit celui de la Grecque; ce que l'on sait de plus positif à cet égard, c'est qu'en Ethiopie et en Egypte la *Huppe* étoit le symbole des vents du midi, et que chez les Hébreux *Ruach* qui signifioit le *vent*, désignoit aussi l'esprit, l'ame intellective, un Génie aërien, et même un *Ange*. *Voyez* l'histoire du Ciel.

Voulons-nous actuellement savoir avec quelque précision à quoi fut employé ce don de sagesse que reçut Salomon. 1°. Renversez les syllabes de *Salam* racine de son nom, et *masal* qui en proviendra, vous fera connoître qu'il a composé des paraboles, des énigmes, et des allégories, c'est ce que ce verbe signifie. 2°. Prononcez *Salem* ou *Salam* en un autre dialecte et dites ד *Selem*, vous verrez alors qu'il est l'inventeur des ד *Salismans* que nous disons *Talismans*, et qu'il a possédé la *magie noire*, parce que ד *Salomon* signifie *obscurité*, *ténébres*, *phantôme et image noire*. Vous saurez de plus pour-

quoi ce Prince a honoré et adoré des simulacres et des idoles, c'est que T *Selem* signifie aussi *Idol.* et *Simulacre.* On découvre par là quelles ont été les sources de la grandeur et de la science de ce Prince, ainsi que les causes de la chûte de sa sagesse, chûte bizarre pour un Sage, et tous les interprêtes en ont été étonnés; mais les principes cabalistiques de ceux qui lui ont donné l'existence ou qui ont au moins composé sa légende et sa vie, pouvoient-ils conduire leur héros à une fin meilleure et plus raisonnable?

Salomon ne sera donc encore pour nous qu'un être mythologique dont le nom a fait la fortune. Ce nom est infiniment ancien dans les fables orientales; elles admettent qu'avant *Adam* il y a eu une suite de soixante et douze monarques tous appellés Salomon, que toute la terre assujettie à leurs loix ne formoit qu'un seul empire, qu'ils avoient une puissance égale sur les fées, les génies, les dives et les élémens, comme sur les hommes, et qu'ils ont été possesseurs et héritiers de race en race du bouclier merveilleux qui les rendoit invisibles, et auquel étoit attaché le bonheur de leur monarchie. Il nous seroit très-facile de démontrer que le fils de David n'est qu'un de ces Salomons fabuleux qu'on a voulu rendre historique, et qu'attendu son nom de *Pacifique* son siécle ne doit être ramené qu'à ce



chimérique *âge d'or* des poëtes et sa personne à celles des *Janus*, des *Saturnes*, &c. (*). Nous ne nous engagerons point cependant dans un parallelle qu'on peut regarder à présent comme un superflu. La seule singularité qu'on ne peut se dispenser de présenter, c'est que depuis ce fameux bouclier des Salomons primitifs on les voit toujours affectés aux rois pacifiques. Le fils de David en fit faire 500 dont il déposa une partie dans le temple, et le reste porté devant lui servoit à la pompe de ses marches. On remarque de même qu'au tems du Salomon de l'ancienne Rome, c'est-à-dire du *Pacifique Numa*, il tombe un bouclier sacré du ciel qui doit être la sauvegarde et le Palladium de son royaume, qu'il en fait faire onze autres semblables, et qu'il les dépose avec le premier dans un temple; d'où les Saliens par la suite les tirèrent et les portèrent tous les ans en triomphe en dansant et sautant. On tirera de-là telle conséquence qu'on jugera à propos sur l'authenticité suspecte des

(*) Quelqu'un qui démontreroit que *Janus*, *Hermès* et *Henoch* sont les mêmes, pourroit expliquer une fable particulière des Rabbins sur un *Salomon* qui doit revenir comme *Henoch* à la fin des tems. Ce qui est déja certain c'est que les Sts. pères ont confondu ces *Hermès* avec *Henoch*, et que dans cet ouvrage les *Hermès* se confondent avec *Salomon* aussi bien qu'avec *Joseph*.

rois de Rome ; mais quels jugemens porterons-nous enfin des Hébreux, et de l'accord que nous retrouvons entre ce qu'on appelle l'histoire de la bible, et ce qu'on qualifie de conte et de fable rabbinique ? C'est que l'un et l'autre ont la même antiquité, et que l'on a eu tort de regarder les propos des Rabbins comme des inventions modernes. C'est qu'il n'y a eu qu'une source commune pour ces histoires et pour ces fables, qu'elles doivent réciproquement se servir de supplément, et que le hazard qui, en les faisant connoître séparément, a fait avoir pour l'une de la confiance et du respect, et qui a fait ridiculiser et réprouver l'autre, auroit pu produire des effets contraires, si le corps des Deuteroses judaïques eût été connu avant le recueil que le tems a consacré. Telle est en effet la tournure de l'esprit humain que les premiers venus soient les mieux reçus et les plus honorés.

§. VIII. Joseph et Salomon ayant mérité le même traitement qu'Esope et Lochman, ce n'est plus qu'à l'antiquité en général que nous pouvons attribuer les différens ouvrages qu'ils ont tous injustement reclamés. La seule certitude où nous ayons pu parvenir après avoir parcouru tant de régions et tant de légendes, c'est que dès les premiers tems connus et dans une très-haute antiquité les Orientaux et les Egyptiens ont eu des

ouvrages de morale dont ils ignoroient dès-lors l'origine et la source, et que ces ouvrages tantôt réunis en un corps, tantôt divisés et le plus souvent altérés et mutilés ont été attribués d'âge en âge à tous ceux que diverses fables et diverses traditions ont fait regarder comme ayant été plus sages et plus instruits que les autres hommes. Tout ceci nous représente pour l'Asie le même tableau que nous avons considéré chez les Grecs à l'occasion d'Homère.

Imaginons donc pour ces vastes et antiques contrées, non une confusion des langues comme on le rapporte, mais une confusion véritable et réelle arrivée dans l'histoire. Représentons-nous des tems de lumière et d'obscurité, et des âges de connoissance et d'ignorance qui se suivent alternativement; voyons les bibliotheques et les monumens pillés et dispersés par cent peuples barbares ; considérons ces barbares qui les déchirent et qui les brûlent en partie, qui se civilisent ensuite eux-mêmes et qui s'efforcent de rassembler les tristes restes de l'antiquité pour les étudier à leur tour en les regardant comme les ouvrages de leurs ancêtres; remarquons que toutes ces nouvelles nations se disputent ces fragmens informes et précieux, et qu'elles se les révendiquent les uns sur les autres en se fabriquant de faux titres. Imaginons enfin

que cette confusion arrive plusieurs fois, que l'histoire se change en mythologie et que la mythologie redevient histoire, que cette histoire redevient encore fable, et que la fable se corrompt elle-même, ce sera-là la solution de toutes les énigmes qui se sont montrées dans cet ouvrage, et le vrai tableau de tous les siécles qui dans l'Asie comme dans l'Europe ont précédé l'époque de Cyrus. Tous ces événemens nous sont inconnus il est vrai, jamais nous n'avons trouvé le détail de ces révolutions, mais les effets sont trop sensibles pour que les causes puissent être révoquées en doute.

Quoiqu'il soit incontestable que l'Asie est la partie du monde où les sciences ont été le plus anciennement cultivées, et que ce soit dans l'orient où l'état de société ait recommencé à paroître après ces révolutions de la nature qui avoient rendu le genre humain sauvage et vagabond sur la surface d'une terre malheureuse, on ne peut disconvenir que cette région ne soit cependant la moins historique qu'il y ait sur la terre. Exceptez-en le peu que vous en ont dit les Grecs lorsque leur situation politique les a unis avec les Perses et les Syriens, l'histoire de l'Asie jusqu'à notre ère vulgaire nous est aussi inconnue que l'est celle de l'Amérique. Qu'on mette à part si l'on veut les Chinois qui

ne ressemblent presqu'en rien à tous les peuples du monde. Ce n'est pas que nous n'ayons une infinité de témoignages que les diverses nations de l'Asie n'ont point négligé le soin de leurs annales, mais par un malheur et par une fatalité singulière tout ce qu'elles ont écrit a été détruit, et rien de vrai et d'original n'a pû se transmettre jusqu'à nous. Nous devons en accuser sans doute les grandes révolutions où les empires de l'Asie ont toujours été exposés. Ils n'ont point connu les guerres de commerce et de politique, qui maintiennent l'équilibre des nations et qui les conservent elles-mêmes, ils ne se sont faits que des guerres d'animosité et d'ambition qui successivement leur ont été fatales à tous. Les invasions des barbares déplaçoient les vainqueurs, les conquêtes des empires déplaçoient ordinairement les vaincus; et dans l'un et l'autre cas une ou plusieurs nations disparoissoit de son domicile ordinaire, ce qui ne pouvoit qu'entraîner la destruction ou la confusion de ses monumens et de ses annales.

A cette raison nous pouvons et même nous devons encore en ajouter d'autres pour prévenir, l'objection qu'on peut nous faire, en nous demandant pourquoi ces révolutions qui ont détruit les livres historiques de l'Asie n'ont point détruit des livres de morale dont l'antiquité paroît ce-

pendant si certaine, qu'on ne peut leur refuser plusieurs milliers d'années avant l'ère vulgaire. Nous répondrons d'abord que les Orientaux ont eu dans tous les tems un goût particulier pour la morale, que cette morale a été la première religion des hommes, et que les livres qui en ont traité étant tous les livres d'instructions et d'éducation, ont été plus répandus et plus multipliés que les autres, ce qui les a préservés d'une ruine totale. Nous ajoûterons que dans un pays où les revolutions ont toujours renversé les législations, les gouvernemens, les religions, les monumens et les titres de société, la morale y a nécessairement été respectée des vainqueurs, et conservée par les vaincus, parce qu'elle est une sorte de législation générale et constante qui s'est trouvée utile aux uns et aux autres, et sans laquelle ces peuples seroient bientôt rentrés dans cet état misérable et sauvage dont ils étoient les premiers sortis. C'est la nature de la morale enfin, qui combinée avec le caractère des Orientaux et leur genre de gouvernement, nous a conservé les livres qui en ont traité, et qui sont vraisemblablement les anciens livres du monde. Quant aux livres historiques dont nous sommes privés, on peut aussi en donner une raison nouvelle prise dans le caractère des peuples; nous avons dit que les révo-

lutions avoient pû les détruire et les anéantir, ce qui suppose que les Asiatiques ont eû des histoires, cependant c'est ce dont nous allons faire une question, parce que nous les soupçonnons de n'avoir jamais connu le genre historique et que nous craignons même qu'ils en ayent été incapables. Ce soupçon paroîtra sans doute bien extraordinaire, mais ils le justifient au moins depuis notre ère vulgaire, c'est-à-dire, depuis 18 siécles qu'ils n'ont pû encore enrichir l'histoire d'aucun monument, ce qui peut faire désespérer de leur génie.

A ne considérer d'abord que le caractère des Orientaux anciens et modernes, on y découvre les principaux motifs de notre méfiance. On ne trouve chez eux qu'une imagination sans goût, qu'un esprit sans principes, sans régle et sans méthode ; on y voit un amour singulier pour le merveilleux et une aversion pour les idées simples et nettes qui est telle que lorsque l'on croit les trouver, on ne découvre à leur examen que l'affectation de la simplicité ou qu'une aridité singuliere. *Il y a chez les Juifs une grande rareté d'historiens*, dit Basnage, *et une affreuse sécheresse dans les mémoires de ceux qui ont écrit.* C'est une remarque qu'on doit appliquer à tous les Orientaux. Ce sont là autant d'écueils pour ceux qui écrivent l'histoire, et les

Orientaux ont su si peu les éviter dans tous les tems, qu'ils n'ont excellé que dans les Romans, et que leur genre purement historique se réduit à de simples chroniques et à des journaux. Leur esprit enfin se montre tellement incapable de ce qui exige de l'ordre et une suite constante d'idée, qu'ayant travaillé dans tous les siécles sur la morale qui est leur genre favori, ils n'en ont encore aucun traité complet suivi, et raisonné. Leurs plus beaux ouvrages de morale ne sont que des recueils diffus de sentences, de maximes et de distiques, tout y est saillie, et tout y est décousu. Leur écriture a dû de son côté infiniment contribuer à les écarter du vrai et à tromper leur génie. L'écriture sans voyelle n'étoit qu'une invention imparfaite, et qu'un spectre boiteux qui ne présentoit au peuple que des énigmes à deviner et qui destinoit à l'oubli un livre dès sa naissance. Mais que dirons nous de leur langage, pauvre, stérile et privé de la moitié des expressions nécessaires à un peuple savant et policé ? Ce qu'ils avoient de mots étant chargé de plusieurs sens, le plus souvent contradictoires, ne pouvoit qu'éloigner d'un écrivain et encore plus d'un lecteur, cette précision d'idées, cette simplicité d'images et cette justesse de raisonnement qui doivent composer

le

le tableau de l'histoire. Si l'on pouvoit révoquer la haute antiquité des nations orientales, je ne me servirois point d'un autre argument que celui que je tirerois de la stérilité et du peu d'étendue de leur langue. Mais je ne le veux employer que pour faire valoir, en finissant, la supériorité du génie de l'occident sur le génie de l'Asie. Rien en effet ne peut mieux la démontrer que ce paralelle. Si le progrès du langage pouvoit être la mesure de l'antiquité des nations, les Grecs aux tems de Cyrus, quoique dépourvus de titres, mais déjà possesseurs d'un Homere, seroient sans contredit les plus anciens peuples du monde, et les Chaldéens dont Daniel a pris le langage, ne seroient lors de cette époque qu'un peuple nouveau, quoiqu'ils fussent infiniment anciens, et que leur langue ait été la langue dominante de toute l'Asie, pendant une multitude de siécles. Placez néanmoins ce *Daniel* auprès d'*Homere*, examinez leurs stiles, pesez leur diction, confrontez leur logique, mesurez l'étendue de leur grammaire, comparez enfin tout ce qui constitue la langue de l'un et de l'autre, et vous verrez alors quelle est la distance immense qu'il y a entre les peuples que ces deux auteurs représentent. Le langage de la Chaldée ne pourra pas plus se comparer au

langage de la Grèce, que celui des Péruviens ou des Mexicains se peut comparer avec nos langues; et ce qui surprendra le plus dans ce paralelle d'une langue nouvelle mais riche, et d'une langue ancienne mais pauvre, c'est qu'on découvrira dans le Grec une multitude d'expressions et de racines orientales, c'est que leur fond est presque le même, et que ces deux langues ne sont devenues incommensurables que parce que la fille a surpassé sa mere en génie et en capacité dans tout ce qui est du ressort de la raison et de l'esprit. Si ce sont ces avantages qui ont fait produire aux Grecs un Thucidide et un Xénophon, comme on n'en peut douter, jugeons combien les Orientaux étoient encore éloignés du terme qui produit les bons écrivains.

L'Europe paroît être dans la nature une contrée privilégiée, seule capable de porter les arts et les sciences à leur perfection. Les langues, grecque, latine et françoise, par leur beauté et plus encore, par une sagesse et une retenue qui n'a fait qu'augmenter à mesure que l'on s'est éloigné des sources et des écoles orientales, contiennent elles seules tout ce que le genre humain peut avoir d'historique, et le transmettron vraisemblablement aux siécles les plus re-

culés. C'est à l'Asie, il est vrai, que l'Europe doit sa première éducation; cette partie de la terre a eu le privilége d'être le berceau de nos connoissances, mais elle n'a jamais été qu'un berceau. Si c'est d'elle que sont sortis les premières leçons de morale et de discipline, c'est d'elle aussi qu'est sorti tout ce qui a corrompu ou affoibli cet esprit de raison qui semble faire le caractère naturel de l'Europe, en l'obsédant d'ailleurs par des fables et des préjugés qui n'appartiennent qu'à l'enfance et qu'au berceau du monde. Europe, contrée favorisée des cieux, connoissez donc toute l'étendue de votre supériorité, et ce qu'elle exige encore de vous. Continuez de renoncer à des fables étrangères, et dissipez des illusions qui ne sont point faites pour votre climat et qui en dégradent l'excellence. Votre destinée est d'être la partie pensante de toute l'humanité. Un jour viendra que la raison seule et la nature enfin vous donneront des loix, et que vous les suivrez avec cette sagesse et cette dignité qui doit caractériser dans vous l'âge mûr du genre humain. Hatez donc l'approche de cet âge heureux, par de nouveaux progrès dans les arts et dans les sciences, par une émulation constante dans la recherche de la vérité, par la perfection de toutes vos vertus sociales, et ne regardez plus cette Asie

que comme une nourrice qui a donné à ses élèves les premiers élémens de la morale, en les amusant et les trompant d'un autre côté par des rêveries et des contes d'enfans.

Fin du cinquiéme volume.

